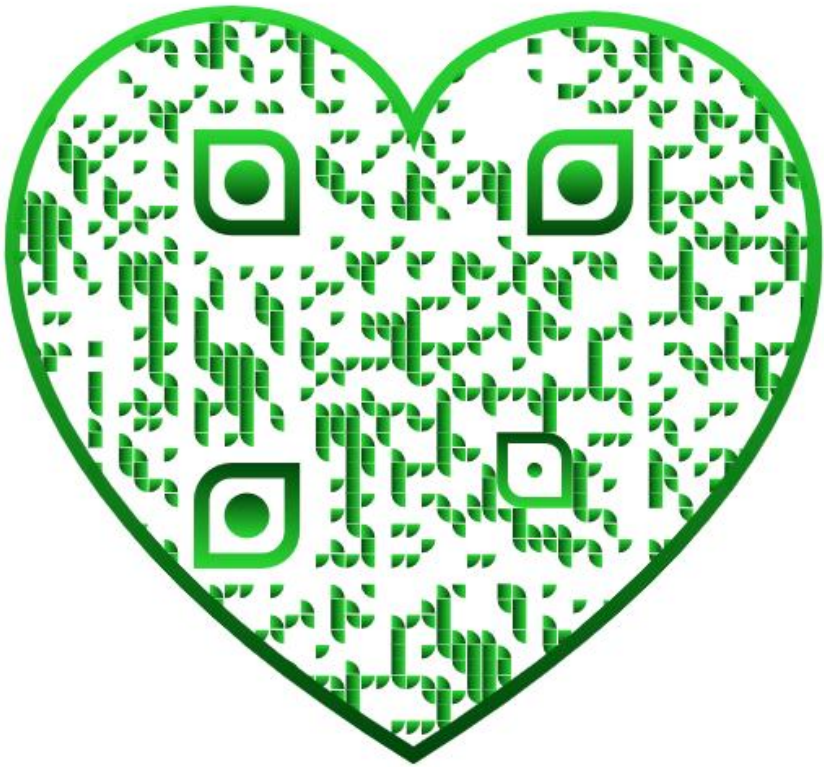
ILONA BULAZEL

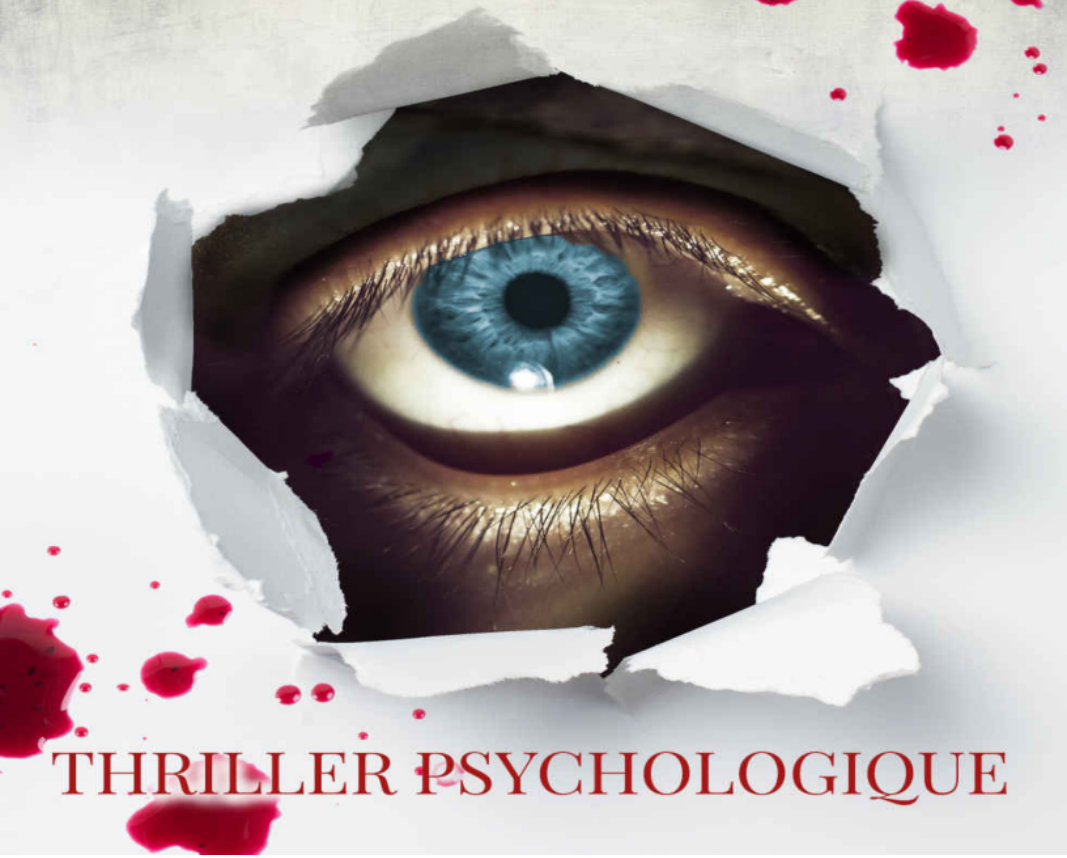
NATURES MORBIDES

THRILLER PSYCHOLOGIQUE



ILONA BULAZEL

NATURES MORBIDES



THRILLER PSYCHOLOGIQUE

Natures morbides

Copyright © 2025 Ilona Bulazel
Tous droits réservés.

EI Ilona Bulazel
6 B Avenue des Isles d'Amérique
F-34300 Agde

E-mail : kontakt@autorib.de
Site Internet : https://www.autorib.de
Facebook : https://www.facebook.com/ilonabulazel
Newsletter : https://www.autorib.de/newsletter

Couverture / Photo Images © Depositphotos /
nataali (Natalia Zaripova),
iulia shev (Iuliia Shevchenko),
Rangizzz (Przemyslaw Koch),
Tverdohlib.com (Volodymyr Tverdokhlib)

Traduction :
Transcre8 OÜ, www.publishme.me

Version : 4_1/5/2025

À propos du livre

Plus de trente femmes ont disparu au cours des huit dernières années. D'après de nombreux indices, il s'agirait de meurtres, mais jusqu'à présent, aucun corps n'a été retrouvé. La capitaine Beate Kraus comprend très vite qu'elle doit faire face à un tueur en série qui dépasse toutes les limites pour assouvir ses désirs les plus vils. Comment attirer un monstre aussi cruel dans un piège ?

Lorsque l'enquêtrice tombe sur la mystérieuse lettre d'adieu d'une suicidée, les événements s'enchaînent. On retrouve le corps d'une femme portant d'étranges lacérations sur les rives du Neckar et, peu après, une étudiante disparaît sans laisser de traces. Kelly, une jeune femme de vingt ans, fournit des indices importants aux agents, mais se retrouve elle-même en danger de mort lorsqu'elle comprend que l'homme de ses rêves cache un terrible secret…
Dans le thriller psychologique « Natures morbides », le lecteur découvrira les coins les plus sombres de l'homme, et l'obsession maladive qui peut pousser ce dernier à l'extrême.

Préface :

Je tiens à nouveau à remercier l'équipe de publish.me pour la traduction de ce livre dans la langue de mon pays d'adoption, la France !

Ce thriller psychologique se déroule principalement dans la ville universitaire de Tübingen, au bord du Neckar, à environ deux heures de route de Strasbourg. J'y évoque également Baden-Baden, ma ville natale, proche de la frontière franco-allemande et certainement la raison pour laquelle je suis tombée amoureuse de la France dès mon plus jeune âge.

J'aimerais ajouter ici quelques détails concernant les corporations étudiantes mentionnées dans ce livre. En Allemagne, ces corporations sont relativement répandues. Elles sont comparables, dans une certaine mesure, aux fraternités américaines, mais elles sont beaucoup plus anciennes et respectent des traditions différentes. En effet, les anciens étudiants (*Alte Herren* ou *Hohe Damen*) restent membres de ces communautés après la fin de leurs études, permettant ainsi de créer une coopération durable entre « jeunes » et « anciens ». La plupart du temps, les corporations étudiantes respectent certaines traditions (le port de la « casquette » d'étudiant, entre autres), elles ont aussi leurs propres couleurs et disposent de maisons d'étudiants (*Verbindungshäuser*) dans lesquelles vivent certains universitaires et se tiennent les réunions. Il existe également des fraternités qui pratiquent l'escrime académique, la *Mensur,* un duel à armes réelles. Outre le soutien mutuel, les corporations étudiantes sont également garantes des coutumes et des traditions.

Un mot encore sur le *Tübinger Stocherkahn*, dont je parle également dans le livre. Il s'agit d'une embarcation que l'on déplace à l'aide d'une longue perche – un peu comme une gondole, mais avec une apparence totalement différente. Le bateau mesure six à douze mètres de long et peut facilement transporter seize passagers assis les uns en face des autres. Le *Stocherkahn* est une attraction touristique et fait partie des coutumes estudiantines. Il existe même une règle selon laquelle celui qui perd la perche doit se débrouiller pour la repêcher, et ce quelle que soit la température de l'eau.

Chapitres

Page de titre
À propos du livre
Chapitre 1
Chapitre 2
Chapitre 3
Chapitre 4
Chapitre 5
Chapitre 6
Chapitre 7
Chapitre 8
Chapitre 9
Chapitre 10
Chapitre 11
Chapitre 12
Chapitre 13
Chapitre 14
Chapitre 15
Chapitre 16
Conclusion et commentaires
Extrait « Larmes macabres »
Chapitre 1
Chapitre 2
Chapitre 3
Du même auteur : « La petite du ravin »
Autres titres de l’auteur traduits en français

Chapitre 1

Verena avait l'impression que les jolis boutons de rose se noyaient dans le sang. Le regard vitreux, elle fixa le tissu absorber le liquide rouge qui coulait le long de ses bras. Elle aimait beaucoup cette parure de lit fleurie. Elle l'avait reçue pour son vingt-deuxième anniversaire, et elle n'avait éprouvé aucune honte à la déballer devant tout le monde. Ce souvenir s'estompa rapidement, car elle avait de plus en plus de mal à se concentrer. Elle sentait la vie la quitter doucement, comme le sang s'écoulant de ses veines. Bientôt, tout serait terminé et elle serait enfin en paix.

La radio diffusait un morceau de jazz. Ce genre de musique n'était pas vraiment son style, mais la voix rauque de la chanteuse, et le son grave et sensuel de la contrebasse lui apportaient un certain réconfort. Verena ne regrettait pas sa décision, elle voulait suivre ce chemin jusqu'à sa fin obscure. Elle n'avait aucune envie qu'on la retrouve et que l'on soigne la peau lacérée de ses avant-bras. Cela serait bien trop décevant. Elle ne voulait pas qu'on la sauve. Elle en avait assez de vivre, car la vie n'était plus un cadeau, mais bel et bien un fardeau.

Des larmes chaudes roulèrent sur ses joues.

J'ai échoué sur toute la ligne, pensa-t-elle tristement en fermant les yeux pour toujours.

* * *

Au même moment

Kelly se réjouissait de revoir Timo. Elle allait lui faire la surprise. D'habitude, elle ne rendait pas visite à son ami pendant la semaine. Elle n'avait pas beaucoup d'argent et il ne lui restait pas grand-chose, après avoir payé le loyer de sa petite chambre à Tübingen. De plus, elle n'avait pas souvent l'occasion de se rendre à Baden-Baden à cause de ses études. C'était Timo qui venait la rejoindre la plupart du temps et, une fois par mois tout au plus, elle s'offrait une escapade le week-end. Cependant, les derniers jours avaient été si éreintants qu'elle avait décidé de mettre à profit ses euros péniblement gagnés en tant que serveuse pour aller voir Timo.

Deux heures plus tôt, elle lui avait envoyé un texto pour lui dire qu'elle voulait lui parler sur Skype, dans la soirée. Il lui avait alors répondu en la bombardant de cœurs et de « je t'aime », lui assurant qu'il serait chez lui et qu'il attendrait son appel. Kelly était donc impatiente de voir sa réaction lorsqu'elle se présenterait à sa porte en

chair et en os pour lui faire la surprise.

Plongée dans ses pensées, l'étudiante regarda par la vitre un autre train qui passait à toute allure sur la voie d'à côté. Elle sentit ses joues s'empourprer tandis qu'elle s'imaginait déjà se blottir dans les bras de Timo et lui faire l'amour avec passion et tendresse, enveloppée de la chaleur de son corps. Elle pourrait enfin oublier le stress des derniers jours. Ses études étaient bien plus difficiles qu'elle ne l'avait imaginé. Les professeurs répétaient inlassablement les statistiques d'abandon en première année. La pression était d'autant plus forte qu'elle devait aussi travailler dans un restaurant pour pouvoir s'en sortir. Son portefeuille était constamment vide et la bourse d'études de l'État suffisait à peine pour les livres et les manuels spécialisés qui étaient assez coûteux. Kelly ne pouvait compter que sur elle-même. Elle avait dû apprendre très tôt à se débrouiller toute seule. Son père était mort peu après sa naissance et sa mère l'avait rejoint deux ans plus tard. À dix-neuf ans, la jeune fille se sentait beaucoup plus mature que ses camarades du même âge. C'est probablement la raison pour laquelle elle éprouvait des difficultés à sociabiliser avec les autres étudiants. Elle n'était pas du genre à faire la fête et à passer ses après-midis dans les cafés de Tübingen. En plus, elle devait faire extrêmement attention à ses dépenses, car elle ne pouvait pas espérer de soutien financier de la part de sa famille. Elle n'avait plus que Timo Rober dans sa vie. Celui-ci travaillait comme chef de projets junior dans l'entreprise de son père. Kelly esquissa un léger sourire en pensant à lui. Timo était un beau garçon et elle était vraiment amoureuse de ce jeune homme de vingt-cinq ans.

Elle regarda son reflet dans la vitre. Pour une fois, elle se trouvait plutôt jolie. Elle avait détaché ses cheveux châtains qui lui arrivaient aux épaules et qui encadraient son visage pâle aux yeux bleu brillant.

Le train s'arrêta enfin à la gare centrale de Baden-Baden. Elle regarda la grande horloge à l'entrée. Il était vingt heures passées et il y avait toujours des bus qui se rendaient au centre-ville.

Kelly but une grande gorgée de sa bouteille d'eau. Le contenu était maintenant si chaud qu'on aurait pu y laisser infuser un sachet de thé. À quoi s'attendre d'autre, à la mi-juin ? Elle s'abstint malgré tout de prendre une boisson fraîche à l'un des distributeurs automatiques. Au lieu de cela, elle disparut dans les toilettes publiques et s'aspergea rapidement de déodorant sous les aisselles avant de monter dans le bus, des papillons dans le ventre.

* * *

Timo Rober avait un joli appartement indépendant dans la maison de ses parents. Kelly avait rencontré le jeune homme au début du

semestre et, même si cela ne faisait pas longtemps qu'ils sortaient ensemble, elle avait déjà une clé de son appartement. Elle savait que la mère de Timo n'était pas très heureuse du choix de sa progéniture. De toute évidence, elle aurait voulu que son fils unique s'amourache d'une fille digne de son rang, et elle espérait probablement que l'éloignement géographique mettrait rapidement fin à leur relation. Kelly chassa immédiatement ces pensées de son esprit et se concentra uniquement sur les promesses de son petit ami.

Elle arriva enfin à destination, légèrement en sueur. Elle passa la main dans ses cheveux et se tamponna le visage avec un mouchoir, puis, le sourire aux lèvres, elle sortit la clé de sa poche et l'inséra délicatement dans la serrure. Ses doigts tremblaient et son cœur battait à tout rompre.

Comme elle ne voulait pas effrayer son petit ami, elle l'appela à mi-voix. Au début, elle crut entendre une réponse, puis elle réalisa que c'était la radio qui diffusait un morceau de jazz. Kelly reconnut la chanteuse à la voix de fumeuse qu'elle appréciait beaucoup, et elle eut l'impression que la soirée s'annonçait bien. Elle s'apprêta à appeler une nouvelle fois Timo lorsqu'elle entendit un bruit étrange, et elle s'arrêta immédiatement, en proie à la panique. On aurait dit que quelqu'un était en train de s'étouffer. Quand elle entendit à nouveau ce son, elle en fut immédiatement convaincue.

Elle se précipita dans la chambre, pensant Timo en difficulté. Elle ouvrit la porte et se figea instantanément, incapable d'émettre le moindre son. Elle regarda le grand lit dans lequel elle avait passé des heures si tendres avec son petit ami et des larmes coulèrent sur ses joues sans qu'elle en eût conscience.

Kelly regarda la femme blonde allongée sous Timo, ses cuisses nues largement écartées. À chaque coup de reins rapide de Timo, elle poussait des gémissements extatiques qu'on entendait à peine, étouffés par les mains de Timo qui serraient le cou de la femme. Il était clair qu'elle prenait plaisir à ce petit jeu et qu'elle haletait sciemment pour qu'il continue.

Soudain, la blonde poussa un cri de terreur quand elle aperçut Kelly. La jeune étudiante sortit immédiatement de sa stupeur et se rua vers la sortie avant de se précipiter dans la rue. Elle courut sans s'arrêter. Elle était si pressée de partir qu'elle passa devant le premier arrêt de bus et continua sa course. Elle avait l'impression que la respiration saccadée et étouffée qui l'avait attirée dans la chambre quelques minutes plus tôt la poursuivait. Elle réalisait peu à peu ce qu'elle avait vu et en eut la nausée. Au bout d'un moment, elle s'arrêta, complètement en sueur, et elle s'appuya contre le mur d'une maison. Timo ne l'avait pas seulement trompée avec une autre femme, il lui avait aussi caché pendant tout ce temps qui il était vraiment.

Cette scène étrange à laquelle elle avait brièvement assisté revint dans son esprit : Timo avec un étrange bâillon le faisant ressembler à un chien qui tient une balle dans sa gueule, et cette salope de blondasse en rut qui ne demandait qu'à se faire étrangler.

Kelly se rappela certains reportages et des articles concernant ce genre de pratique sadomaso, le bondage et tout le toutim. Timo l'avait trompée, il aimait manifestement le sexe brutal avec des blondes délurées, il adorait étrangler les femmes et se faire bâillonner. On aurait dit un tueur en série psychopathe qu'on aurait préparé pour un transfert. Après avoir passé quelques secondes devant la porte de la chambre à coucher, Kelly comprit qu'elle avait passé les derniers mois à aimer un menteur.

— Tout va bien ?

Une voix tira la jeune fille de ses pensées moroses et elle sursauta.

Une femme d'âge moyen la regardait avec inquiétude.

— Tout va bien, bredouilla Kelly. C'est juste la chaleur… ça va aller.

Elle remercia la dame d'une voix hésitante avant de se remettre en route, tandis que la passante la regardait partir, incrédule.

L'étudiante avait du mal à réfléchir. Quand son téléphone portable sonna, elle sut immédiatement qu'il s'agissait de Timo.

Je veux me barrer d'ici, pensa-t-elle.

Elle était incapable de l'affronter maintenant. Elle accéléra le pas en regardant sa montre. Elle sortit son portefeuille de sa poche et se précipita vers la station de taxis la plus proche.

— Vous pouvez me conduire jusqu'où avec ça ? demanda-t-elle au chauffeur garé tout en haut de la file.

Elle lui glissa un billet de cinq euros et quelques pièces de monnaie dans la main.

L'homme avait déjà un certain âge et quelques années de service au compteur, si bien qu'il ne fut pas surpris par cette jeune fille bouleversée et sa drôle de question.

— Où voulez-vous aller ? demanda-t-il gentiment.

— À la gare, répondit Kelly d'une voix éraillée, réprimant difficilement un sanglot.

Il était minuit passé quand Kelly arriva dans sa chambre de quinze mètres carrés à Tübingen et se jeta sur son lit. Elle avait arrêté de pleurer depuis longtemps, mais la douleur était toujours aussi profonde. Elle avait déjà entendu de nombreuses histoires d'infidélité, mais elle pensait que cela ne lui arriverait jamais ! Elle ne comprenait pas comment elle avait pu se tromper à ce point sur Timo. Son téléphone retentit à nouveau et elle le sortit de sa poche.

« Ce n'est pas ce que tu crois… ça ne voulait rien dire pour moi… c'était une erreur… je ne voulais pas ça… », avait-elle déjà pu lire

dans les nombreux textos que Timo lui avait envoyés ces dernières heures.

« Je viens chez toi tout de suite », annonçait-il dans le dernier.

Cette fois-ci, Kelly décida de lui répondre.

« Ne t'avise pas de te montrer ici », tapa-t-elle frénétiquement sur l'écran avant de lui envoyer le message.

Elle éteignit ensuite son téléphone.

— Connard ! s'exclama-t-elle, furieuse.

Elle se rappela immédiatement que les murs de la maison étaient aussi fins que du carton et elle mit automatiquement sa main sur sa bouche. Elle n'avait aucune envie de réveiller un colocataire et de s'attirer davantage d'ennuis après une soirée pareille.

* * *

Trois heures plus tard

C'était une belle nuit d'été. Une légère brise contrebalançait la chaleur de la journée sans pour autant vous faire frissonner. Une nuit où, même vers trois heures du matin, les rues n'étaient pas désertes et attiraient de jeunes femmes imprudentes.

C'est drôle de voir qu'autant de choses dépendent de la saison. En hiver, elles font bien attention à faire du covoiturage, à prendre un taxi, ou à se déplacer en petits groupes dans les ruelles, pensa-t-il en souriant de satisfaction.

C'était un sourire attirant sur un visage séduisant. Du moins, c'était ainsi qu'il se voyait. Il marcha avec assurance dans les rues du centre-ville à la recherche de sa prochaine victime. Où se cachait donc l'imprudente qui pensait que les mauvais garçons ne sortiraient pas par une nuit si douce ?

Quand il arriva près d'un club, l'un des rares à être ouvert jusqu'au petit matin, il attendit impatiemment que celle qui lui était destinée ce soir vienne lui tomber directement dans les bras.

Il n'avait plus fait cela depuis un petit moment et il ne savait pas s'il devait s'en réjouir pour autant. De toute façon, cela n'avait plus d'importance maintenant. Il n'avait pas le choix et il savait exactement ce qu'il devait faire. C'était inévitable. Aujourd'hui encore, il se sentait comme un récipient trop petit pour son contenu. Quelque chose en lui remontait inexorablement à la surface et menaçait de sortir comme un raz-de-marée. S'il ne parvenait pas à ses fins, ce serait pire qu'une torture.

Soudain, il se redressa, tous ses sens en alerte. Elle était là. Jeune et loin d'être innocente. Il suivit la silhouette du regard. La jeune fille s'apprêtait à quitter ses deux amies. Une étreinte affectueuse, des bises

à gauche, des bises à droite, des ricanements idiots et le verbiage sans valeur sur l'amitié et la solidarité. Puis, quelques minutes plus tard, il entendit enfin des talons claquer sur les pavés.

Il avait du mal à se maîtriser, mais il devait se montrer prudent pour ne pas attirer les regards. Le duo disparut au coin de la rue, probablement déjà en train de critiquer sa proie, qui se dirigeait maintenant seule vers le Neckar.

Il quitta sa cachette et suivit la jeune fille, réfrénant ses pulsions. Si quelqu'un l'avait croisé par hasard, il n'aurait absolument pas paru louche. Il ne lui fallut pas longtemps avant de voir cette silhouette élancée devant lui. Elle lui facilitait la tâche en s'éloignant de plus en plus des habitations.

Il se prépara à l'aborder et sortit son téléphone de sa poche.

— Comment va-t-elle ? demanda-t-il d'une voix angoissée.

La jeune femme se retourna immédiatement. Elle parut d'abord effrayée, puis rassurée quand elle comprit qu'il était au téléphone.

— Ouf ! Je suis soulagé, poursuivit-il. Dites à ma mère que je lui rendrai visite demain.

Puis il prit congé de son interlocuteur imaginaire au moment où il arriva à la hauteur de sa victime.

— Oh, j'espère que je ne t'ai pas fait peur ? dit-il à la jeune fille, feignant d'être embarrassé. J'étais tellement inquiet pour ma mère, l'hôpital…

Puis il fit semblant de se rendre compte subitement qu'il se confiait à une parfaite inconnue.

— Désolé… Je suis un peu à côté de la plaque ces derniers temps, marmonna-t-il.

La jeune fille lui sourit. Il sentit son parfum âpre, cette fragrance estivale à la mode qu'elles portaient toutes en ce moment, ainsi que des effluves d'alcool. Puis elle lui lança un regard qui lui indiqua qu'elle était satisfaite de ce qu'elle avait sous les yeux.

L'histoire de la mère malade avait toujours fonctionné. Apparemment, les femmes ne se méfiaient pas des hommes qui surgissaient de nulle part au milieu de la nuit en parlant de leur mère.

— J'ai besoin d'un café, reprit-il en s'efforçant d'exercer son charme naturel.

Il jeta un coup d'œil à sa montre d'un air nonchalant. À la lumière du lampadaire, elle ne manquerait pas de remarquer la valeur de ce genre de bracelet à son poignet.

— Je peux t'inviter, maintenant que tu connais déjà l'histoire de ma vie ?

Elle éclata d'un rire qui lui rappela automatiquement le bêlement d'une chèvre.

— Je ne sais pas, répondit-elle en émettant à nouveau des sons

étranges.

— Allez, tu ne devrais pas te promener seule ici de toute façon. Tu n'as pas de petit ami ?

— C'est compliqué, lui répondit-elle. Mais… un café ne serait pas de refus.

Ils continuèrent leur promenade. Maintenant qu'elle avait commencé à parler, elle ne s'arrêtait plus. Sans y être invitée, elle lui raconta en détail les hauts et les bas de sa relation amoureuse actuelle. Qui avait rompu avec qui, quand et pourquoi, qui s'était réconcilié, etc. Elle ne prêtait pas attention au chemin qu'ils empruntaient, se sentant certainement en sécurité en sa compagnie. Il en était ravi. Il ne lui restait plus qu'à la ramener à sa voiture et le succès était assuré.

Malheureusement pour lui, les choses ne se déroulèrent pas comme prévu. Le téléphone portable de la jeune fille retentit et elle se mit à couiner comme une idiote quand elle lut le message.

— C'est mon ex-petit ami, il veut me parler, tout de suite. Je dois partir, dit-elle avec enthousiasme. Tant pis pour le café. Peut-être une autre fois. Merci quand même !

Elle s'apprêta à faire demi-tour quand il la retint par le bras.

— Hé, qu'est-ce que tu fais ? croassa-t-elle avec colère en essayant de se dégager. T'es un pervers, ou quoi ?

L'alcool la rendait plus téméraire qu'elle ne l'était vraiment. Elle réalisa trop tard qu'il était physiquement plus fort, et qu'elle était peut-être en danger. Terrifiée, elle scruta les environs. Elle n'était pas loin de l'appartement qu'elle partageait avec d'autres étudiantes. Mais ici, sur les rives du Neckar, il n'y avait pas âme qui vive. Il y avait seulement un petit parc, un peu plus loin, où la surface de l'eau scintillait toujours au clair de lune.

Elle eut l'impression d'être en plein cauchemar, incapable de réfléchir. Elle était sur un sentier désert avec un parfait inconnu qui resserrait sa poigne sur son bras. Elle imagina toutes les horreurs qu'il pourrait lui faire et elle se mit à crier à l'aide.

Il n'avait pas du tout prévu que les choses se dérouleraient de cette façon. Il ne pouvait en aucun cas la laisser crier et il la frappa violemment pour la faire taire. Il était impossible de faire machine arrière à présent. La jeune femme sanglotait à terre, le suppliait, mais il ne l'entendait pas. Elle avait gâché sa nuit. Il se mit à genoux et lui caressa les cheveux.

— Était-ce vraiment nécessaire ? demanda-t-il, résigné.

Elle voulut répondre pour gagner du temps, mais son sort était déjà scellé. L'homme passa son bras autour du cou de sa victime et tira vers le haut. La jeune fille tenta de se dégager de cette poigne puissante tandis que son agresseur comprimait de plus en plus sa trachée, l'empêchant de respirer et de se défendre. L'homme haletait, de la

sueur perlant sur son front. Les veines de ses tempes palpitaient de plus en plus. Puis il entendit un craquement sourd, lorsque la nuque de sa victime se brisa enfin. Il poussa un soupir de soulagement.

Il jeta le corps inerte au sol et se releva en époussetant ses vêtements. Il respira profondément à plusieurs reprises, comme un coureur qui aurait parcouru une longue distance et qui reprenait son souffle.

— Ça ne devait pas se passer comme ça, grogna-t-il en balançant un coup de pied de rage à sa victime. Ça ne devait pas se passer comme ça !

Cette stupide garce n'avait fait qu'accroître sa souffrance, lui qui voulait tant se libérer. Il n'était pas sûr de pouvoir aller plus loin, mais il essaya quand même. Il fouilla rapidement ses poches à la recherche de son couteau. Ce n'était malheureusement pas l'outil approprié, mais il n'avait pas prévu d'en arriver là.

Par où devait-il commencer ? Il secoua la tête, confus. Il détestait improviser.

— Reprends-toi, murmura-t-il en découpant le haut de sa victime.

Ses gestes étaient maladroits, bâclés. Il avait l'impression que c'était la première fois, qu'il n'avait rien appris durant tout ce temps. Ses mains tremblèrent lorsqu'il posa la pointe de son couteau sur le ventre de la jeune femme.

Ça aurait pu être si bien avec toi, pensa-t-il avec nostalgie avant de la taillader.

Il maniait avec difficulté la lame récalcitrante. Ce qui lui procurait d'habitude du plaisir l'irritait, aujourd'hui. Il souleva un morceau de chair pour pouvoir le trancher plus facilement et le détacher du corps, quand il entendit soudainement des voix.

Cette nuit semblait maudite. Il s'arrêta et relâcha le lambeau de peau. Quelqu'un se dirigeait vers lui. Au moins deux personnes, à en juger par les éclats de voix. Sans attendre, il attrapa les jambes de la fille et la traîna vers la rive.

Un simple clapotis se fit entendre lorsqu'il laissa le corps glisser dans le Neckar, puis il s'éloigna rapidement vers les haies et les buissons. Cette fois, l'odeur du sang de sa victime ne lui procurait aucun plaisir. Au contraire, il se sentait tourmenté. Il souffrait terriblement de ne pas avoir pu aller jusqu'au bout. Il n'avait pas obtenu la rédemption espérée et quelqu'un allait devoir en payer le prix.

* * *

Chapitre 2

… Je ne vois pas d'autres solutions. Je ne sais pas comment te dire à quel point j'en ai marre de me battre en permanence. Tu penses probablement que je suis une fois de plus beaucoup trop mélodramatique, mais qu'est-ce que je peux faire ? Pour moi, le monde est un enfer. J'en ai assez de ne pas savoir comment financer mes études, d'avoir toujours peur du lendemain, de devoir constamment faire face à mes échecs. Et maintenant, j'ai aussi raté mes examens…

En fait, tu avais raison sur tout, mais tu as toujours été la plus intelligente de nous deux. J'aurais dû t'écouter dès le début. Je suis vraiment désolée. Katja est exactement comme tu me l'avais dit. J'ai été aveugle et sourde, je le sais maintenant. J'avais cru qu'elle pourrait m'offrir une issue qui n'existait pas réellement. J'espère que tu ne me jugeras pas. Je regrette profondément de ne pas avoir eu le courage de t'affronter une dernière fois, mais je n'ai jamais eu ta force.

Garde quand même un bon souvenir de moi. Tu resteras à jamais ma meilleure amie !

Verena

Kelly laissa tomber la lettre. Elle était assise sur le lit de sa petite chambre et la capitaine Beate Kraus était installée en face d'elle, sur la seule chaise disponible. Le commissaire Frank Kröner, quant à lui, était appuyé contre le mur.

— Vous allez bien ? demanda prudemment la policière, observant la réaction de la jeune fille.

Beate Kraus était une femme au visage fermé. Ses courts cheveux noirs soulignaient ses beaux yeux gris. La quadragénaire aurait pu être jolie sans ce regard impassible qu'elle avait acquis depuis longtemps, et qui lui permettait de garder ses distances avec les tristes destins des autres.

Elle ne manquait pas de compassion, mais elle savait que ce genre d'attitude n'aidait pas à résoudre les crimes. Au contraire, ce sentiment influençait votre jugement, vous faisait perdre votre objectivité et excluait toute logique. Malgré ses bonnes intentions et les terribles épreuves qu'elle avait dû affronter pour s'imposer dans un milieu encore majoritairement masculin, il lui était particulièrement difficile de s'en tenir à ses propres principes.

Ces jeunes filles lui rappelaient trop sa propre fille. Anne était en train de préparer le grand oral du baccalauréat en ce moment, et était

aussi difficile à maîtriser qu'un cheval sauvage.

— Non, je ne vais pas bien ! s'écria Kelly Miller, tirant la capitaine de ses pensées. Comment devrais-je me sentir, d'après vous ?

La jeune fille lança un regard accusateur à l'enquêtrice avant de reprendre.

— Vous venez ici et vous me dites que ma meilleure amie s'est ouvert les veines la nuit dernière, et…

Elle s'arrêta pour tenter de reprendre son souffle, en proie à une crise de larmes.

Sans hésiter, Beate Kraus se leva et posa sa main sur l'épaule de l'étudiante.

— Je suis désolée, ma question était déplacée, s'excusa-t-elle, essayant de la rassurer.

Kelly fut instantanément soulagée de sentir la chaleur d'une autre personne. Depuis hier soir, son monde s'était effondré. Timo, qu'elle croyait être son grand amour, n'était rien d'autre qu'un putain de menteur, et sa meilleure amie s'était suicidée. Elle se ressaisit peu à peu et respira à nouveau plus calmement.

La policière se rassit sur sa chaise branlante et tendit un mouchoir à la jeune fille, puis elle se racla la gorge et tenta de revenir aux faits.

— Pourriez-vous me parler de Verena, s'il vous plaît ? reprit-elle.

— Elle avait trois ans de plus que moi et elle avait perdu ses parents, comme moi.

— Je suis désolée. Ça n'a pas dû être facile pour vous.

— Mon père était anglais, d'où mon nom. Il est mort quand j'étais bébé, et ma mère il y a deux ans. J'ai ensuite passé une courte période en colocation, et c'est comme ça que j'ai rencontré Verena. Nous sommes devenues amies et nous sommes toujours restées en contact, même lorsqu'elle est partie étudier à Tübingen, il y a un an et demi.

— Depuis combien de temps êtes-vous ici ? intervint le collègue de la capitaine en regardant obstinément le calepin sur lequel il prenait des notes.

— C'est mon premier semestre.

Kelly regarda vers la fenêtre et, comme le soleil brillait, elle remarqua la fine couche de poussière qui recouvrait la vitre, ainsi que la marque de son front qu'elle y avait laissée la nuit dernière, complètement anéantie par ce qui s'était passé avec Timo. Elle tourna la tête et regarda la policière.

— Je l'ai abandonnée. Je n'étais pas là pour elle.

Beate Kraus tendit un autre mouchoir et Kelly se moucha doucement.

— On s'est disputées, poursuivit la jeune fille.

— C'était quand ?

— Il y a environ deux semaines.

— Pourriez-vous nous dire pour quelle raison vous vous étiez disputées ?

Kelly s'apprêta à lui expliquer quand quelque chose lui traversa l'esprit, et l'expression de son visage changea immédiatement.

— Vous avez dit que c'était un suicide, alors pourquoi ça vous intéresse ? s'enquit-elle.

Le supérieur hiérarchique de Beate Kraus lui avait posé la même question aujourd'hui, et la policière se demanda brièvement si elle devait donner à Kelly Miller la même réponse honnête, ou si elle devait plutôt chercher des excuses. Elle opta finalement pour une solution intermédiaire.

— Une jeune femme est morte. Nous devons avoir des certitudes quant aux circonstances, nous le devons à tout le monde.

Et s'il y a un responsable, je lui demanderai des comptes, pensa la capitaine.

— Verena avait changé, reprit Kelly. Elle n'arrêtait pas de dire que la vie était injuste envers elle. Elle s'est mise à envier les autres, elle avait honte d'être constamment fauchée, ce genre de choses.

Voyant le regard dubitatif de la policière, l'étudiante enchaîna immédiatement.

— Beaucoup d'étudiants ont la chance d'avoir des parents qui paient leurs études, expliqua-t-elle. Ils ont un bel appartement, une voiture et assez d'argent de poche pour faire la fête. Pour Verena et moi, c'était différent. Je fais des petits boulots pour joindre les deux bouts et parfois c'est vraiment stressant.

Beate Kraus repensa à sa fille. Elle l'avait élevée seule, mais son ex-mari n'avait jamais rechigné à participer à tous les frais, même si la capitaine gagnait bien sa vie. Anne irait certainement à l'université l'année prochaine, et elle profiterait elle aussi du soutien financier de ses parents.

Ma fille tient peut-être ça pour acquis, pensa l'enquêtrice, songeuse.

— En tout cas, il semble qu'elle en voulait toujours à cette Katja, ajouta Kelly.

Frank Kröner se redressa. Les choses devenaient enfin intéressantes. Les agents étaient en effet particulièrement curieux de savoir qui était cette Katja mentionnée dans la lettre d'adieu de la défunte.

— Qui est-ce ? demanda la policière.

— Katja Preiwald.

— Preiwald, comme le politicien ? laissa échapper le commissaire, écopant immédiatement d'un regard réprobateur de sa supérieure.

— Exactement, répondit Kelly d'un ton glacial. La belle et riche Katja Preiwald. Elle préside une corporation étudiante réservée aux filles.

— Comment votre amie connaissait-elle mademoiselle Preiwald ?

reprit Beate Kraus.

— Elle a essayé d'intégrer sa sororité.

La policière haussa les sourcils de surprise, ce qui n'échappa pas à Kelly.

— Moi aussi, j'étais étonnée, dit-elle. Verena n'était pas du genre à faire ce genre de trucs. Je veux dire… elle avait du mal à accepter certaines règles et tout le tralala. Sans oublier que Katja Preiwald est insupportable.

La capitaine ne savait pas si cette jolie fille assise en face d'elle était simplement jalouse de la nouvelle direction que prenait la vie de Verena, ou si elle connaissait particulièrement bien les gens, mais elle comptait bien se pencher sur la question.

— Verena voulait absolument rejoindre la corporation. Elle disait qu'on s'occuperait bien d'elle là-bas et qu'elle pourrait se concentrer sur ses études. Elle était même persuadée que les anciens l'aideraient plus tard sur le plan professionnel.

Beate Kraus réfléchit un instant à ce qu'elle savait de ces communautés. Elle savait que l'entrée dans une fraternité était généralement un engagement à vie. Les anciens membres de ces corporations soutenaient parfois les nouveaux, et ceux-ci devaient faire de même avec la génération suivante. À première vue, c'était plutôt une belle initiative.

— Vous ne voyez pas les choses de la même manière que votre amie apparemment ? s'enquit la capitaine.

Kelly comprit immédiatement l'allusion et se renfrogna aussitôt.

— Vous pensez que j'étais jalouse d'elle, c'est ça ? Mais ce n'est pas vrai, rétorqua-t-elle, furieuse. J'étais contente qu'elle le fasse, même si je n'aurais jamais essayé de rejoindre une corporation, mais…

Elle hésita avant de terminer sa phrase.

— … pas celle de Katja Preiwald. Je connais ce genre de filles. Je les ai assez observées. Je sers dans un bar où les Preiwald et leurs larbins vont régulièrement. On voit et on entend certaines choses, quand on jongle avec les plateaux au milieu des clients. Cette Katja est vraiment méchante. Elle traite les filles qui intègrent sa sororité comme de la merde.

— Et Verena ne l'avait pas remarqué ?

L'expression du visage de Kelly se durcit.

— Non, elle était obsédée par cette fille. Elle la considérait comme une sainte.

Elle prit une profonde inspiration en redressant les épaules.

— Écoutez, je n'étais pas jalouse, d'accord ? Je voulais vraiment que Verena trouve sa voie. Vous croyez vraiment que j'avais envie de me disputer avec la seule amie que j'avais ? Vous pensez sérieusement que je voulais un jour recevoir la visite de la police qui me mettrait sous le

nez une lettre d'adieu qui m'était adressée ?

Elle essuya les larmes qui roulaient sur ses joues.

— Donc, vous vous êtes disputée avec Verena, c'est ça ? reprit Beate Kraus.

— Elle a commencé à me mentir. Elle prétendait toujours qu'elle devait étudier et qu'elle ne pouvait pas me voir. Puis un jour, je suis tombée sur elle quand je me promenais sur la place du marché. Elle était dans un café avec Katja et d'autres personnes. Alors, je me suis énervée et je lui ai dit que je ne voulais plus rien avoir à faire avec elle.

— A-t-elle essayé de s'excuser ?

Kelly secoua tristement la tête, sans un mot de plus.

Beate Kraus n'avait plus d'autres questions. Elle enverrait un collègue chez Katja Preiwald, pendant qu'elle irait interroger les professeurs de Verena. La fonctionnaire s'apprêtait à se lever lorsque Kelly lui prit le bras, le regard suppliant.

— Vous croyez que j'aurais pu empêcher ça ?

— Non ! rétorqua la capitaine si brusquement qu'elle fit sursauter son jeune collègue. Ne commencez pas à vous faire des reproches. C'est inutile et ça n'aidera pas votre amie.

L'enquêtrice aurait voulu réconforter la jeune femme, mais elle devait maintenir cette distance professionnelle. Elle se maudissait silencieusement de penser à sa propre fille et de reporter son instinct maternel protecteur sur Kelly Miller.

— Je peux garder la lettre de Verena ? demanda l'étudiante.

— Quand l'enquête sera terminée, ce sera certainement possible, répondit la policière.

Puis elle sortit une de ses cartes de visite de sa poche et nota son numéro de portable au dos.

— Si vous vous rappelez quelque chose, ou si vous avez besoin de quoi que ce soit…

Elle donna la carte à Kelly avant de quitter l'immeuble, en proie à des sentiments mitigés.

Une fois à l'extérieur, elle prit une profonde inspiration et regarda autour d'elle. Il y avait de nombreux buildings comme celui-ci. Celui de Verena n'était qu'à deux rues de là. Des centaines de petites chambres accueillaient chaque année une foule d'étudiants qui venaient ici avec des rêves plein la tête. Certains vivraient leurs plus belles années à Tübingen, et d'autres les pires.

* * *

Pendant ce temps

À bord de son embarcation, David réalisa une fois de plus à quel point il adorait le Neckar. Pour lui, Tübingen était l'endroit idéal pour passer d'agréables moments comme celui-ci. Il enfonça délicatement la perche de six mètres de long dans le fond de la rivière et fit glisser la barque de sa corporation avec habileté. Il se tenait debout sur une petite plateforme et regardait les visages joyeux de ses frères et sœurs de fraternité qui profitaient de la descente pour commencer la soirée comme il se devait.

— Hé, t'endors pas ! s'écria un de ses amis avant de boire sa chope.

David lui balança une grossièreté, comme à son habitude, et le groupe déjà hilare se mit à rire de plus belle. David était un type amusant et apprécié de tous. Les activités en tout genre qu'il organisait étaient souvent inoubliables. Malheureusement, Belinda, son amour secret, ne faisait pas vraiment attention à lui. Il redoubla donc d'efforts et se mit à faire le pitre.

La barque d'environ huit mètres de long était pleine à craquer, mais David n'avait d'yeux que pour Belinda, qui semblait plus intéressée par un nouveau venu. David ne pouvait évidemment pas se laisser faire, il sortit la longue perche de l'eau et enfonça à nouveau la pointe d'acier dans le fond, cherchant à manœuvrer pour se rapprocher de la rive. Des cris indignés et des huées fusèrent immédiatement. Tout le monde riait et trinquait, pendant que David se balançait de gauche à droite et faisait tanguer l'embarcation, attirant enfin les magnifiques yeux de biche de Belinda sur lui.

Puis ce qui devait arriver arriva. David avait sous-estimé le courant et sa propre résistance. La perche s'enfonça dans le fond, il voulut la retirer, mais elle resta coincée et il bascula dans l'eau. L'ambiance était maintenant à son comble. Des applaudissements, des sifflements et des éclats de rire accueillirent David quand il sortit la tête de l'eau, tel un triton fâché, avant de regarder les visages moqueurs de ses camarades. Un de ses amis avait entre-temps pris les commandes de l'embarcation avant d'arrêter celle-ci.

David tenta de masquer son embarras en lâchant le fameux « Grüß Gottle ! » de sa région souabe et constata avec soulagement que même Belinda, d'habitude si distante, affichait un sourire amusé. Il la regarda et il lui fit un clin d'œil.

L'expression de l'étudiante changea immédiatement. Était-il allé trop loin ? La jeune fille écarquilla les yeux, ses lèvres tremblèrent. Elle semblait paniquée. David remarqua également que tout le monde avait arrêté de rire. Quelque chose ne tournait pas rond. Il frissonna, mais ce n'était pas à cause de l'eau fraîche qui lui arrivait maintenant à la poitrine, puisqu'il s'était rapproché de la rive.

— Allez, remonte dans le bateau ! lui crièrent les autres.

David eut l'impression qu'une entité malveillante avait pris le

contrôle de son corps. Ses pieds se déplacèrent machinalement dans le fond vaseux et il regarda en direction de la rive.

L'espace d'une seconde, il se sentit désorienté. Ses oreilles bourdonnaient comme s'il était sous une chute d'eau. Il n'entendait plus les appels des autres qui tentaient le guider vers l'arrière. Il ne percevait plus rien de son environnement, ni cette famille de canards qui se dandinait depuis la rive en direction de l'eau, ni les oiseaux qui gazouillaient dans les arbres, ni la musique d'un bar qui s'élevait au-dessus du Neckar. Il ne voyait qu'un visage blanc comme la neige et des yeux qui le fixaient tristement.

Qu'est-ce que c'était ? Une blague des étudiants en médecine ? Non, impossible. Ils ne pouvaient pas savoir qu'il tomberait à l'eau à cet endroit précis.

Peut-être Halloween ? pensa-t-il.

Oui, c'était sûrement un mannequin d'Halloween, excepté qu'on était en juin et non fin octobre. David essaya de trouver une réponse, comme s'il était en plein examen oral. D'habitude, il était doué pour donner une explication à tout et n'importe quoi, mais là, il était à court d'idées. Il devait se rendre à l'évidence. Après des secondes de déni, la cruelle réalité le frappa de plein fouet : c'était bien le cadavre d'une femme, juste à côté de lui.

Le corps de la défunte flottait sur le dos, au milieu des roseaux envahissants. Il s'était accroché à la racine d'un arbre.

David déglutit avec difficulté, et fixait, immobile, le visage au nez fracassé. Il réprima un cri de terreur quand les lèvres de la femme se mirent tout à coup à bouger.

Elle est encore en vie. Elle n'est pas morte. Il y a encore espoir, pensa-t-il.

Il s'apprêta à tirer le corps vers la rive, quand la bouche de la femme s'ouvrit pour laisser sortir une petite écrevisse qui s'était glissée entre ses lèvres. David recula brusquement et ne put s'empêcher de vomir.

Bien plus tard, enveloppé dans une couverture de survie et bourré de calmants, David cessa enfin trembler. Mais à chaque fois qu'il fermait les yeux, il voyait le visage de cette fille et éprouvait une profonde tristesse pour celle qui était morte si jeune.

* * *

Un peu plus tard

— Tu es allée un peu trop loin, tu ne crois pas ? lança Ronja d'un ton accusateur.

Évidemment, ce commentaire ne plut pas du tout à son

interlocutrice.

— Depuis quand es-tu la reine des règles de bienséance ? rétorqua Katja Preiwald d'un ton cassant, en jetant son épaisse chevelure blonde en arrière.

Elle est vraiment belle, pensa Ronja en regardant furtivement la silhouette élancée de son amie, sa peau bronzée et ses yeux d'un vert intense. *Belle et garce,* ajouta-t-elle silencieusement.

— J'espère que tu sais ce que tu fais, ajouta Ronja.

— Parfaitement !

Katja lança un regard furibond à sa camarade. Elle regrettait souvent d'avoir accueilli cette petite idiote dans sa maison.

Ronja ne se laissa pas intimider. Elle n'était pas aussi belle que Katja, mais son esprit était aussi tranchant qu'une lame de rasoir. Elle avait compris depuis longtemps que les choses avaient dérapé. Les autres filles de la sororité étaient suspendues aux lèvres de leur présidente, lui vouant pour ainsi dire un véritable culte. Et comme elles avaient aussi peur d'elle, elles faisaient tout ce que Katja leur demandait sans broncher.

Ronja était membre de cette corporation étudiante depuis longtemps et devait suivre quelques cours à l'étranger, le semestre prochain. Il semblait qu'un brillant avenir s'offrait à elle. À l'époque où elle avait rejoint la fraternité, Katja venait de reprendre la présidence et elle ne se comportait pas encore comme une sadique avide de pouvoir. Ronja était rarement intervenue. Elle ne savait pas ce que Katja attendait de ses nouvelles recrues, mais elle comprit vite qu'elle se comporterait en vrai despote. Après quelque temps, Ronja avait décidé de mener sa vie de son côté sans se mêler de leurs histoires insignifiantes. Si toutes ces idiotes ne voyaient aucun inconvénient à se laisser commander et humilier par leur présidente, c'était leur problème. La plupart d'entre elles étaient de toute façon toutes aussi froides et insensibles les unes que les autres. Verena, elle, était différente, mais maintenant, elle était morte. Un officier de police était même venu leur poser des questions sur son suicide.

Katja était ravie que Ronja dût bientôt partir. Cette emmerdeuse avait trop d'influence sur les autres et aucune d'entre elles n'osait remettre en question ses décisions.

— Tu vas avoir des problèmes, je te préviens, insista Ronja, qui adorait pousser la présidente à bout.

— N'importe quoi ! Elle s'est suicidée, quel rapport avec moi ? s'emporta Katja, furibonde. Je suppose que tu te sentais proche d'elle parce que vous veniez toutes les deux d'un milieu plus que modeste.

L'arrogante blonde avait touché le point sensible, mais Ronja s'efforça de ne pas montrer la peine que lui causait une telle remarque.

— Pour quelqu'un dont le quotient intellectuel est censé être supérieur à la moyenne, tu tires très souvent les mauvaises conclusions, ma belle, rétorqua-t-elle. Tu vas avoir des ennuis, tu verras.

Puis elle quitta la pièce sans se presser, sachant que des yeux verts débordants de haine la regardaient s'en aller.

Assis confortablement sur le canapé en cuir blanc, Johann quitta enfin des yeux l'écran de son téléphone quand il entendit Katja jurer comme une charretière. Il n'avait suivi qu'à moitié la joute des deux femmes, préférant se concentrer son smartphone. Cependant, il adorait voir sa copine devenir aussi vulgaire.

— J'adore quand tu deviens grossière, bébé.

— Oh, la ferme, lui lança-t-elle, et ne m'appelle pas « bébé ». Je déteste ça.

Elle laissa son regard errer sur l'aménagement de la pièce. La décoration correspondait à toutes ses attentes : moderne, chic et très, très chère. Tout allait pour le mieux, et l'autre connasse n'avait rien trouvé d'autre que de se suicider pour l'emmerder.

— Tu crois que Ronja a raison et qu'on va avoir des problèmes ? s'enquit Johann.

— Ronja n'est qu'une bouseuse qui n'a pas les qualités requises pour diriger les autres.

— Contrairement à toi, bé…

Le jeune homme s'abstint immédiatement de terminer sa phrase et se leva pour l'embrasser, mais Katja se détourna immédiatement.

— Qu'est-ce que tu fais ? grogna-t-elle, agacée. Arrête de me prendre pour ta petite amie.

Il la regarda un instant, fortement contrarié, puis il haussa les épaules, décidant d'ignorer la dernière remarque de la jeune femme. Dans ces moments-là, il se rassurait en se persuadant que Katja était simplement de mauvaise humeur. Sinon, il aurait dû admettre qu'il n'était rien de plus qu'un bouche-trou pour la belle blonde. Au mieux un garçon de courses, quelqu'un qui faisait le ménage et léchait les bottes de sa maîtresse. Certes, de temps en temps, il acceptait de se faire humilier, mais certains jours, Katja le rendait tellement fou qu'il ne pensait qu'à une seule chose : la soumettre avant de lui tordre le cou si elle devait résister.

— Tu m'as écouté au moins ? s'écria-t-elle, le sortant de ses fantasmes.

— Que veux-tu que je fasse ? lui demanda-t-il prudemment, ne l'ayant pas vraiment écoutée.

— Tu t'en es débarrassé, n'est-ce pas ?

— Ah… ça, soupira-t-il. Oui, c'est fait depuis longtemps, comme tu

me l'avais demandé.

C'était un mensonge. Pour une fois, il avait désobéi aux ordres de Katja, mais il ne comptait certainement pas le lui dire.

— Tout va bien alors, dit-elle en souriant. Allez, on se voit plus tard.

Johann comprit qu'elle n'avait plus besoin de lui pour le moment. Il hocha la tête et il partit.

Arrivé dans le couloir, il croisa Ronja, qui devait certainement avoir tout entendu.

— Attention, elle n'aime pas les curieuses, lâcha-t-il d'un air amusé.

— Elle n'aime personne, rétorqua Ronja avec sarcasme. Je pensais que tu t'en serais rendu compte, depuis le temps !

Johann éclata de rire sans prendre la peine de défendre Katja. Pour quoi faire ? Elle ne changerait pas, de toute façon. S'il ne la tuait pas un jour, il pourrait toujours l'épouser. Avec elle, on ne s'ennuyait jamais, après tout. En plus, elle était très belle, tout comme lui. S'ils devaient un jour avoir des enfants ensemble, ceux-ci seraient probablement magnifiques, et sur le plan social, ils formeraient également un couple parfait. Ses parents seraient certainement ravis de faire partie du clan des Preiwald.

Katja, de son côté, avait d'autres projets. Elle n'allait certainement pas gâcher sa vie avec une mauviette comme Johann. Mais pour l'instant, c'était le cadet de ses soucis. Pourquoi cette misérable petite conne s'était-elle suicidée ? Verena avait mentionné son nom dans sa lettre d'adieu, et maintenant elle avait la police sur le dos.

L'agent de police qui était venu l'interroger, un homme d'une quarantaine d'années, semblait très bien informé sur son père, et d'après ce qu'elle avait pu constater, il savait comment s'y prendre avec les gens influents de la région.

— J'ai dû refuser d'intégrer la pauvre Verena dans notre sororité. Elle ne convenait pas, tout simplement. Sans compter qu'elle n'était pas non plus à la hauteur de nos exigences académiques. Elle en parle, d'ailleurs, dans sa lettre. Je regrette qu'elle me rende responsable de certaines choses.

Katja avait alors exprimé son désarroi face à la mort de Verena en prenant un air affligé et horrifié, digne d'une actrice de cinéma, et le fonctionnaire avait hoché la tête avec compassion.

— Je regrette de vous avoir dérangée avec cette affaire, avait-il conclu avant de partir.

Il l'avait, en effet, fortement dérangée. En tout cas, elle espérait que c'était la première et la dernière visite de la police. Inutile de gaspiller l'argent du contribuable avec un suicide, pensait-elle.

Elle s'assit à son bureau en soupirant, ouvrit le tiroir supérieur et en

sortit quelques accessoires. Elle prit un petit sachet et versa délicatement une poudre blanche sur la surface lisse d'un miroir de poche, puis elle la divisa en deux parties égales pour former deux lignes. Ensuite, elle prit un petit tube argenté et en inséra délicatement le bout dans sa narine avant de sniffer la cocaïne. Elle rejeta sa tête en arrière et se sentit immédiatement apaisée. Puis elle regarda son visage détendu dans le miroir. Satisfaite, elle se fit un clin d'œil et étira ses lèvres en un sourire sournois avant de s'adresser à son reflet.

— Je suis belle *et* intelligente, alors vous feriez mieux de vous méfier. Celui qui me sous-estimera le regrettera amèrement.

* * *

Chapitre 3

En fin d'après-midi

Carmen Raub se rendit sur son lieu de travail, à l'extérieur de Tübingen. Elle aurait préféré boire un latte macchiato en ville pendant ses pauses, mais elle devrait se contenter d'un café au distributeur de la cafétéria spartiate de l'institut. D'un autre côté, cet isolement présentait également quelques avantages. L'absence de restaurants et de commerces lui offrait moins de distractions. C'était certainement l'un des arguments qui avait convaincu les investisseurs d'acquérir un champ en friche pour y construire un institut de recherche de renommée mondiale.

Carmen parcourut les derniers kilomètres de la route étroite et sinueuse avant d'atteindre le bâtiment moderne qui se trouvait à côté d'une ancienne ferme.

La quadragénaire ne fut pas étonnée de voir seulement quelques voitures sur le parking. Un important congrès scientifique se tenait actuellement à Stockholm et la plupart de ses collègues y participaient.

Elle constata avec plaisir qu'elle aurait enfin une place libre à l'ombre des arbres. Il faisait déjà vingt-sept degrés ce matin, et la chaleur se faisait déjà sentir sur les routes poussiéreuses alentour. Elle se gara sans attendre sur l'emplacement ombragé et quitta son véhicule.

Comme c'est calme aujourd'hui, presque désert, pensa-t-elle.

Puis, son visage d'ordinaire renfrogné esquissa un timide sourire. Carmen travaillait depuis quinze ans déjà comme assistante du professeur Hans Torgen, un brillant médecin et comportementaliste. Cet après-midi, ils ne seraient pas dérangés et elle en était ravie. Il fut un temps où lui aussi était impatient d'être seul avec elle. Cette époque était malheureusement révolue et cette aventure n'avait duré qu'un temps. Aujourd'hui âgé de cinquante ans, son patron semblait ne plus se souvenir de leurs ébats amoureux dans le placard à balais, de leurs relations sexuelles passionnées dans le bureau et de toutes ses promesses non tenues. Carmen était pourtant restée toutes ces années à ses côtés. Pour elle, il n'y aurait jamais quelqu'un d'autre, et elle était convaincue qu'il reviendrait vers elle un jour, quand il en aurait assez de s'amuser avec de jeunes filles.

Souriante, elle fit le tour de la voiture et ouvrit le coffre pour en sortir son porte-documents.

Puis tout se passa très vite. Quelqu'un l'empoigna fermement par le

bras et la secoua frénétiquement. Carmen poussa un cri, totalement horrifiée.

— Regarde-moi ! hurla un homme en postillonnant.

Il arracha son t-shirt trempé de sueur.

— Regarde-moi ! répéta-t-il en trépignant d'excitation.

L'assistante de Hans Torgen recula instinctivement jusqu'à heurter à sa voiture.

— C'est la vie ! cracha son interlocuteur en frappant son ventre anormalement blanc et au nombril sale. Tu veux toucher ? Vas-y, touche !

C'en était trop pour Carmen ; elle perdit son sang-froid et se mit à crier à l'aide.

Son agresseur la regarda, paniqué, puis il fit la moue avant de pousser un gémissement pitoyable.

Heureusement, la scène n'était pas passée inaperçue.

— Paul, qu'est-ce que tu fous ?! s'emporta Leon Neller, furieux.

Puis Carmen entendit des pas précipités qui se dirigeaient vers eux et elle aperçut le professeur Torgen. Au grand dam de la jeune femme, ce dernier s'approcha d'abord du coupable et le rassura.

— Paul, tout va bien. Tu sais qu'il ne faut pas faire peur aux gens, dit-il calmement.

L'agresseur leva la tête vers lui. Il s'était entre-temps laissé tomber sur le sol. Il serrait ses jambes de ses bras et se balançait d'avant en arrière en pleurant.

— Je n'ai rien fait, j'ai … j'ai juste montré la vie, balbutia-t-il.

— Oui, je sais, Paul. Tu es un bon garçon, le rassura le professeur. Maintenant, tu vas te lever et rentrer à la maison avec ton frère.

Torgen fit un signe de tête à Leon, qui se tenait à côté de Carmen. À voir l'expression du jeune homme, l'assistante comprit tout de suite qu'il était plus qu'embarrassé par l'attitude de son frère.

— Allez, viens, grommela-t-il à Paul.

Celui-ci rechigna une dernière fois avant de se lever sans un regard pour Carmen.

— J'ai rien fait, répéta-t-il. Cette femme est méchante !

À ces paroles, Carmen eut la désagréable impression que Paul n'était pas aussi inoffensif que tout le monde le disait et elle frissonna.

Quand les deux frères s'éloignèrent en direction de la ferme, le professeur Torgen s'adressa enfin à elle.

— Ça va, Carmen ?

Elle saisit immédiatement l'occasion et décida d'exagérer un peu. Tremblante, elle se pencha en arrière sur le coffre de sa voiture et elle ferma les yeux.

— Je ne me sens pas bien, souffla-t-elle en chancelant légèrement. J'ai la tête qui tourne.

Torgen se précipita vers elle et la prit par la taille pour la soutenir. Carmen en profita pour s'accrocher à lui. Elle apprécia immédiatement cette proximité, elle sentit son torse toujours aussi musclé et ses bras puissants alors qu'il la guidait prudemment jusqu'à l'institut. Une fois à l'intérieur, il l'aida à s'asseoir sur un fauteuil avant de lui apporter de l'eau et un médicament censé la calmer.

— Ça va aller ou tu veux que quelqu'un te ramène ?

— Non ! s'exclama-t-elle.

Elle était fortement contrariée. Elle ne voulait pas qu'il se contente de la confier à quelqu'un d'autre.

— Non, ce ne sera pas nécessaire, j'ai juste eu très peur, dit-elle plus calmement.

— Tu connais Paul, répondit le beau scientifique avec nonchalance. Il est tout à fait inoffensif, il a juste du mal à s'exprimer, parfois. Je suppose qu'il t'aime bien, c'est tout.

Génial, pensa Carmen.

Elle se fichait royalement d'être l'objet de convoitise d'un attardé mental, et elle ne comprenait pas la raison pour laquelle Hans s'était entiché à ce point de cette famille d'agriculteurs qui habitait à côté. Paul avait fait l'objet des recherches comportementales menées par le docteur quelques années auparavant, mais les travaux étaient terminés depuis longtemps. L'enfant demeuré et burlesque était devenu un homme incapable d'évaluer sa propre force. Carmen aurait donc préféré le savoir sous surveillance dans un endroit clos, plutôt que de le rencontrer constamment sur son lieu de travail.

Le terrain appartenait autrefois à la famille Neller et leur ferme était toujours attenante à l'institut de recherche. Il ne restait toutefois plus grand-chose des parcelles agricoles. Les vergers étaient encore cultivés et les Neller élevaient parfois quelques cochons. Il y avait également quelques chambres d'hôtes dans lesquelles l'institut hébergeait les étudiants qui effectuaient des travaux administratifs pendant les vacances semestrielles. C'est tout ce que Carmen savait, et à vrai dire, cela ne l'intéressait guère. Si elle avait eu son mot à dire, le terrain adjacent aurait déjà été racheté et les Neller chassés de chez eux.

* * *

Leon traînait son frère jusqu'à la ferme, encore énervé par cet incident, quand Paul s'arrêta brusquement.

— J'ai rien fait de mal ! s'écria-t-il.

— Je t'ai déjà dit mille fois de ne pas t'approcher de l'institut ! rétorqua Leon avec véhémence.

— Ce n'était pas l'institut, c'était le parking, répliqua Paul.

— Tu m'as très bien compris, riposta Leon, toujours aussi furieux.

Il savait très bien que Paul faisait semblant de ne pas comprendre pour ne pas se faire réprimander.

— Je n'ai rien fait, insista ce dernier en se dégageant de la poigne de son frère.

Leon, âgé de vingt-quatre ans, poussa un long soupir en passant la main dans ses cheveux soigneusement coupés. Puis il ajusta sa veste anthracite et desserra son nœud de cravate avant de suivre son frère jusqu'à la ferme.

À peine arrivé, il entendit aussitôt la voix de sa mère.

— Paul, mon garçon, ça va ?

Le fils de Klara Neller décida de ne pas lui répondre. Au lieu de cela, il attrapa un morceau de pain et s'empara de l'ouvre-boîte, prêt à s'attaquer aux conserves de saucisses empilées sur la table.

— Laisse ça, ce n'est pas pour toi ! On doit les vendre au marché, dit Klara avec sévérité.

Elle essaya de lui prendre l'ustensile des mains, mais Paul se mit à courir autour de la table pour lui échapper.

Lorsque Leon arriva finalement dans la cuisine et qu'il assista à la scène, il ne fit pas dans la dentelle, contrairement à sa mère. Il arracha violemment la boîte de conserve et l'ouvre-boîte des mains de son frère.

— Arrête tout de suite ! tonna-t-il d'un air menaçant.

Paul obéit immédiatement et Klara tressaillit également au ton acerbe de son autre fils. Elle savait qu'il valait mieux se taire dans ces cas-là et ne pas abuser de la patience de Leon.

Elle tendit gentiment et délicatement une tasse de café à son fils pour le calmer, mais elle n'obtint pas du tout l'effet escompté.

— C'est si difficile que ça de s'occuper de Paul ? s'emporta Leon. Bon sang, c'est tout ce que je vous demande. Je m'occupe de vous, alors faites votre travail. Vous savez très bien qu'on n'a pas besoin d'un diplôme universitaire pour ça.

— Tout va bien, mon garçon, murmura Klara en lui tendant à nouveau la tasse.

Furieux, Leon frappa la main de sa mère et la tasse se brisa au sol.

— Tu m'as écouté au moins ?! Vous devez respecter notre accord, ou on pourra dire adieu à la ferme.

Sur ce, il sortit précipitamment de la cuisine sans un mot de plus, puis il monta à bord de sa voiture de sport et démarra en trombe en faisant crisser les pneus.

Klara poussa un long soupir. Elle n'était pas très intelligente, on le lui avait toujours dit, et elle n'en avait jamais douté jusqu'à présent. Elle pensa à ses deux fils et réalisa une fois de plus à quel point ils étaient différents. Leon était le plus intelligent et Paul un peu plus lent, tout comme elle. C'était assez étrange, d'ailleurs, étant donné

qu'ils étaient jumeaux.

Soudain, Klara entendit des pas derrière elle. Paul, qui mâchouillait son morceau de pain, ne leva même pas les yeux lorsque le quatrième membre de la famille Neller entra dans la cuisine. Gustav, le frère de Klara.

Il prit place à la table en grommelant, puis il remarqua la tasse de café brisée sur le sol.

— Qu'est-ce qui se passe ici ? s'empressa-t-il de demander.

— Paul a harcelé l'assistante du professeur aujourd'hui. Leon vient de le ramener !

— Il est vraiment trop con celui-là, se contenta-t-il de dire.

Klara ne prit pas la peine d'expliquer à quel point il était difficile de garder un œil sur Paul en permanence tout en s'occupant du reste de ses tâches. Au lieu de ça, elle plaça une planche garnie de charcuterie devant son frère.

— Qu'est-ce qu'il fait là ? demanda Gustav à sa sœur.

C'était un type grossier aux sourcils broussailleux et à la barbe hirsute. Il avait de grandes mains, des doigts épais et crochus qui ressemblaient à des griffes, et des ongles jaunes.

— Il mange, murmura Klara.

Elle n'aimait pas quand Gustav faisait semblant que Paul ne l'entendait pas.

— Je veux qu'il m'aide à bêcher, demain, dit l'homme en s'adressant à nouveau à sa sœur plutôt qu'à son neveu.

Ce dernier restait indifférent, préférant s'empiffrer de salami.

— J'ai besoin de lui pour faire des confitures, expliqua calmement Klara, sachant à quel point son fils détestait travailler avec son oncle.

— N'importe quoi ! Il m'aidera dehors. Ça l'empêchera de faire d'autres conneries. Je parie que Leon sera d'accord avec moi.

Pour Gustav, l'affaire était close, et Klara resta silencieuse, comme d'habitude. De toute façon, son frère avait probablement raison.

* * *

Kelly n'avait aucune envie de quitter sa petite chambre qui était devenue un refuge ces derniers temps, mais elle devait aller travailler. Elle n'avait pas le choix. Le bar-restaurant dans lequel elle était serveuse était généralement très animé le soir quand il faisait beau. Elle savait qu'elle aurait une bonne commission et de bons pourboires. De plus, Anton, le propriétaire, ne lui aurait jamais pardonné si elle s'était désistée à la dernière minute.

La mort de Verena l'avait beaucoup affectée. Elle se sentait coupable, quoi que puisse en dire cette policière. Elle aurait peut-être dû donner une autre chance à son amie et chercher à nouveau le

dialogue. Elle n'aurait pas dû attendre que Verena fasse le premier pas.

Les idées noires, Kelly sortit de son immeuble et les derniers rayons du soleil couchant la firent cligner des yeux. Soudain, quelqu'un posa une main sur son épaule. Elle sursauta et se retourna brusquement. C'était Timo qui lui souriait timidement, et elle connaissait très bien ce sourire. C'était celui dont elle était tombée amoureuse la première fois. L'espace d'une seconde, elle ressentit à nouveau ce merveilleux sentiment de bonheur, puis elle se rappela ce qui s'était passé la veille.

— Va-t'en ! lui lança-t-elle violemment.

Il voulut s'approcher, mais Kelly fit un pas en arrière.

— Tu ne crois pas qu'on devrait en parler ? Je tiens à toi et je…

— Tais-toi ! l'interrompit-elle. Je ne veux plus te parler et je ne veux plus jamais te revoir !

— C'était une erreur, insista-t-il. Ça ne signifiait rien pour moi.

— Mais pour moi, ça signifiait quelque chose ! rétorqua-t-elle d'une voix étranglée, incapable de retenir ses larmes plus longtemps. Au moins, maintenant, je sais à quel point je me suis trompée sur ton compte.

— Non, tu ne t'es pas trompée. Oublions cette histoire, s'il te plaît. Je t'aime.

Il tenta à nouveau de s'approcher d'elle et elle recula une fois de plus.

— Je veux que tu partes, exigea Kelly.

Elle n'en revenait pas qu'il fasse comme s'il avait simplement oublié un rendez-vous.

— C'est ridicule, Kelly, persista-t-il, de plus en plus contrarié.

— Ridicule ?! s'écria-t-elle d'une voix stridente. Tu fais un numéro sado-maso avec n'importe quelle salope de passage et c'est moi qui suis ridicule ? Tu m'as menti et trompée, maintenant dégage !

Il lui saisit le bras et d'un seul coup, Kelly ne reconnut plus du tout le Timo si charmant.

— Tu crois que je vais me laisser larguer comme ça ? Parfois, un homme a besoin d'un peu plus que du sexe à l'eau de rose avec les lumières éteintes.

— Ah, donc maintenant tout est ma faute ?

Kelly n'arrivait pas à croire ce qu'elle venait d'entendre, et elle se sentait de plus en plus déçue et dépitée face à cet homme qu'elle ne reconnaissait plus.

— Lâche-moi tout de suite, s'exclama-t-elle en élevant la voix.

Timo resserra sa prise et lui lança un regard débordant de ce qui ressemblait clairement à de la haine.

Kelly poussa un cri de douleur et attira l'attention d'un groupe d'étudiants un peu plus loin. Ceux-ci changèrent immédiatement de

direction pour rejoindre le couple qui se disputait.

— Tout va bien ? s'inquiéta l'un d'eux en regardant Kelly.

Puis il baissa les yeux sur la main de Timo qui tenait toujours fermement le bras de son ex-petite amie.

— C'était juste un malentendu, dédramatisa Timo en lâchant immédiatement Kelly.

Entre-temps, les autres étudiants avaient rejoint leur ami. Ils portaient tous la même casquette d'étudiant ; ils faisaient manifestement partie d'une fraternité.

— Ça ne ressemblait pas à un malentendu, lança un autre à Timo.

— Mon ex-petit ami était sur le point de partir pour de bon ! intervint Kelly, furieuse, en se frottant le bras.

— Alors au revoir, Monsieur l'ex-petit ami ! balança un des étudiants avant que Timo n'eût le temps de répliquer,

Le groupe se rapprocha de Kelly, forçant Timo à s'éloigner.

— Bande de crétins, s'exclama ce dernier lorsqu'il fut assez loin pour éviter de se faire tabasser.

Puis il disparut.

— Tout va bien ? demanda un des étudiants à Kelly.

— Oui, merci beaucoup.

Le soulagement était perceptible dans sa voix. Les jeunes hommes insistèrent pour l'accompagner jusqu'à son lieu de travail et elle eut du mal à refuser. C'était plutôt adorable de leur part.

Anton, le patron du bar, regarda l'escorte de Kelly avec surprise. Il aurait bien voulu lui demander des détails, mais il n'avait pas le temps. Ils avaient du pain sur la planche.

— Tu prends le premier rang à l'extérieur, ordonna-t-il sans attendre. Et la table d'angle près de la terrasse aussi. Nous sommes complets aujourd'hui, la table ronde est réservée…

Kelly l'écoutait à peine. Elle essayait toujours de digérer ce qui venait de se passer. Timo ne l'avait pas seulement trompée, il lui avait aussi fait peur. Si on lui avait dit, à l'époque, qu'il était capable de faire ça, elle ne l'aurait jamais cru. Que se serait-il passé si cette bande d'étudiants n'était pas intervenue ? Timo était-il enclin à la violence ? Puis elle repensa à la scène qu'elle avait vue la veille, dans la chambre de Timo.

— Kelly, quelque chose ne va pas ?

Anton posa sa main sur l'épaule de la jeune fille, la faisant sursauter.

N'ayant pas la force de lui donner une réponse honnête, elle mentit.

— Oui, oui, tout va bien. Je vais mettre les coussins sur les chaises.

Elle se plongea alors dans le travail pour ne plus penser à toutes les choses tragiques qui s'étaient produites ces derniers jours.

Une heure plus tard, le restaurant et sa terrasse étaient pleins à craquer. On riait, on chantait, on débattait à chaud et, bien sûr, on buvait comme il se doit. Avec cette chaleur, les ventes de bières allaient atteindre des records. Kelly était déjà en sueur. Elle et sa collègue faisaient de nombreux allers-retours avec de grandes assiettes de Schupfnudeln, de Maultaschen et de Spätzle. Anton bombait le torse de satisfaction à chaque ticket de caisse qui passait sur le comptoir, et Kelly savait déjà que cette soirée allait lui rapporter de l'argent.

Alors qu'elle se faufilait entre les clients, un plateau chargé de verres vides dans les bras, un groupe de jeunes femmes entra dans l'établissement. Elles attirèrent immédiatement les regards, surtout ceux des hommes présents. L'apparition de Katja Preiwald et de son entourage n'échappa pas non plus à Kelly. Elles étaient dix, toutes sapées comme si elles allaient à une conférence de presse. Kelly comprit immédiatement qu'elles avaient réservé la table ronde et elle eut une idée. Elle posa la vaisselle sale, attrapa sa collègue et lui proposa d'échanger.

— Tu veux vraiment servir ce troupeau de pétasses ? s'étonna la serveuse.

En voyant que Kelly était plus que déterminée, elle se fendit d'un large sourire et donna volontiers son accord.

Kelly ne savait pas exactement pourquoi elle y tenait tant. D'une certaine manière, elle se sentait toujours coupable. Elle voulait comprendre la raison pour laquelle sa meilleure amie s'était donné la mort, et ne plus ressentir ce sentiment persistant de culpabilité.

Dans un premier temps, Kelly dut satisfaire les nombreuses demandes spéciales de la table ronde : Spätzle avec ou sans gluten, boissons "froides mais pas trop", rôti de porc sans porc… Elle regretta vite sa décision, et les regards compatissants de sa collègue ne réussirent pas à lui remonter le moral.

Comme toutes les tables étaient occupées, certains clients devaient se contenter de places debout et bloquaient le passage déjà étroit pour les serveuses. Heureusement, les choses se calmèrent un peu une fois que tout ce beau monde eut fini de manger.

Kelly continua d'observer discrètement Katja Preiwald. Elle remarqua que celle-ci scrutait régulièrement les alentours, tel un rapace à l'affût. De temps en temps, elle souriait à des types qui pensaient avoir trouvé la femme de leurs rêves.

Puis, enfin, quelque chose se produisit. Un jeune homme s'approcha de Katja et se pencha vers elle. À ce moment-là, Kelly essuyait la table derrière eux et elle essaya de tendre l'oreille. Malheureusement, elle apprit seulement que l'homme s'appelait Johann et qu'il dérangeait

visiblement les jeunes femmes. Il s'éloigna donc vers le bar, l'air renfrogné.

Kelly était sur le point de capituler quand une autre personne s'approcha de Katja et lui chuchota quelque chose à l'oreille.

C'était une femme, et cette fois-ci, Katja réagit de façon plutôt impulsive.

— Pas ici, siffla-t-elle en faisant signe à l'autre de la suivre.

Elles disparurent toutes les deux aux toilettes. Malgré tous ses efforts, Kelly ne parvint pas à atteindre le petit couloir à temps pour entendre toute la conversation. Seules quelques phrases parvinrent à ses oreilles.

— Je ne rejoindrai pas la corporation, dit l'inconnue en s'efforçant de garder une voix ferme.

— Tu sais que tu n'auras pas d'autre chance ! répliqua Katja.

— Oui, mais j'ai pris ma décision. Je ne participerai pas à ça, désolée, répondit l'autre avant de partir en laissant Katja derrière elle.

La jeune fille jaillit précipitamment du couloir et percuta Kelly, qui n'avait pas eu le temps de s'éloigner.

L'inconnue marmonna une excuse et, l'espace de quelques secondes, Kelly put voir les traits délicats de la jeune fille avant que celle-ci ne quitte le restaurant. Elle n'avait pas plus de vingt ans, de grands yeux, un petit nez retroussé et une bouche pulpeuse. Un visage de poupée, auréolé de cheveux blonds ondulés.

Puis Katja apparut à son tour et Kelly se retrouva face à elle.

— J'étais une amie de Verena, lança la serveuse en lui bloquant le passage. Que s'est-il passé, entre vous ?

Katja fronça les sourcils, incrédule.

— Quoi ?!

Puis elle comprit à qui elle avait affaire.

— Ah je vois ! reprit-elle, agacée. C'est toi, la fameuse amie dont elle parle dans sa lettre.

— Je veux juste comprendre, insista Kelly, un peu plus conciliante.

— Eh bien, parfois, il n'y a rien à comprendre, ma chérie. Les gens sont faibles, c'est tout.

— Verena n'était pas faible, s'emporta Kelly devant la froideur de son interlocutrice. Il s'est passé quelque chose, j'en suis sûre. Et c'est en rapport avec toi.

— Attention, rétorqua Katja d'un air menaçant. Si j'apprends que tu veux nous salir, ma sororité et moi, je n'hésiterai pas à prendre certaines mesures.

— Je veux juste des réponses. Verena était mon amie.

Katja éclata d'un rire forcé.

— Si je me souviens bien, vous étiez brouillées depuis un moment, alors épargne-moi tes grands airs, tu veux ? Elle s'est probablement

suicidée à cause de toi, parce que tu n'étais pas là pour elle.

Katja remarqua immédiatement qu'elle avait visé dans le mille et elle croisa les bras sur sa poitrine d'un air satisfait.

— Ce n'est pas vrai, riposta Kelly, incapable de cacher à quel point les paroles de cette fille l'avaient blessée.

— Verena était loin d'être une étudiante brillante. Je te rappelle qu'elle avait raté ses examens. En plus, elle n'avait pas compris ce que ça signifiait de rejoindre ma sororité. C'était une personne faible. C'est tout, mystère résolu.

Katja força le passage pour rejoindre la salle, avant de s'arrêter le temps d'envoyer une dernière pique.

— Va donc distribuer de la bière ou faire la vaisselle, lui balança-t-elle avec arrogance. Ne me fais pas perdre mon temps.

Kelly entendit la voix de son patron, quelque part derrière elle.

— Bon sang, mais où étais-tu passée ? La table trois veut payer.

— Cinq minutes, lui lança-t-elle en tentant de fendre la foule jusqu'à l'extérieur.

Une fois dehors, elle prit une grande inspiration. Quel gâchis ! Elle s'était laissée rabaisser par Katja Preiwald et elle n'avait rien appris. Au contraire, elle se sentait encore plus coupable à présent. Elle songea brièvement à retrouver l'inconnue au visage de poupée qui semblait ne pas trop apprécier Katja. Elle savait peut-être quelque chose, après tout. Puis Kelly abandonna cette idée. Elle ne connaissait pas cette jeune femme. Comment aurait-elle pu la retrouver ? Elle devrait peut-être tout simplement se résigner et accepter la mort de Verena. Épuisée et triste, elle s'appuya contre la façade d'une maison, mais elle se sentit tout à coup mal à l'aise. Elle jeta un œil autour d'elle, perturbée. Elle avait l'impression que quelqu'un l'observait. Était-ce Timo ? Comme elle s'était un peu éloignée de l'entrée du bar-restaurant, elle décida de revenir sur ses pas.

Un groupe de fumeurs se tenait autour d'une table de bistrot devant la porte. Elle reconnut Carmen Raub, l'assistante du professeur Torgen, également présent. Kelly allait bientôt travailler à l'institut pendant les vacances universitaires, et elle salua poliment Carmen qui hocha la tête en retour. Elle ne sembla pas reconnaître Kelly, trop occupée à se concentrer sur son patron qui semblait draguer trois jeunes femmes sans aucune retenue.

— Je vous invite toutes à prendre le petit déjeuner à Paris, lança le professeur.

— Non merci, papi ! gloussèrent les jeunes femmes.

Kelly grimaça. Aller à Paris ou dans une autre métropole étrangère ne l'intéressait pas. Elle avait mal aux pieds et elle était exténuée. Elle voulait juste rentrer chez elle, pour s'y terrer à jamais.

* * *

Il caressa presque tendrement ses cheveux doux qui sentaient bon la prairie en été. Elle dormait tranquillement et respirait à un rythme régulier. Ses grands yeux étaient fermés, laissant ses longs cils contraster avec la peau claire de ses joues. Ses lèvres charnues étaient légèrement entrouvertes et il y avait un peu de sang séché au coin de sa bouche. Le bras avec lequel elle était enchaînée au mur était couvert d'éraflures à force d'avoir tenté de se libérer. Sa robe d'été était déchirée et elle avait perdu une de ses chaussures. À présent, elle se reposait paisiblement dans la froideur de la cave.

Heureusement qu'il pouvait compter sur le GHB, car aucune femme ne serait venue ici de son plein gré. Qu'est-ce que ça pouvait faire, de toute façon ? Il voulait simplement assouvir ses pulsions, peu importait qui s'en chargerait. Il n'était pas difficile, il ne cherchait pas la victime parfaite, non, il avait juste besoin d'un moyen de parvenir à ses fins. Une fois, une des femmes lui avait demandé pourquoi il la détestait autant. La question lui avait paru étrange. Pourquoi devrait-il détester l'une d'entre elles ? Il ne détestait pas la vache qui lui fournissait un bon steak juteux. C'était totalement absurde. Il avait simplement besoin de l'une et de l'autre pour satisfaire ses besoins physiques, c'était tout.

Il repensa à la femme dans le Neckar. Il n'avait pas pu aller jusqu'au bout. La police avait déjà retrouvé le corps, mais cela ne l'effrayait pas. Heureusement, cette fois-ci, tout s'était parfaitement déroulé.

Cette blonde séduisante lui était tombée quasiment dans les bras. Elle avait quitté précipitamment le restaurant. Elle semblait tellement perturbée qu'elle n'avait pas vu le danger venir, et il était parvenu à l'attirer facilement dans son piège.

Elle avait bu une gorgée de sa bouteille sans se faire prier et elle s'était retrouvée peu après dans sa voiture. Elle bafouillait, incapable de bouger, et il en avait profité pour l'amener ici. Malheureusement, les effets de la drogue s'étaient rapidement dissipés et il avait dû l'assommer d'un coup de poing.

Il lui avait ensuite administré une autre dose qui l'immobiliserait un certain temps. Il voulait avant tout qu'elle se repose. Il comptait bien prendre son temps avec elle et rassasier son corps affamé.

* * *

Chapitre 4

Ce matin-là, Beate Kraus arriva tôt au commissariat. Elle avait dû clore l'affaire Verena dès qu'on lui avait annoncé la découverte du corps dans le Neckar. Comme il s'agissait définitivement d'un suicide, son supérieur ne voyait pas la nécessité de poursuivre l'enquête. De toute façon, y avait-il vraiment un responsable ? Qu'avait-elle espéré trouver ? S'il y avait eu un coupable, la capitaine l'aurait mis sous les verrous afin de protéger de jeunes filles comme Verena. Malheureusement, dans un cas comme celui-ci, il n'y avait personne à traduire en justice et l'enquêtrice devait accepter la triste vérité : la police n'était pas en mesure de protéger les gens contre eux-mêmes.

Sur un coup de tête, elle prit son téléphone portable pour appeler sa fille, puis elle se souvint qu'Anne avait fait la fête la veille. Elle n'était certainement pas encore réveillée. Beate avait même joué les fidèles chauffeurs et était allée chercher sa fille, qui n'avait pas hésité à la traiter de mère poule.

Elle déposa son téléphone en grimaçant, puis elle consulta le rapport du médecin légiste concernant le corps de la femme repêchée dans le Neckar.

Son jeune collègue entra dans le bureau et posa un café devant elle.

Reconnaissante, elle serra la tasse des deux mains et s'adossa à son fauteuil de bureau en soupirant. Frank Kröner était un type sympa et ambitieux. Il n'avait pas encore le regard résigné qu'elle percevait parfois chez ses collègues plus âgés et qu'elle découvrait de plus en plus souvent dans son miroir chaque matin.

Combien de cadavres fallait-il pour se réveiller un jour avec le sentiment de ne plus pouvoir rien y changer ? Aujourd'hui encore, elle ressentait cette frustration, car une jeune femme avait été sauvagement assassinée.

— Qu'est-ce que tu en penses ? demanda Beate en désignant le rapport.

— Les incisions sur le ventre sont plutôt étranges. Pourquoi avoir fait ça ? Elles n'étaient pas assez profondes pour la tuer. La personne qui a fait ça a probablement utilisé un couteau de poche, et d'après le médecin légiste, il semble qu'on a essayé de détacher un morceau de peau.

— Oui, c'est une fracture cervicale qui lui a été fatale, confirma sa supérieure.

— Tu crois qu'on a affaire à un pervers ? poursuivit Frank Kröner.

— Il n'y a aucune trace d'actes sexuels, répondit la capitaine. Cependant, il est possible qu'il ait été dérangé et qu'il n'ait pas pu finir

ce qu'il avait prévu.

— Nous avons interrogé les amies de la victime, expliqua Kröner. Elles ont passé la soirée dans un club et il ne s'est rien passé de particulier. Elles se sont quittées devant l'établissement. La victime voulait rentrer directement chez elle. L'ex-petit ami lui a envoyé un texto pour discuter…

Devant l'air perplexe de Beate Kraus, le commissaire se sentit obligé de donner quelques détails supplémentaires.

— J'ai cru comprendre que leur relation était plutôt chaotique. En tout cas, l'ex-petit ami a un alibi. Il a attendu sa petite amie chez lui jusqu'au matin.

— Il y a des témoins ?

— Il est en colocation avec d'autres étudiants et certains l'ont bien vu dans la cuisine commune. Apparemment, personne ne dort jamais, dans les colocs de jeunes.

Beate Kraus s'apprêtait à répondre lorsque la porte s'ouvrit et qu'une femme rondelette au regard vif entra dans le bureau en brandissant un dossier.

— Ça vient d'arriver du service des personnes disparues, ça pourrait peut-être t'intéresser.

— C'est-à-dire ? s'empressa de demander la capitaine.

— Des parents ont appelé ce matin. Leur fille de dix-neuf ans n'est pas rentrée à la maison et ils sont très inquiets.

— Elle a disparu depuis longtemps ?

— Quelques heures seulement, d'après ce que je sais. Elle devait se rendre à l'aéroport de Francfort ce matin.

Elle roula des yeux de manière éloquente.

— Et ? Bordel, crache le morceau ! s'impatienta Beate Kraus.

— Elle devait partir aujourd'hui avec deux amies pour un voyage excessivement coûteux à New York. Un cadeau de ses parents.

— Généralement, on ne rate pas ce genre de trucs, intervint Frank Kröner.

— Je suis d'accord, répondit la collègue. De plus, la jeune fille est du genre organisée, intelligente et entretient de très bonnes relations avec ses parents.

— Mouais… On dit toujours ça, grommela Kröner, peu impressionné.

— Peut-être, mais c'est parfois la stricte vérité, rétorqua Beate Kraus. Cette histoire de vacances est vraiment louche. Comme tu l'as dit, on ne disparaît pas comme ça avant de partir pour New York. On a contacté les hôpitaux ? Aucun accident avec des victimes non identifiées jusqu'à présent ?

— Non, rien pour l'instant. Les parents eux-mêmes ont remué ciel et terre depuis les premières heures du matin.

— Je pense que nous devons prendre cette affaire très au sérieux. Je vais en parler à mes collègues, répondit Beate en prenant le dossier.

Une fois qu'ils furent à nouveau seuls, Frank se retourna vers sa supérieure.

— On va s'en occuper ? s'étonna-t-il.

— Pas encore, et j'espère bien qu'on n'aura pas à le faire, se renfrogna la capitaine. Pour l'instant, on doit s'occuper de la jeune femme du Neckar. Il semble que le meurtrier ait été dérangé en pleine action, et peu après, une autre femme disparaît. Et ce n'est pas tout…

Elle ouvrit un tiroir et en sortit un classeur.

— Voilà tous les cas de femmes disparues qui ne rentrent pas dans la catégorie des fugueurs.

Elle remarqua immédiatement que son collègue la regardait bizarrement. Il pensait probablement qu'elle était obsédée par son travail et qu'elle poursuivait un fantôme depuis des années.

— Ne me regarde pas comme ça, lança-t-elle. Je ne suis pas la seule à avoir ce classeur. Nous sommes plusieurs à penser que certaines des personnes disparues ont été victimes d'actes violents. Malheureusement, nous n'avons jamais trouvé ni preuves ni indices.

— Alors qu'est-ce qui te fait dire ça ? demanda Kröner, toujours sceptique.

— Peu de fugueurs décident de disparaître définitivement. La plupart d'entre eux reviennent vite. Soit parce que la vie dans la rue ne leur semble plus aussi romantique qu'ils le pensaient au départ, soit parce qu'ils sont appréhendés. Et dans les cas où ils sont victimes d'un accident mortel…

Elle laissa sa phrase inachevée.

— … on finit par retrouver leur corps, ajouta Frank Kröner.

Beate Kraus acquiesça avant de poser la main sur le classeur devant elle.

— Pour toutes ces femmes, en revanche, nous n'avons jamais pu déterminer l'endroit où elles se trouvaient et…

Elle fit une pause significative pour s'assurer d'avoir toute l'attention de son collègue.

— … il est fortement improbable qu'elles aient toutes disparu de leur plein gré.

— Comme pour cette fille qui devait prendre l'avion pour New York aujourd'hui, répondit-il en jetant un coup d'œil à la photo du dossier qu'ils venaient de recevoir. Nina Wäldele. Elle a l'air si jeune.

Il avait beau essayer de rester indifférent, le sort de la femme sur la photo l'intéressait.

— Elle est très jolie. Elle a un visage de poupée, constata Beate Kraus.

— Les victimes présumées se ressemblent ? demanda Kröner en

désignant le classeur du menton.

— Nous n'avons pas encore trouvé de dénominateurs communs, mais tu peux consulter le dossier, si tu veux. Dans tous les cas, nous allons suivre l'évolution de l'affaire Nina Wäldele.

* * *

Nina se réveilla avec un terrible mal de crâne. Elle essaya de bouger et quand elle ressentit une douleur lancinante à l'épaule, elle eut l'impression d'être prisonnière d'un cauchemar. Les secondes suivantes, elle espérait que cette odeur de moisi disparaîtrait au profit du parfum familier de l'adoucissant que sa mère utilisait pour laver ses draps. Elle espérait que tout était simplement le fruit de son imagination. Malheureusement, la puanteur persistait malgré ses prières désespérées. Elle ne parvenait plus à entretenir l'illusion d'être dans son propre lit, chez elle, en sécurité. Ses os étaient endoloris par la dureté du sol et elle avait froid, car l'humidité de sa prison avait depuis longtemps eu raison de sa fine robe d'été. Les larmes roulant sur ses joues étaient son unique source de chaleur.

Nina ouvrit les yeux et fixa l'obscurité. Elle sanglota en tâtonnant tout autour d'elle, mais elle ne sentit rien d'autre que le béton froid. Elle toucha le collier de serrage en métal, à son poignet gauche. Elle était enchaînée et ne pouvait se déplacer que de quelques centimètres. Elle tira de toutes ses forces sur la chaîne en s'appuyant contre le mur, mais elle comprit bien vite qu'elle n'avait aucune chance. Ses sanglots se transformèrent en gémissements, ses gémissements en appels à l'aide désespérés, mais personne ne semblait vouloir y répondre. Ses pensées se bousculèrent dans son esprit. Que s'était-il passé ? Elle s'efforça de lutter contre la panique et de surmonter sa peur pour trouver une solution.

Oui, pensa-t-elle, *il faut que je réfléchisse, il faut que je réfléchisse…*

Son mal de tête et sa gorge desséchée l'empêchaient de se concentrer, mais elle parvint tout de même à se souvenir de la journée d'hier. Tout s'était bien passé. Ses valises étaient prêtes. Elle avait dîné une dernière fois avec ses parents, tranquillement. Ils avaient ri, ils avaient parlé de New York, et Nina avait ensuite décidé d'aller voir Katja Preiwald pour lui annoncer qu'elle ne rejoindrait pas la sororité. Elle savait que ce ne serait pas forcément un moment agréable. Après tout, on ne nageait pas tous les jours à contre-courant. Elle s'était retrouvée devant la présidente de la fraternité, les genoux tremblants, et elle avait réussi à dire non à la grande Katja Preiwald. Elle avait été très fière d'elle, à ce moment-là, ayant l'impression d'avoir fait preuve de maturité. En fin de compte, elle avait pris une décision importante sans l'aide de ses parents, pour une fois, car elle ne voulait pas les

inquiéter. Puis elle avait beaucoup trop de respect pour Katja pour raconter ce qui se passait dans sa sororité.

Les jambes serrées contre son corps, elle essaya instinctivement de se faire petite.

Elle n'avait pas été assez vigilante et elle s'était laissée berner. Elle avait bu une gorgée de cette bouteille d'eau sans réfléchir avant d'être prise de vertiges. Des images floues de l'intérieur d'une voiture apparurent dans son esprit. Elle avait essayé d'ouvrir la portière, mais il l'en avait empêchée. Puis maintenant cette cave, la chaîne…

Nina sanglota à nouveau. Elle ne sortirait jamais d'ici.

Soudain, elle entendit un bruit et des voix. Désespérée, elle se remit à appeler à l'aide. Sa gorge était douloureuse, mais elle n'arrêta pas pour autant de crier et de supplier qu'on la libère enfin de ce cachot. Alors qu'elle avait déjà perdu tout espoir, la clé tourna dans la serrure et la pièce s'éclaira.

— S'il vous plaît, laissez-moi partir, haleta Nina d'une voix chevrotante.

L'homme ne broncha pas. Il la regarda comme si elle n'avait pas toute sa tête, comme si elle exigeait quelque chose qu'il lui était impossible de satisfaire.

— S'il vous plaît ! supplia-t-elle.

Il entendait bien qu'elle était désespérée, mais il fit comme si tout allait bien et il lui tendit une bouteille d'eau.

Au lieu de prendre la bouteille, Nina s'accrocha au pantalon de son geôlier.

— S'il vous plaît, je ne dirai rien à personne. Je vous le jure !

D'un geste brusque, il retira la main de la jeune fille de sa jambe avant de poser la bouteille d'eau à côté d'elle, sur le sol.

Nina avait peur de boire. Et s'il voulait à nouveau la droguer ? Sa gorge sèche et son estomac vide finirent par la faire changer d'avis. Elle but avidement une grande gorgée d'eau fraîche, mais alors qu'elle s'apprêtait à implorer à nouveau son geôlier, les sédatifs firent leur effet. Elle était à nouveau tombée dans le piège. Elle faillit pousser un rire hystérique, mais elle perdit rapidement connaissance.

Il me tuera d'une manière ou d'une autre, pensa-t-elle avant de sombrer.

* * *

L'après-midi même

Un reste de rubalise flottait encore au vent à l'endroit où le corps avait été repêché. Beate Kraus était retournée voir le lieu où on avait découvert le cadavre. Ils avaient interrogé les parents de la jeune

victime. Celle-ci était originaire de Reutlingen et avait commencé ses études à Tübingen.
La journée avait été éprouvante et la capitaine se réjouissait à l'idée de prendre un bain rafraîchissant et parfumé pour récompenser son corps épuisé.

— J'ai jeté un œil au classeur, dit brusquement Frank Kröner en marchant sur les rives du Neckar aux côtés de sa supérieure.

— Et alors ? demanda-t-elle, tout en s'imprégnant de l'environnement.

— La première victime a disparu il y a huit ans. Tu penses vraiment que quelqu'un a pu assassiner toutes ces femmes, depuis, sans se faire arrêter ?

— Pourquoi s'arrêterait-il puisqu'il s'en sort à chaque fois ? lui répondit-elle en essayant de chasser la fatigue.

Elle avait déjà relu le dossier tant de fois qu'elle le connaissait presque par cœur. Même certains noms de femmes disparues étaient gravés dans sa mémoire. Au fil des années, de nombreux collègues et services s'étaient penchés sur la question, mais tous étaient arrivés à la même conclusion : impossible de résoudre un crime tant qu'il n'y a pas de preuves et d'indices. Comme aucun corps n'avait été retrouvé, les familles des disparues continuaient d'espérer, mais malheureusement, c'était aussi la raison pour laquelle la police ne progressait pas.

Frank Kröner sembla lire dans ses pensées.

— On n'a jamais trouvé de corps. Il les a peut-être tous jetés dans le Neckar, et sa dernière victime serait enfin une piste ?

— Possible, mais peu probable. Si notre théorie est correcte, il a tué plus de trente femmes ces dernières années. On ne peut pas immerger un corps aussi facilement. Le Neckar est très fréquenté, quelqu'un aurait dû voir quelque chose à un moment ou à un autre. De plus, les plongeurs de la police ont déjà dragué le lit de la rivière.

— Dans ce cas, il fait disparaître les corps autrement et c'est pour ça qu'on n'avance pas. Il est évident que notre homme a trouvé le moyen de pouvoir continuer ses agissements en toute sécurité. Les victimes sont toutes des femmes. La plus jeune disparue avait tout juste dix-sept ans, la plus âgée, trente ans. Certaines ont été vues dans un bar ou une discothèque avant leur disparition, d'autres se promenaient en plein jour au milieu d'une rue piétonne. J'ai tout lu en détail, mais je n'ai pu établir aucun schéma. On suppose que l'auteur est un homme, mais on ne peut évidemment rien exclure…

Beate Kraus regarda son collègue avec intérêt.

— Tu t'es sérieusement penché sur la question ?

Le commissaire se sentit un peu vexé que sa supérieure doute de son éthique professionnelle.

— Oui, bien sûr, répondit-il.

— C'est bien, dit-elle d'un ton conciliant, mais garde tes distances, sinon une affaire comme celle-là te dévorera un jour.

Frank Kröner se contenta de sourire.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda la capitaine, surprise.

— Elle t'a dévorée, cette affaire ? lança-t-il, hésitant.

Beate Kraus se détourna et fit quelques pas en direction de la rive. Le commissaire pensa qu'il avait peut-être été un peu trop loin, et qu'elle ne répondrait pas à sa question, mais finalement, elle se tourna vers lui.

— Pas encore, avoua-t-elle, mais elle me ronge un peu plus chaque jour.

* * *

— Où étais-tu, hier ? s'agaça Katja Preiwald d'un ton presque autoritaire.

Son interlocuteur était nonchalamment appuyé contre le comptoir. Il était beau dans son costume de marque. Un sourire légèrement arrogant se dessinait sur son visage et il regardait la magnifique silhouette de Katja avec dédain.

— Nous ne sommes pas mariés, que je sache, rétorqua-t-il avec ironie.

Leon Neller continua de sourire un instant avant de changer radicalement d'expression en s'avançant lentement vers elle. Il se tenait maintenant si près de Katja qu'elle pouvait sentir le parfum de son après-rasage.

— Ne me parle plus jamais sur ce ton, compris ? gronda-t-il.

Ses lèvres avaient à peine bougé, mais la menace était bien réelle. Ensuite, il recula et colla à nouveau ce sourire sur son visage, comme si de rien n'était.

— La police est venue chez toi ?

Le cœur de Katja s'emballa. Leon Neller était une des rares personnes qui lui faisait peur, et en même temps, elle se sentait irrésistiblement attirée par lui. En fait, elle avait fantasmé sur lui à plusieurs reprises. Serait-il aussi macho, dur et implacable entre ses cuisses ? S'il la traitait comme il venait de le faire, elle ressentirait à la fois du plaisir et une rage folle.

— Princesse, je te parle, s'impatienta-t-il.

Katja aurait voulu qu'il la baise immédiatement, ici, dans les toilettes dégoûtantes de ce trou à rats, mais elle se ressaisit.

— Une de mes candidates s'est suicidée. Rien d'important. Ça ne concerne que moi.

Il la saisit brutalement par le poignet.

— Rien à foutre de toi si cette petite pute avait de la drogue dans le sang.

— Lâche-moi, rétorqua Katja, irritée.

En réalité, elle appréciait sa brutalité. Leon avait des mains puissantes et un corps d'athlète, cela se voyait.

— Elle s'est ouvert les veines. Ça n'avait rien à voir avec la drogue, expliqua-t-elle.

Leon relâcha lentement son bras.

— Alors tu l'as juste poussée à se suicider… comme ça ?

Sa bouche s'étira en un large sourire.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— On sait tous les deux que tu es une vraie garce.

— Qu'est-ce que tu racontes ?

Katja n'appréciait pas du tout la tournure que prenait la conversation, mais Leon ne semblait guère s'en soucier.

— N'oublie pas que je sais tout, princesse.

Il fourra un sachet dans la main de Katja, qui à son tour, glissa des billets dans la poche de la veste de Leon. Tout se déroula rapidement et discrètement.

— Je me tire, cracha-t-elle d'un ton venimeux.

— Plus de police à l'avenir, dit Leon en lui caressant la joue. Sinon tu devras trouver quelqu'un d'autre.

Elle hocha brièvement la tête avant de tourner les talons et de quitter ce bouge, assaillie de sentiments extrêmement mitigés.

* * *

Pendant ce temps, à la ferme des Neller

Klara Neller passa devant la porte de la chambre de son fils et elle aperçut celui-ci devant son miroir.

— Leon ? s'étonna-t-elle. Je ne savais pas que tu étais rentré, mon garçon.

Comme il ne répondait pas, elle entra, hésitante. Le jeune homme restait silencieux, concentré sur son nœud de cravate.

— Il faut que tu parles à Gustav, lui dit-elle timidement. Il a des problèmes avec le tracteur, demanda-t-elle d'un ton peu assuré.

— Je peux pas, répondit-il.

Klara se figea instantanément.

— Paul ?! s'écria-t-elle horrifiée. Mais… qu'est-ce que tu fais là ?

L'interpellé se retourna et tira sur sa cravate comme si c'était la corde avec laquelle il emmenait la vache en pâturage. Klara n'avait pas reconnu Paul immédiatement. Après tout, Leon et lui étaient jumeaux. Ils se ressemblaient par leur stature et la couleur de leurs

cheveux. Même les traits de leurs visages seraient identiques, si Paul n'était pas marqué par son handicap.

— Pour l'amour de Dieu, Paul, change-toi tout de suite ! paniqua sa mère.

Elle n'osait pas imaginer la réaction de Leon quand il apprendrait que son frère s'était introduit dans sa chambre sans autorisation.

— Mais je veux aussi être un homme, ronchonna le fils de Klara.

La mère se sentit immédiatement dépassée par la situation. Son fils ne l'écoutait plus. Il voulait de plus en plus imiter Leon, sortir avec lui et lui ressembler. L'autre jour, il avait même parlé de se marier. Klara ne parvenait plus à le calmer. Elle devrait en parler au professeur Torgen. Il s'était toujours très bien entendu avec Paul. Klara se sentit légèrement soulagée d'avoir trouvé une solution, mais elle devait à présent limiter les dégâts.

— Allez, enlève ça !

Paul baissa la tête, croisa les bras autour de son torse et secoua frénétiquement la tête.

— Paul, s'il te plaît, essaya à nouveau Klara.

Mais son fils se montra de plus en plus défiant.

— Que dirais-tu d'aller en ville et de t'acheter un costume rien qu'à toi ?

Paul sembla tout à coup intéressé et Klara saisit immédiatement l'occasion.

— Si ça t'intéresse, il faut que tu enlèves les vêtements de Leon et que tu descendes à la cuisine.

Klara ne savait pas du tout comment elle parviendrait à tenir sa promesse. Leon ne lui donnerait probablement pas d'argent pour un costume, et Gustav ne voudrait certainement pas à l'emmener en ville. De toute façon, cela n'avait aucune importance. Il fallait avant tout que Paul lui obéisse et sorte d'ici. Immédiatement.

— Dépêche-toi, on pourra partir tout de suite, comme ça.

Même si la ruse de Klara avait semblé fonctionner au début, son fils se ravisa.

— Non, je veux *ce* costume, pas un costume de la ville.

Si Klara n'avait pas été aussi nerveuse, elle aurait peut-être remarqué la lueur de malice dans les yeux de son fils, mais elle supposa qu'il ne comprenait tout simplement pas la gravité de la situation.

Paul savait parfaitement que son frère lui avait interdit d'entrer dans sa chambre et de toucher quoi que ce soit, mais il aimait s'y faufiler quelquefois, en quête d'aventures. Tout ce qui s'y trouvait était une véritable tentation pour le jeune homme. Et si Leon le surprenait maintenant, Paul savait que son frère s'en prendrait à sa mère, et non à lui. Après tout, elle n'avait pas fait attention. Paul

appréciait que tout le monde tourne autour de lui et lui accorde son attention, sans ça il se serait senti bien seul, à la ferme. Cependant, il ne comprenait pas la raison pour laquelle ils le traitaient si méchamment. Il n'était pas si stupide, et cela l'agaçait que les autres le pensent. De plus, il avait compris depuis longtemps ce qui se passait ici. Ils ne lui laissaient aucun plaisir, aucun bonheur, mais il ne comptait pas se laisser faire plus longtemps. Il était temps de fonder une famille à son tour, quoi qu'en pensât sa mère. Il voulait une femme lui aussi. Pourquoi personne ne pouvait-il le comprendre ? Après tout, il n'était plus un enfant. Leon était le seul qui le traitait parfois comme un adulte, mais seulement quand il n'était pas de mauvaise humeur. Il racontait alors à Paul les choses que les hommes faisaient habituellement, et Paul ne cessait d'avoir envie de faire la même chose. Il progressait. Il s'entraînait devant le miroir en cachette, et il parvenait de mieux en mieux à contrôler les traits de son visage en faisant des efforts. Lorsqu'il s'appliquait, la rigidité disparaissait et il ne ressemblait plus du tout à une pauvre caricature de son frère Leon. Alors, s'il portait aussi ses vêtements… ?

Sa mère interrompit brutalement ses rêveries en tirant sur sa veste de costume pour le forcer à l'enlever. Agacé, Paul la repoussa violemment et son poing frôla le menton de sa mère, qui poussa un cri d'effroi. Gustav se précipita dans la chambre.

— Qu'est-ce que vous foutez là ?

Il allait s'interposer lorsqu'ils entendirent tous les trois le moteur de la voiture de Leon.

Ils se regardèrent un instant, pétrifiés, puis Gustav décida de partir.

— Je ne vous laisserai pas m'embarquer là-dedans, dit-il en s'éloignant précipitamment.

Klara pleura et Paul se sentit coupable. Sans un mot de plus, il se changea et disparut, tandis que sa mère se dépêcha de tout remettre en ordre.

Elle entra dans la cuisine au moment où Leon était en train de compter des billets de cinquante euros.

— Ça, c'est pour la réparation du tracteur, annonça-t-il en déposant une liasse sur la table devant Gustav. Et ça…

Il compta à nouveau d'autres billets.

— … ça, c'est pour un nouveau broyeur.

Gustav regarda Klara, puis tous deux se tournèrent vers Leon d'un air interrogateur.

— Tu as dit qu'il n'était pas assez puissant, lança Leon en se coupant un morceau du gâteau fait maison.

— Euh… oui…, répondit Gustav en hésitant.

Puis l'homme remarqua que Leon paraissait contrarié et il

s'empressa de le remercier au lieu de poser davantage de questions sur le broyeur.

Leon sembla satisfait et il s'approcha de la fenêtre. Il aimait cette pièce. La cuisine avait toujours été son endroit préféré, du moins quand il était enfant. À l'époque, l'avenir paraissait si simple. Tout était normal jusqu'à ce qu'il fût obligé de quitter la ferme pour la première fois. Au début, il se réjouissait d'aller à l'école, mais il prit rapidement peur de ce monde différent de son environnement habituel. Il se sentait exclu. Pour Paul, c'était pire encore. Mais lui, au moins, ne comprenait rien. Puis un jour, tout devint clair pour Leon, comme s'il avait eu une vision. En fait, il avait simplement pris conscience de la réalité. La réalité cruelle. Pour lui, ce jour fut le début d'une nouvelle vie. Aujourd'hui, plus personne n'osait insulter Leon Neller. Aujourd'hui, ils avaient tous peur de lui et il aimait ça.

Il se retourna et vit les visages stupides des membres de sa famille. Il les détestait pour leurs faiblesses, et pourtant il ne pouvait pas se séparer d'eux. C'est la raison pour laquelle il les entretenait, non pas par générosité, mais par confort, car il avait besoin d'eux pour plusieurs raisons. L'une d'entre elles était sa couverture. Ses affaires peu scrupuleuses lui rapportaient beaucoup d'argent. La ferme l'aidait à maintenir une façade légale. Officiellement, il était le gérant de l'exploitation agricole, avec un bon salaire et un domicile fixe.

— Vous devriez bientôt retourner faire le marché, dit-il brusquement.

— Mais nous n'avons pas de marchandise à vendre, lui répondit naïvement Klara, qui ne comprenait pas.

Gustav, qui ne voulait pas contrarier davantage le jeune homme, décida d'intervenir.

— Je suppose que nous aurons quelque chose d'ici là, n'est-ce pas, mon garçon ?

Le vieux est un gros dégueulasse, mais c'est encore le plus malin des trois, pensa Leon.

— C'est ça, se contenta de lui répondre Leon avant de se diriger vers la porte.

Avant de quitter la cuisine, il s'adressa à son frère.

— J'ai un petit cadeau pour toi.

En voyant le sourire complice de son frère, Paul ne put s'empêcher de se réjouir.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda ce dernier avec enthousiasme. Une voiture comme la tienne ? Oh, oui… s'il te plaît, j'en veux une comme ça.

Leon éclate de rire.

— Ça ne risque pas d'arriver, répondit-il d'un ton haineux et menaçant. Je voulais juste te dire que je t'épargne, pour cette fois.

Tout le monde se figea.

— Mais si je m'aperçois encore une fois que tu es entré dans ma chambre, je te jure que tu le regretteras amèrement.

La colère de Leon était presque palpable ; flottant dans la pièce tel un épais brouillard. Puis le jeune homme partit sans un mot de plus.

Klara fusilla Gustav du regard.

— Il m'a demandé… J'allais quand même pas lui mentir ? se défendit-il. Tu sais comment il est, quand il découvre qu'on lui a menti.

Oui, elle savait très bien ce qui se passait dans ces cas-là. Elle hocha tristement la tête et n'insista pas davantage. À l'avenir, elle devrait simplement faire beaucoup plus attention à Paul.

* * *

Nina revint à elle. Elle était toujours dans cette pièce humide et sale, excepté qu'elle n'était plus enchaînée au mur. Maintenant, elle était assise sur une chaise. Ses mains étaient attachées derrière le dossier et ses chevilles aux pieds de la chaise. Elle leva la tête et regarda la lumière crue du néon. Au moins, elle pouvait voir sa cellule à présent. Une pièce sans fenêtre et des murs en béton gris foncé. Nina cligna frénétiquement des yeux pour mieux voir, toujours un peu étourdie par les anesthésiants qui lui brouillaient la vue et l'esprit.

Elle réalisa qu'il lui avait enlevé sa robe. Il lui avait déjà retiré le peu de dignité qui lui restait. Il l'avait laissée là, à moitié nue, et elle se sentit encore plus vulnérable qu'avant. Elle avait froid et elle tremblait, même si ses pieds reposaient sur quelque chose de mou et de doux. Elle bougea les orteils. Qu'est-ce que c'était ? Ce n'était pas désagréable, c'était plutôt comme un tapis moelleux. Elle se pencha péniblement en avant pour tenter de distinguer quelque chose, puis elle poussa un cri.

Non, ce n'était pas possible. Elle devait certainement se tromper. Elle voulait malgré tout lever ses pieds, mais elle en était incapable. La jeune femme s'efforça de ne pas baisser les yeux, mais elle ne put s'en empêcher et elle réalisa qu'elle ne s'était pas trompée. Des cheveux protégeaient ses pieds du sol froid. Des quantités de cheveux humains de différentes couleurs, des longues mèches, lisses et bouclées, rassemblées tout autour de sa chaise, comme si on avait essayé de reproduire le nid d'un oiseau. Certaines mèches étaient collées entre elles par une étrange substance sombre et visqueuse et Nina comprit rapidement que c'était du sang.

Oh, mon Dieu, si seulement il pouvait éteindre la lumière, pensa-t-elle, désespérée.

Le spectacle qui s'offrait à elle était pire que l'obscurité, pire que ses

cauchemars les plus terrifiants. La jeune femme ferma les yeux. Maintenant que tous ses sens étaient en alerte, elle remarqua d'autres horreurs, comme les taches sombres sur le carrelage ainsi qu'une odeur très particulière. Elle s'était habituée à la puanteur des excréments humains, de l'urine et de la sueur mélangées à l'odeur métallique du sang, mais elle sentit autre chose qu'elle ne pouvait pas identifier. Une odeur encore plus forte se détachait, et Nina perdit tout espoir quand elle comprit que c'était l'odeur de la mort elle-même, qui s'accrochait aux murs de cette prison.

— Je vais mourir, murmura la jeune fille, en espérant qu'elle ne souffrirait pas.

* * *

Chapitre 5

Kelly avait la soirée de libre et elle en profita pour mettre de l'ordre dans sa chambre. Cela lui changerait les idées et, de toute façon, elle devait encore faire ses valises. Dans quelques jours, elle commencerait son job de vacances à l'institut du professeur Torgen. Elle y serait nourrie et logée gratuitement. Le travail n'était pas particulièrement exigeant et comme l'institut était un peu isolé, elle pourrait profiter du calme pour étudier.

Au départ, Kelly avait refusé le job, car elle aurait préféré passer les vacances semestrielles avec Timo. Heureusement que la raison l'avait emporté, sinon elle se serait retrouvée sans petit ami *et* sans boulot. Elle chassa rapidement toutes ses mauvaises pensées de son esprit. Elle devait aller de l'avant à présent. Pendant son absence, elle laisserait sa chambre à l'ami d'un voisin qui prévoyait trois semaines de vacances à Tübingen. Cela lui permettrait d'économiser une partie du loyer.

Kelly était en train de jeter tout ce qui lui rappelait Timo dans un grand sac poubelle quand on frappa à la porte. Sans réfléchir, elle ouvrit, s'attendant à voir l'un de ses voisins, mais elle retint son souffle quand Timo apparut devant elle, un énorme bouquet de roses rouges à la main.

— Va-t'en, lança-t-elle, prête à lui claquer la porte au nez.

Timo fut plus rapide et se glissa dans l'ouverture.

— Laisse-moi au moins te présenter mes excuses, lui demanda-t-il gentiment. Au fait, tu sais que tu es magnifique, tes cheveux sont particulièrement brillants aujourd'hui, et tes yeux…

— Tais-toi ! l'interrompit Kelly, exaspérée. Comment oses-tu revenir chez moi ? D'abord, tu me trompes, ensuite tu deviens agressif… Tu n'as aucune excuse pour ça. Prends ton bouquet de fleurs à la con et fous le camp !

D'ordinaire, la jeune étudiante détestait s'emporter, mais Timo lui faisait perdre son sang-froid.

— Je voulais juste m'excuser, insista-t-il. Puis je ne comprends pas pourquoi tu te comportes comme ça. Tu travailles dans un bar, pourtant. Tu as déjà vu des mecs un peu agressifs quand ils ont bu, non ? Et tu n'es pas une sainte non plus.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? demanda Kelly avant de le regretter immédiatement.

— Eh bien, je t'ai vue te disputer avec la belle blonde, alors que c'était une cliente.

Kelly resta bouche bée pendant un moment. Faisait-il vraiment allusion à sa conversation avec Katja Preiwald ? Comment pouvait-il

le savoir ?

— Tu te demandes certainement comment je le sais, poursuivit-il d'un air sournois, comme s'il avait lu dans ses pensées. Eh bien, j'étais là… tu ne m'as pas vu ?

Kelly frissonna en se rappelant qu'elle avait eu l'impression d'être observée ce soir-là. Elle tenta de se ressaisir. Elle ne voulait en aucun cas lui montrer qu'elle avait peur.

— Tu me suis, marmonna-t-elle. Qu'est-ce que tu faisais là ?

— Je ne fais que suivre mes intérêts, répliqua-t-il.

— Tu devrais commencer par comprendre que je ne fais plus partie de tes intérêts. Il faut que ça cesse. Je ne veux plus te voir, laisse-moi tranquille.

Il lui jeta un regard noir avant d'afficher un sourire diabolique en remarquant la valise de Kelly

— Tu t'apprêtes à partir pour ton job d'été à ce que je vois. C'était où, déjà ?

— Dehors ! s'écria-t-elle, furieuse.

Il fit un pas en arrière et Kelly claqua la porte.

— Nous nous reverrons bientôt, cria-t-il depuis le couloir.

L'étudiante avait l'impression d'étouffer, elle peinait à respirer normalement. Elle avait certes affronté son ex-petit ami avec assurance, mais intérieurement, elle tremblait de peur. Elle s'appuya contre la porte et s'assura qu'il était bien parti. Elle resta immobile un bon moment avant d'oser entrouvrir la porte de sa chambre.

Elle s'avança prudemment dans le couloir. Timo avait disparu, mais il avait laissé le bouquet derrière lui. Il n'en restait plus que les tiges vertes. Il avait arraché les fleurs et les avait piétinées. Elle s'empressa de prendre une balayette pour nettoyer le couloir, puis elle rentra dans sa chambre et verrouilla la porte.

« Nous nous reverrons bientôt », lui avait-il dit avant de partir, et Kelly était certaine que c'était une menace.

* * *

Nina souffrait. À cause de ses liens serrés, elle ne sentait presque plus ses bras et ses jambes. De plus, elle n'avait aucune idée du nombre d'heures qu'elle avait pu passer assise sur cette chaise, sous les néons. Peut-être des jours, même. Elle avait dû abdiquer face à sa vessie et elle sentait maintenant sa propre urine mêlée à sa sueur. Elle tremblait de peur et d'épuisement, ne parvenant plus à dormir.

Soudain, elle sursauta quand elle entendit à nouveau la clé dans la serrure.

— Laissez-moi partir, gémit-elle.

Aucune réponse ne suivit. Au lieu de cela, l'homme s'approcha

lentement de sa victime et il parut examiner son travail d'un œil critique en faisant plusieurs fois le tour de la chaise. Ses pas étaient lents, il poussait de temps en temps un léger « chut » quand elle le suppliait. On aurait dit qu'il essayait de calmer une petite fille qui avait fait un cauchemar et qui avait maintenant du mal à se rendormir.

Nina ne pouvait plus supporter la situation. Sa voix devint de plus en plus stridente et forte. Elle se débattit de toutes ses forces contre ses liens, jusqu'à rouvrir la peau déjà mise à vif de ses poignets et de ses chevilles.

Pendant tout ce temps, il resta silencieux et l'observa. Son regard glissa sur le corps en sueur de sa victime, il s'arrêta entre ses cuisses, puis remonta vers ses seins à peine couverts.

Puis ses cris commencèrent à le déranger. Il voulait se concentrer sur ce moment, en profiter et ne pas se laisser distraire par ses gémissements.

Il disparut un instant du champ de vision de Nina, puis il se présenta à nouveau devant elle et lui colla une bande de ruban adhésif sur la bouche. Il ne lui restait plus qu'un regard suppliant, larmoyant et désespéré qui le laissait totalement indifférent.

Il retira lentement ses vêtements et les plia soigneusement, tel un rituel, tout en se délectant des formes féminines de la jeune fille.

Lorsqu'il retira son boxer, sa victime recommença à se débattre frénétiquement contre ses liens, complètement horrifiée. Des cris étouffés s'échappèrent de sous le ruban adhésif. Il s'approcha d'elle et commença à caresser délicatement le corps de Nina, qui ne cessait de pleurer, puis il s'éloigna brusquement.

Elle savait qu'elle était perdue et elle pria pour que tout se termine le plus vite possible. Elle entendit des mouvements derrière son dos et la peur d'une douleur imminente lui fit perdre momentanément conscience.

L'homme regarda avec satisfaction la silhouette affaissée sur elle-même. Il avait fait un bon choix. Il allait bientôt pouvoir se libérer. Il posa la machine sur la tête de la jeune fille et observa avec fascination la facilité avec laquelle il était possible de détruire la beauté.

Lorsque Nina reprit connaissance, elle sentit les vibrations sur son crâne, puis quelque chose de doux glissa sur ses épaules. La jeune femme comprit alors ce qui venait de lui arriver. Elle vit les mèches blondes de ses propres cheveux tomber sur le sol et elle se remit à pleurer. Elle tremblait de toutes parts et quand elle voulut bouger la tête, il la maintint fermement jusqu'à ce qu'il eût fini de lui raser la tête. Nina se rappela avec ironie à quel point elle avait peur du coiffeur, quand elle était enfant. Sa mère se moquait encore d'elle aujourd'hui. Encore maintenant, Nina marchandait toujours chaque

centimètre. Elle n'avait jamais rien cédé de cette crinière blonde qui avait toujours été sa fierté. Mais quelle importance, maintenant que cet homme voulait de toute façon tout lui prendre ? Il ajouterait ses magnifiques cheveux à ceux sous ses pieds pour assouvir ses désirs malsains.

Nina n'avait plus la force de lutter. Elle suivit des yeux les fines mèches qui tombaient au sol comme des feuilles fanées. Elle se moquait de sentir son cuir chevelu saigner quand il était trop brutal avec son rasoir émoussé. Elle ignora l'odeur désagréable de cet homme qui l'aurait donné la nausée en d'autres circonstances. Elle ne sentait pas non plus sa peau contre la sienne, lorsqu'il pressait sa nudité contre son dos.

Lui, en revanche, prenait plaisir au moindre contact avec le corps de Nina. Il veillait scrupuleusement à ne pas précipiter ses mouvements et ne manquait pas de contempler sa victime défigurée comme s'il avait créé un chef-d'œuvre. Il effleura un instant le crâne rasé de Nina de ses lèvres avant d'y déposer un baiser d'adieu en silence. Il perdit alors le contrôle de lui-même. Il attrapa l'arrière de la tête et comprima son avant-bras contre la gorge de sa victime en poussant des gémissements de plaisir. Il maintint la pression avant de faire pivoter le cou, jusqu'à le briser. Quand il entendit le craquement sec de la nuque de Nina, il poussa un cri semblable à celui d'un animal blessé. La mise à mort lui arracha un cri presque inhumain. Ensuite, il relâcha sa prise et regarda avec nostalgie cette tête complètement tordue, avant de tituber en arrière, vers le mur.

Puis il se laissa lentement glisser vers le sol et se mit à sangloter.

* * *

Le lendemain

Johann s'étira de satisfaction dans son lit, encore à moitié endormi. Il se sentait bien, parfaitement bien même, et ce n'était certainement pas grâce à Katja.

Katja ? pensa-t-il avec effroi. Non, ça n'avait rien à voir avec Katja.

Que s'était-il passé la nuit dernière ? Il entendit un léger bruissement. Il n'était pas seul. Il pouvait même sentir un parfum qui ne lui était pas familier. Puis soudain, tout lui revint à l'esprit : la dispute avec Katja qui avait failli dégénérer, sa frustration, l'impression d'exploser, la drogue, le blackout salvateur et le bourdonnement qui s'en était suivi.

Vers deux heures et demie du matin, alors qu'il errait dans le centre-ville en titubant, il était tombé sur Ronja.

— Hé, qu'est-ce qui t'arrive ? lui avait-elle demandé, à la fois amusée et inquiète.

Il s'était alors perdu dans ses yeux sans rien lui répondre.

— Viens, je te ramène chez toi, lui avait-elle proposé face à son silence.

— Qu'est-ce que tu fous ici si tard ? lui avait-il finalement demandé.

— J'étais à une fête. C'était vraiment chiant, mais personne ne voulait partir, sauf moi.

Elle s'en fichait, visiblement. Tout semblait facile avec elle. D'ailleurs, elle ne lui avait fait aucun reproche sur son état pendant tout le trajet en voiture. Elle s'était contentée de lui demander le chemin de temps en temps, et il l'avait guidée à travers la ville jusqu'à son appartement.

— Pas mal ton immeuble, avait-elle lancé, une fois arrivée devant le bâtiment.

Elle allait partir, mais Johann l'avait retenue. Qu'est-ce qui lui avait pris ? Elle l'avait alors regardé, perplexe, et il lui avait bredouillé quelque chose à propos d'un café qu'elle avait bien mérité, sans quoi il aurait eu mauvaise conscience. Après tout, il voulait simplement la remercier pour ses services de taxi.

Ronja n'avait pas semblé embarrassée et l'avait encore moins forcé à la supplier. Non, elle avait tout simplement accepté l'invitation.

— Un café, ça me paraît bien, s'était-elle contentée de répondre avant de sortir de son véhicule.

Ensuite, tout s'était passé naturellement. Sa coûteuse machine à expresso avait fait un bruit infernal lorsqu'il avait préparé cette fameuse tasse de café censée la remercier, et Ronja avait plaisanté sur les avantages des vieilles cafetières à filtre. Ensuite, elle avait pris le temps de boire son café tout en le complimentant sur son intérieur, qu'elle trouvait stylé.

Au bout d'un moment, il ne l'avait plus écouté. Il avait oublié Katja et tous les problèmes qu'elle lui causait. Il n'avait plus qu'une envie : embrasser Ronja. Combien de fois avait-il été irrité par les remarques acerbes de la jeune fille ? Il avait toujours eu l'impression qu'elle ne le prenait pas au sérieux, qu'elle le considérait même comme un peu limité. Il était vrai que ses yeux intelligents et son esprit vif l'avaient parfois intimidé. Puis elle n'était pas aussi belle que Katja. Elle n'attirait pas vraiment les regards et personne ne s'écartait automatiquement pour lui faire de la place. D'un autre côté, Ronja n'était pas laide non plus. Au contraire, elle lui semblait plutôt… mignonne. Puis il avait arrêté de réfléchir, il lui avait pris la tasse des mains et l'avait timidement embrassée.

Le souvenir des dernières heures déclencha une réaction physique

évidente chez Johann et il revint à lui. Quand il ouvrit les yeux, Ronja se tenait à côté du lit, comme si elle avait senti qu'il pensait à elle. Elle le regarda un instant avant de grimacer timidement.

— Rendors-toi, lui dit-elle en esquissant un léger sourire, tu nous éviteras des adieux embarrassants.

Interloqué, il se redressa d'un bond.

— Comment ça ?! Où veux-tu aller ? On est au beau milieu de la nuit !

Elle éclata d'un rire sincère et joyeux, sans aucun artifice.

— Il est presque midi, Roméo.

À ce moment-là, le téléphone portable de Johann sonna sur la table de nuit. Il le saisit immédiatement. C'était un texto d'un ami. Il était sur le point de manquer son rendez-vous avec le groupe d'étude.

— Des nouvelles de Katja ? demanda Ronja malgré elle.

Elle savait de toute façon que la nuit dernière n'avait aucune importance pour lui. Pourquoi l'avait-elle raccompagné ? Ils s'étaient toujours entendus comme chien et chat, et elle avait quand même atterri dans son lit sans broncher. Elle avait même passé un magnifique moment. Johann avait été si doux, si tendre. Il l'avait traitée avec égards et ils avaient fait l'amour avec passion. Elle voulait en garder un beau souvenir et ne pas tout gâcher avec des mensonges, ou des excuses fallacieuses.

— Je m'en vais… et ne t'inquiète pas, je ne lui dirai rien, dit-elle avant qu'il ne puisse lui demander quoi que ce soit.

— Non, attends ! s'écria-t-il.

Il se leva d'un bond et réalisa alors qu'il était non seulement nu, mais toujours excité, et il s'empressa d'enrouler le drap autour de ses hanches.

— Ce n'est pas ça, répondit-il précipitamment. Je dois y aller, mais ça n'a rien à voir avec Katja.

— Alors, tu veux que je lui dise ce qui s'est passé entre nous hier soir ?

— Non ! s'exclama-t-il.

L'espace d'un bref instant, Ronja parut déçue et il la retint en l'attrapant par les bras.

— Ce n'est pas ce que tu crois. Ce qui s'est passé entre nous était spécial.

— Exactement : *était*, au passé, dit-elle en s'écartant de lui. Mais je peux garder certaines choses pour moi, tu sais.

— Ronja…

Il s'approcha à nouveau d'elle.

— Je pourrai t'appeler, plus tard ?

— Pourquoi pas ? rétorqua-t-elle.

— On devrait en parler, mais ce n'est pas le bon moment. J'ai

rendez-vous avec le groupe d'étude.

— Oui, évidemment, dit-elle d'un ton moqueur. Ne te dérange pas pour moi, tout va bien !

Puis elle partit.

Johann se dépêcha d'enfiler ses vêtements avant d'aller dans la salle de bain. Il passa de l'eau froide sur son visage, se recoiffa à la hâte avant de filer à son rendez-vous. Pendant tout ce temps, il ne put s'empêcher de penser à Ronja. Il aurait pu laisser tomber le groupe d'étude, mais il dépendait des autres, de leurs notes et de leurs esprits bien plus affutés que le sien.

Entre-temps, Katja lui avait également envoyé un texto. Elle voulait qu'il l'accompagne à une inauguration, le soir même. C'était l'ouverture d'un club, mais cela ne l'intéressait guère pour le moment. Hier encore, il s'en serait réjoui et il l'aurait rappelée immédiatement comme un gentil toutou, mais maintenant… Avec Ronja, tout semblait si facile. Il n'avait pas eu besoin de se défoncer pour se mettre dans l'ambiance et franchir des limites perverses. Pas de talons pointus qui s'enfonçaient dans son dos, pas de menottes, de jeux douloureux ou d'humiliations. Soudain, il eut l'impression que la vie lui offrait une alternative. Ronja était douce, tendre, câline. Il lui avait fait l'amour. Il ne l'avait pas baisée sauvagement, comme c'était le cas avec Katja. Qu'allait-il se passer, maintenant ? Même si Katja semblait se foutre de lui, il la connaissait suffisamment pour savoir qu'elle ne le laisserait pas partir aussi facilement. Elle s'en prendrait même à Ronja, si elle apprenait ce qui s'était passé. Katja était fourbe et cruelle. Elle se nourrissait de la souffrance des autres. Il devait donc trouver un moyen de lui échapper sans mettre Ronja en danger. À contrecœur, il répondit au message de Katja et confirma le rendez-vous. Pour l'instant, il n'avait pas d'autre choix, car il partageait avec elle un lourd secret. Plus il avait l'impression d'être pris au piège, plus il avait envie de s'en sortir. L'idée d'avoir une vraie relation avec Ronja lui donnait des ailes. Il décida donc qu'il se débrouillerait pour tenir tête à Katja Preiwald.

Lorsque Ronja arriva à la sororité, elle tomba nez à nez avec Katja.

— Ah, tiens, la rôdeuse est revenue, dit celle-ci, amusée. Tu as reçu un message… de l'institut je-ne-sais-pas-quoi… pour un job d'été.

Elle haussa les sourcils d'un air désapprobateur.

— Je te rappelle que chez nous, personne n'a besoin de *travailler*.

Elle prononça le dernier mot avec mépris.

— Je sais, grommela Ronja en détachant la note collée à côté du téléphone.

Puis elle se dirigea vers sa chambre sans ajouter quoi que ce soit et Katja la regarda partir, stupéfaite. La présidente pensait que sa

camarade allait riposter, comme elle le faisait à chaque fois. Ronja ne manquait jamais l'occasion de se défendre sur ce sujet. Elle n'avait pas honte de travailler pour gagner de l'argent, puis elle enchaînait avec tout un blabla sur les gosses de riches. Katja ne chercha pas à savoir ce qui lui prenait. Ronja avait probablement passé une mauvaise nuit, seule et sans sexe, une fois de plus.

Soudain, son téléphone retentit. Elle lut le message en souriant de satisfaction. C'était Johann qui lui confirmait le rendez-vous du soir.

Ronja tremblait un peu. L'histoire avec Johann l'avait complètement déstabilisée et les sentiments qu'elle éprouvait pour le jeune étudiant lui confirmaient que c'était bien plus qu'un simple dérapage, pour elle. Pourquoi fallait-il qu'il sorte avec Katja Preiwald ? Ronja ne savait pas si elle pouvait lui faire confiance. Katja était imprévisible, certes. Et Johann ? De plus, elle avait fait une découverte inquiétante, dans sa salle de bain.

Elle avait fait tomber une boucle d'oreille et en voulant la ramasser, elle avait remarqué qu'un morceau de carrelage était détaché, sur le sol. Elle avait tiré un peu dessus et avait découvert un sachet de poudre blanche ainsi qu'un petit flacon transparent. En général, on ne cachait pas les médicaments contre le rhume. Pourquoi avait-il besoin de tout ça ? Pour maîtriser Katja l'indomptable ? Que savait-elle de lui, au juste ? Elle avait prévu de rester en ville les prochaines semaines, jusqu'à son semestre à l'étranger, mais peut-être que ce job à l'institut du professeur Torgen lui offrirait une porte de sortie. Elle composa sans attendre le numéro de Carmen Raub, l'assistante.

— … Oui, nous avons eu un désistement de dernière minute et j'ai pensé à vous. Vous avez travaillé chez nous l'année dernière, et avant que je ne passe à nouveau en revue tous les dossiers de candidature, j'ai…

— J'accepte, l'interrompit Ronja. Je n'ai plus cours pour le moment et je peux faire mes valises dès aujourd'hui.

— Parfait, se réjouit Carmen Raub. On se voit demain, dans ce cas.

Ronja la salua à son tour avant de raccrocher. Parfois, la fuite était la seule option.

* * *

Carmen Raub était soulagée. Elle avait constitué l'équipe. Cela n'avait pas été facile, même si elle avait reçu de nombreuses candidatures. Elle avait dû faire les bons choix et c'était tout un art. Elle ne s'était pas penchée sur les qualifications des intérimaires. Il ne fallait aucune compétence particulière pour saisir de simples données. Non, elle devait avant tout trouver des personnes qui ne stimuleraient pas la

libido de son patron. Elle repensa avec horreur au drame de l'année précédente. Le professeur s'était retrouvé avec une plainte pour harcèlement sexuel sur les bras, sans parler du test de paternité. Bien sûr, Carmen devait agir avec tact. S'il découvrait ses critères personnels de sélection, tous ses efforts auraient été vains. Hans pouvait parfois se montrer très irascible, surtout s'il avait l'impression qu'on voulait gérer sa vie. Il fallait donc faire preuve de finesse.

Elle avait engagé trois intérimaires, un garçon et deux filles. Le jeune homme ne poserait aucun problème. Quant aux deux jeunes filles, Carmen en avait trouvé une qui était certes jolie, mais surtout intègre. Avec Kelly Miller, elle avait l'impression d'être tombée sur la perle rare. Elle l'avait rencontrée par hasard l'autre jour, dans le bar où la jeune fille était serveuse, et elle avait immédiatement remarqué qu'elle était totalement insensible aux avances masculines. C'était certainement une étudiante qui cherchait une relation sérieuse avant tout, et elle serait assez intelligente pour ne pas tomber dans les bras d'un homme comme le professeur Torgen. Carmen avait également déniché une autre candidate tout aussi appropriée, mais elle s'était malheureusement désistée à la dernière minute. Elle avait ensuite pensé à Ronja, qui avait déjà travaillé pour eux l'année précédente. À l'époque, Torgen n'avait pas accordé un seul regard à la jeune fille, car elle n'était manifestement pas son type.

Satisfaite, Carmen se pencha en arrière et regarda autour d'elle dans le laboratoire. Depuis cette soirée dans ce bar, Hans était d'humeur maussade et très distrait, et elle en connaissait parfaitement la raison. Ce matin, elle avait trouvé une seringue usagée et une ampoule vide dans la poubelle. Quelle insouciance de sa part, de laisser traîner ce genre de choses. Si quelqu'un d'autre était tombé dessus, Hans aurait été terriblement embarrassé. Heureusement, Carmen s'en était chargé et elle avait tout fait disparaître. Le petit secret de son professeur était en sécurité, avec elle.

Si seulement il comprenait enfin qu'elle pouvait lui donner tout ce qu'il recherchait désespérément. Avec elle, il n'aurait pas besoin de faire semblant, car elle serait toujours prête à se donner à lui de son plein gré. Il n'aurait pas besoin de l'emmener à Paris ou ailleurs, et il n'aurait certainement pas besoin de recourir à d'autres méthodes douteuses.

— Carmen ?

Elle sursauta en entendant sa voix.

— Je suis là, balbutia-t-elle en reprenant ses esprits.

Hans Torgen lui demanda les derniers rapports d'évaluation et elle lui donna le document en question. Il ne daigna même pas la regarder, alors qu'elle avait soigneusement appliqué son nouveau rouge à lèvres qui avait coûté une fortune, et qui, paraît-il, transformait les museaux

les plus délicats en trésors de sensualité. Carmen serra automatiquement ses lèvres l'une contre l'autre, comme si elle cherchait à activer cet effet, en vain. Hans était uniquement concentré sur ses recherches. Pourquoi ne parvenait-elle pas à attirer l'homme qu'elle aimait tant ?

— La première intérimaire arrive demain, lança-t-elle tout à coup, sachant que c'était le seul moyen d'attirer son attention.

— Vraiment ?

L'homme se souvint alors que, dans sa position, il n'était pas approprié de s'enthousiasmer autant de la venue de nouveaux auxiliaires de bureau.

— Oui, c'est Ronja. Elle était déjà là l'année dernière.

Le professeur se renfrogna immédiatement. N'ayant aucun souvenir de cette jeune femme, il en conclut qu'elle devait certainement être disgracieuse. De plus, il préférait éviter de parler de l'année dernière. Que se passait-il ces derniers temps ? Il avait de plus en plus l'impression que les choses lui échappaient. Ce qui fonctionnait autrefois sans effort lui demandait aujourd'hui beaucoup d'énergie. Il avait du mal à trouver la satisfaction dont il avait besoin pour exister. Hans aimait beaucoup relever les défis, mais il perdait son sang-froid à chaque fois qu'il se sentait rejeté.

Il regarda Carmen, qui le dévisageait ostensiblement.

Qu'est-ce que tu peux être stupide ! pensa-t-il. *Tu n'as rien trouvé d'autre que d'engager une plouc !*

Carmen remarqua immédiatement que son chef n'appréciait pas qu'on fasse allusion à l'année précédente et elle tenta de se rattraper.

— L'autre étudiante arrive dans les prochains jours. Elle est plutôt jolie, j'espère qu'elle est célibataire et sérieuse. Ils sont censés travailler, ici, pas s'amuser.

Elle se tourna vers l'écran de son ordinateur. Il n'était pas nécessaire de le regarder, elle savait déjà qu'un joli rouge avait dû gagner ses joues et que son humeur s'était brusquement améliorée. De toute façon, elle savait que Kelly ne serait pas un problème.

* * *

Chapitre 6

Kelly n'avait pas fermé l'œil de la nuit et le matin la trouva toujours indécise. Elle voulait se vider la tête et elle décida d'aller se promener au bord du Neckar. Sans prêter attention à ce qui l'entourait, la jeune femme flâna le long de la rive. Elle passa devant un embarcadère pour les barges et se retrouva finalement devant la tour Hölderlin. Pensive, elle fixa l'escalier qui menait aux anciens remparts de la ville quand soudain, un violent orage d'été la surprit et elle courut vers l'abri de bus le plus proche.

Elle s'installa sur le banc, trempée jusqu'aux os, et elle constata que le temps reflétait à cent pour cent son état d'esprit. La pluie martelait la vitre en plexiglas de l'abri de bus tels des coups de poing, balayant par la même occasion toutes les pensées positives de la jeune femme. Elle se sentait terriblement seule. Ses cheveux dégoulinaient et ses fines chaussures d'été étaient gorgées d'eau. Soudain, un nouvel éclair fendit le ciel, suivi d'un coup de tonnerre qui fit trembler le sol. Kelly essayait d'oublier Timo, mais elle ne pouvait s'empêcher de repenser à ses étranges apparitions. Cet homme qui avait été si important pour elle lui faisait peur à présent. Ne devrait-elle pas aller voir cette policière ? Elle regarda la carte de visite de Beate Kraus, ondulée et chiffonnée, à force de l'avoir tant de fois tournée et retournée dans sa main, pliée, dépliée et glissée dans la poche de sa veste, pour la ressortir quelques minutes plus tard.

Le coup de tonnerre suivant la fit sursauter. Elle observa la pluie qui formait de grandes flaques d'eau sur les trottoirs, ou qui ruisselait rapidement dans les égouts. Elle emportait avec elle toutes sortes de choses. La plupart du temps des déchets, mais aussi des objets qui avaient encore de la valeur, comme cette paire de lunettes de soleil qui flottait devant elle. Elle sourit en voyant une chaussette de bébé bleu clair. Comment était-elle arrivée là ? Mais ce bref moment de gaieté disparut et elle fronça à nouveau les sourcils quand une violente bourrasque écrasa un grand morceau de papier contre la vitre de l'abri de bus.

C'était l'un de ces avis de disparition que les proches désespérés placardaient un peu partout et distribuaient aux gens dans les rues, lorsqu'un être cher avait disparu. Kelly avait souvent vu ce genre d'affiches. Avec le temps, elles finissaient par se ternir et s'effacer, et plus personne n'y prêtait attention, ou ne cherchait vraiment à savoir si cette personne avait finalement été retrouvée. Elle fixa l'affiche collée devant elle et ce visage de poupée, encadré de cheveux blonds, lui rappela brusquement quelqu'un. Elle se leva d'un bond et sortit de

son abri pour affronter la pluie torrentielle. À présent, ses vêtements étaient complètement trempés, mais Kelly s'en fichait. Elle ne pensait plus qu'à cet avis de disparition. Elle retira la feuille de la vitre en prenant soin de ne pas la déchirer. Elle ne prit même pas la peine de retourner sous l'abri tant elle était concentrée sur cette photo. C'était la jeune femme qui avait envoyé balader Katja Preiwald l'autre soir, au bar. Kelly n'hésita plus une seule seconde, elle devait aller voir la capitaine Beate Kraus le plus vite possible.

Une demi-heure plus tard, l'étudiante était assise dans le bureau de la policière, une serviette sur les épaules. Beate Kraus ne comprenait toujours pas la raison pour laquelle les jeunes filles de cet âge avaient une telle aversion pour les coupe-vent et les parapluies. Puis, la capitaine se souvint qu'elle aussi ne voulait pas s'encombrer de choses soi-disant inutiles, quand elle était jeune et insouciante.

— Vous avez donc vu Nina Wäldele en compagnie de Katja Preiwald ? insista Frank Kröner.

— Oui, elles ne se sont pas vraiment disputées, mais l'ambiance n'était pas vraiment amicale, confirma Kelly qui avait dû avouer, un peu gênée, qu'elle avait suivi Katja Preiwald jusqu'aux toilettes, ce soir-là.

— Et Nina Wäldele a dit…

Frank Kröner regarda ses notes et lut la phrase qui s'y trouvait.

— … *je ne participerai pas à ça*. Vous savez ce qu'elle entendait par « ça » ?

Kelly haussa les épaules.

— Au départ, je croyais qu'elle parlait uniquement de son adhésion à la sororité, mais maintenant… je pense que c'était peut-être autre chose. D'abord Verena se suicide, ensuite cette Nina disparaît. Les deux connaissaient Katja Preiwald.

— Vous n'aimez pas mademoiselle Preiwald, n'est-ce pas ? s'enquit Kröner d'un air innocent.

— Non, je n'aime pas mademoiselle Preiwald, répliqua Kelly d'un ton tranchant. Et j'ai une bonne raison de ne pas l'aimer, comme vous le savez.

— Nous allons enquêter sur cette affaire, intervint Beate Kraus.

La capitaine se leva, pensant que la conversation était terminée, mais Kelly resta assise et lança un regard suppliant à la fonctionnaire.

L'enquêtrice se rassit immédiatement.

— Je suis désolée. Je pensais que nous avions terminé. Vous vouliez ajouter autre chose ?

L'étudiante jeta un regard en coin à Frank Kröner et Beate Kraus comprit immédiatement ce qu'elle voulait lui dire. D'un signe de tête, elle fit comprendre à son collègue de les laisser seules.

Kröner prétexta qu'il avait quelque chose à faire avant de quitter la pièce en haussant les épaules.

— Qu'est-ce que je peux faire pour vous ? reprit la capitaine une fois qu'elles furent seules.

Kelly prit son courage à deux mains et lui expliqua ce qui s'était passé avec Timo, leur séparation et ses apparitions soudaines. Un peu essoufflée, elle lui avoua également qu'elle le trouvait de plus en plus agressif, et elle émit également l'hypothèse qu'il la suivait.

— Vous devez porter plainte, lui conseilla sérieusement la policière.

— Non ! rétorqua Kelly. Si je fais ça, ça ne finira jamais. Il continuera de me harceler et il essaiera de me traîner dans la boue.

Beate Kraus dut se retenir pour ne pas s'énerver sur la jeune femme.

— Alors pourquoi m'en parler ? lui demanda-t-elle en s'efforçant de rester calme.

— Je voulais juste un conseil, répondit Kelly.

— Et je vous l'ai donné : dénoncez cet homme.

L'étudiante baissa la tête en soupirant.

— Je pensais que je pourrais faire ça de manière moins… officielle ?

— C'est-à-dire ? Vous espériez peut-être que je lui tombe dessus par surprise et que je le menace avec mon arme ?

La fonctionnaire ne pouvait plus contenir sa colère, à présent.

— Vous êtes une femme adulte, intelligente et indépendante, poursuivit-elle. Vous vous rendez bien compte qu'il s'agit avant tout de vous protéger ?

— Je me sens vraiment honteuse…

Soudain, la jeune femme éclata en sanglots avant de s'excuser. Si elle se sentait soulagée d'une certaine manière, Beate Kraus était, quant à elle, toujours aussi frustrée. Kelly n'était pas la première à avoir cherché de l'aide avant de se rétracter par peur des conséquences.

La capitaine proposa un mouchoir à Kelly, qui se moucha longuement avant de se tamponner le visage.

— Madame Miller, reprit la fonctionnaire avec sollicitude, vous n'avez pas besoin de vous excuser. Je vous demande simplement de bien réfléchir et de nous faire confiance.

La policière se souvint alors d'autre chose et elle sortit une brochure de son bureau.

— Tenez, c'est une association à but non lucratif qui apporte leur soutien aux victimes d'agressions sexuelles, de violences domestiques et aussi de harcèlement. Vous devriez aller leur parler.

Kelly accepta le prospectus, reconnaissante.

— Ils travaillent en collaboration avec la police, ajouta l'enquêtrice. Vous serez entre de bonnes mains.

— Ils me conseilleront certainement de porter plainte eux aussi,

supposa Kelly en essayant de sourire. Mais je vais réfléchir à tout ça. Je commence mon job d'été dans quelques jours.

Elle expliqua ensuite en détail en quoi consistait ce job.

— Je connais l'institut du professeur Torgen. C'est plutôt isolé.

— Oui, mais je ne serai pas seule là-bas. Puis je serai là pour travailler avant tout. De plus, Timo sait que j'ai trouvé un job d'été, mais il ne sait pas où. Donc, je serai au moins en sécurité, là-bas. Peut-être qu'entre-temps, il comprendra aussi que notre histoire est définitivement terminée.

Beate Kraus n'en était pas totalement convaincue. Elle était même inquiète. Elle prit le numéro de portable de Kelly avant de prendre congé de la jeune femme avec le sentiment d'avoir échoué.

Une fois l'étudiante partie, la capitaine saisit le nom de Timo Rober dans la base de données, sans obtenir de résultat. Déçue, elle se laissa aller sur le dossier de sa chaise de bureau.

Frank Kröner entra à ce moment-là, l'air tendu.

Elle comprit immédiatement qu'il avait appris quelque chose et elle le regarda avec insistance.

— Les parents de Nina Wäldele ne savaient pas que leur fille voulait rejoindre la sororité de Katja Preiwald, annonça-t-il.

Sa supérieure fronça les sourcils.

— C'est étrange, non ? poursuivit-il. Les parents ont dit qu'ils étaient proches de leur fille. Ils discutaient beaucoup avec elle de ses études, ils connaissent le nom de ses professeurs, les cours qu'elle suivait, même les sujets de ses séminaires et de ses devoirs. Et là, elle ne leur dit pas qu'elle a l'intention de rejoindre une corporation étudiante ? Elle devait savoir que ses parents n'y verraient aucun inconvénient. Leur fille ne comptait pas sortir avec une rock star ! Alors pourquoi ne leur a-t-elle rien dit à ce sujet ?

— Ce n'est pas grand-chose, mais c'est suffisant pour enquêter. Nous devons parler à Katja Preiwald. Et cette fois, je m'en charge… même si ça ne va pas beaucoup plaire au chef.

* * *

Le soir même, à l'inauguration du club

Johann craignait que Katja ne remarque immédiatement que quelque chose n'allait pas, mais la jeune femme semblait de particulièrement bonne humeur, ce soir. Son visage s'illumina quand elle l'aperçut au milieu de la foule, et elle l'enlaça, ce qu'elle n'avait pas l'habitude de faire, même après une partie de jambes en l'air.

— La police est encore venue, lui murmura-t-elle à l'oreille.

— Et alors ? dit-il, agacé. Verena s'est suicidée, nous le savons. Il n'y

a rien de plus à ajouter.

— Idiot, balança-t-elle, le naturel revenant au galop. Il ne s'agissait pas de Verena cette fois, mais de Nina Wäldele.

Johann changea immédiatement d'attitude, son regard et son ton se faisant plus incisifs.

— Qu'est-ce qui se passe avec Nina ?

Katja remarqua immédiatement, et non sans satisfaction, que son ami semblait paniquer.

— Elle a disparu.

Katja observa attentivement Johann, l'éclair dans son regard et cette veine qui palpitait anormalement sur sa tempe.

— Tu comprends mieux, maintenant ?

Johann acquiesça avant de prendre un des verres de bienvenue sur le plateau d'une serveuse. Il le but d'un trait comme s'il mourait de soif, et il en prit aussitôt un autre lorsque la serveuse suivante passa devant lui.

— Ne perds pas ton sang-froid maintenant, le réprimanda Katja en le voyant vider le deuxième verre aussi rapidement que le premier. Ils ne savent toujours pas où elle est.

— Alors pourquoi la police s'est-elle pointée chez toi ?

— Quelqu'un a un peu trop ouvert sa bouche, semble-t-il. Cette personne savait que Nina avait refusé de rejoindre la sororité. J'ai d'abord soupçonné Ronja…

— Pourquoi toujours Ronja ? l'interrompit-il brutalement. Elle n'a rien à voir là-dedans !

Il regretta immédiatement de s'être emporté, car son attitude véhémente ne manqua pas d'attirer l'attention de Katja.

— J'allais dire que je m'étais ravisée, mais j'aimerais bien savoir depuis quand tu es devenu l'avocat de Ronja ? Je croyais que tu ne pouvais pas l'encadrer ?

Katja ne paraissait plus du tout aussi inoffensive qu'à son arrivée et Johann devait rester sur ses gardes.

— Qu'est-ce que tu racontes ? s'indigna-t-il en essayant du mieux possible d'avoir l'air indifférent. Ronja reste une grosse vache. J'essayais simplement d'être objectif. Ce n'est pas du tout son genre d'aller cafter des trucs à la police.

Katja regarda attentivement Johann un instant, puis elle secoua la tête.

— Je suis sûre que c'est cette petite serveuse de merde.

— Quelle serveuse ? s'étonna Johann qui n'avait aucune idée de qui Katja pouvait bien parler.

— L'amie de Verena. L'autre jour, au resto, elle est venue me reprocher la mort de son amie chérie. Je t'en ai parlé.

Johann ne s'en souvenait pas, mais il s'abstint bien entendu de le lui

dire.

— Elle a écouté ma conversation avec Nina. Je suis sûre qu'elle en a parlé à la police. Quelle petite garce, celle-là ! pesta-t-elle.

— Et qu'est-ce que tu as dit à la police ?

Katja leva les yeux au ciel.

— Rien, ou plutôt rien qu'ils ne savaient déjà. Nina avait posé sa candidature pour nous rejoindre, puis elle s'est désistée. C'est tout.

— Et ? insista-t-il.

— Et rien, bon sang ! s'énerva Katja en le tirant discrètement dans un coin. Je leur ai dit que les exigences que nous imposons à nos membres étaient trop strictes pour elle. Ce qui est vrai.

Elle retrouva peu à peu son assurance, mais Johann ne semblait toujours pas convaincu.

— J'ai expliqué que nous n'acceptions que les étudiantes les plus brillantes et les plus disciplinées, et que c'était visiblement trop pour Nina. Je n'ai aucune idée de l'endroit où elle se trouve. En revanche, je compte bien donner une petite leçon à cette Kelly Miller.

— Tu devrais faire plus attention, rétorqua Johann, très sérieux.

— Je fais très attention, siffla la blonde. Dieu merci, les vacances universitaires approchent et à l'automne, tout le monde aura oublié cette histoire.

Puis elle regarda Johann d'un air soupçonneux.

— Tu as bien respecté notre accord, n'est-ce pas ?

— Bien sûr ! mentit-il délibérément.

Johann sentit son visage s'empourprer immédiatement, mais heureusement, l'éclairage jouait en sa faveur et Katja ne remarqua rien.

Elle était préoccupée et c'était une bonne chose. Cela pourrait lui être utile, à l'avenir.

Ils restèrent brièvement silencieux tous les deux tandis que quelques clients se pressaient autour d'eux, puis Katja changea de sujet.

— Tu as quelque chose sur toi ?

Sur le moment, Johann fut déconcerté, car d'habitude Katja s'occupait toujours elle-même de ce genre de chose.

Elle remarqua son hésitation et elle se crut obligée de lui donner des explications.

— Je ne peux plus appeler mon fournisseur pour le moment. Il n'apprécie pas trop que la police me rende régulièrement visite.

Johann ne dit rien et lui donna discrètement un sachet. Il avait ses propres sources d'approvisionnement et il s'était toujours étonné que Katja fût autant attachée à son dealer, dont elle avait toujours gardé l'identité très secrète. De toute façon, cela ne le regardait pas. Il voulait juste sauver sa peau et régler cette histoire avec Ronja.

* * *

La pièce était sombre, seules deux bougies projetaient leur lumière tremblotante sur les murs couleur crème. Katja Preiwald était assise devant son ordinateur portable. À côté d'elle, un verre de vin à moitié vide, un sachet de cocaïne, son miroir de poche et le petit tube en argent. Des sons inquiétants sortaient des haut-parleurs : les gémissements d'un homme et les plaintes étouffées d'une femme. Les images qui les accompagnaient excitaient particulièrement Katja, ses fesses nues collées à sa chaise, la main entre ses cuisses humides. Johann aurait dû être là, mais il l'avait lâchée à la dernière minute, prétextant qu'il était incapable de faire quoi que ce soit ce soir. C'était étrange d'ailleurs. D'habitude, il ne se faisait pas prier quand il s'agissait de sexe, mais Katja n'avait aucune envie de se poser des questions maintenant, préférant laisser libre cours à ses fantasmes.

Ce qu'elle voyait à l'écran était son œuvre. Elle avait eu le pouvoir de manipuler un être humain. Ses mamelons se durcirent immédiatement à cette pensée et elle resserra ses cuisses pour réfréner l'orgasme qu'elle sentait venir. Elle suivait la scène, fascinée par ce visage si délicat qui semblait sans vie, et ce corps si malléable qui s'agitait maladroitement comme une marionnette. Katja se sentait de plus en plus exaltée tandis qu'elle se caressait et se masturbait sans relâche. Elle pensa alors à Leon Neller. Il lui écarterait brutalement les cuisses et la regarderait avec mépris, comme si elle n'était qu'une salope de bas étage, avant de la pénétrer sauvagement, jusqu'à ce qu'elle implore sa pitié.

Les muscles de son corps se contractèrent, électrisés par un orgasme électrisant. Elle se jeta en arrière en poussant un gémissement de plaisir, haletante, le corps couvert de sueur. Puis elle resta assise quelques minutes, se délectant encore de ce pouvoir qu'elle avait sur les autres.

Une fois qu'elle eut repris ses esprits, elle repensa à Johann et elle décida de s'occuper de son cas, dans les jours à venir. Quelque chose lui avait semblé étrange, ce soir. Elle craignait qu'il ne fasse cavalier seul alors qu'il était censé lui obéir au doigt et à l'œil, et elle comptait bien remettre les pendules à l'heure.

* * *

Le lendemain matin

Après sa conversation avec Beate Kraus, Kelly avait décidé de partir plus tôt pour l'institut. Carmen Raub avait d'abord été surprise, mais elle avait immédiatement accepté quand la jeune fille lui avait

brièvement expliqué la situation au téléphone.

— Bien sûr, vous pouvez venir tout de suite. Nous devons nous serrer les coudes, nous les femmes ! Les Neller ont déjà préparé les chambres, ne vous inquiétez pas, avait répondu Carmen.

Kelly avait emprunté les sous-sols de son immeuble pour pouvoir sortir discrètement par le bâtiment voisin. Elle avait également pris les transports en commun à l'heure de pointe, avant de monter dans un bus en direction de l'institut.

Alors qu'elle regardait le paysage défiler sous ses yeux, Kelly se demanda si elle n'était pas un peu trop paranoïaque. Timo la surveillait-il vraiment 24 heures sur 24 ? Dans tous les cas, elle pouvait maintenant respirer et laisser toute cette histoire derrière elle. Son job l'occuperait suffisamment, et elle avait aussi emporté ses cours et ses livres pour pouvoir étudier.

Malheureusement, le bus n'allait pas jusqu'à l'institut et elle devait encore marcher un peu pour arriver à destination. Après la pluie d'hier, le ciel était à nouveau dégagé et la réverbération du soleil sur cette route de campagne était impitoyable. Alors qu'elle tirait péniblement sa valise derrière elle en repensant aux paroles de Beate Kraus, elle entendit tout à coup klaxonner, et un véhicule s'arrêta à sa hauteur.

Kelly sentit son pouls s'accélérer. Sur le moment, elle s'attendait à voir Timo, mais lorsque les vitres teintées de la voiture de sport se baissèrent, elle découvrit un visage qu'elle ne connaissait pas. Un bel homme la dévisagea un instant avant d'arborer un sourire charmant, mais dénué de chaleur.

— Tu vas à l'institut du professeur Torgen ? Allez, monte.

Méfiante, Kelly fit instinctivement un pas en arrière.

— Oh, merci beaucoup, mais je préfère marcher… Un peu de sport ne peut pas faire de mal.

L'inconnu la regarda d'un air amusé et jeta un coup d'œil à la valise.

— Le « marathon-valise », c'est ça ? se moqua-t-il.

Kelly esquissa un timide sourire, qui ne manqua pas d'attirer l'attention de son interlocuteur. Il avait rarement rencontré ce genre de personnes sincères et spontanées. Lorsque Carmen Raub lui avait demandé un peu plus tôt de guetter la jeune femme qui allait arriver en bus, il avait accepté sans rechigner, même si ce genre de niaiseries serviles l'agaçait au plus haut point. Cependant, comme l'institut lui servait en quelque sorte de couverture, il avait promis à Carmen de garder ça en tête. Puis quand cette jeune fille était finalement apparue avec sa valise, il avait poussé un long soupir. Et maintenant ? Il regardait ce joli minois et ces beaux yeux bleus avec une furieuse envie de gagner sa confiance.

Leon Neller ne se souvenait pas d'avoir déjà ressenti ce genre de

sentiment auparavant.

— Je vois, dit-il en sortant sa carte d'identité de sa poche. Tiens, c'est moi, Leon Neller. Et là, il y a mon adresse. J'habite dans la ferme à côté de l'institut. Madame Raub m'a demandé de t'emmener, si je te rencontrais en chemin.

Hésitante, elle prit sa carte d'identité et l'examina attentivement. Tout paraissait correct, et le fait qu'il connaissait Carmen Raub rassura l'étudiante.

— Bon, d'accord. Je veux bien monter, mais…

Elle fronça les sourcils en parcourant le bolide du regard.

— … tu es sûr qu'il y aura assez de place pour ma valise, là-dedans ?

Leon éclata de rire avant de descendre du véhicule pour s'occuper du bagage de la jeune fille.

Kelly ne put s'empêcher de remarquer sa stature musclée. Elle pensa aussitôt que cet homme serait capable de régler son compte à Timo en un instant. Puis elle secoua la tête, honteuse d'avoir eu ce genre de pensée.

Une fois dans la voiture, Leon jeta un regard furtif à sa passagère. Cette Kelly avait quelque chose qui lui avait manqué, jusqu'à présent, chez toutes les autres femmes. Il repensa à Katja Preiwald, cette misérable garce qui était beaucoup trop provocante et qui lui faisait constamment du rentre-dedans. Il se gardait bien de mélanger les affaires avec sa vie privée. Et les femmes comme Katja étaient légion. En revanche, quelqu'un comme Kelly, c'était autre chose. Elle était l'exact opposé de tous ces clones de salopes. Il sentait son honnêteté et son empathie, mais il savait aussi très bien qu'elle le jugerait très vite si elle apprenait ce qu'il faisait. De toute façon, elle n'avait pas besoin d'en savoir plus pour le moment. Ce genre de femme se donnait souvent pour mission de remettre des types comme lui sur le droit chemin. Il chassa rapidement ces pensées de son esprit. Quelle absurdité ! Lui, Leon Neller, était déjà sur le bon chemin, le seul qui existait pour lui. Alors, à quoi bon se laisser aller à des sentiments ?

— Tu travailles là-bas ? demanda tout à coup Kelly, tirant Leon de ses pensées.

— Oui, je gère la ferme et j'aide ma famille par la même occasion.

— C'est très gentil de ta part, répondit-elle, étonnée.

Ce n'était pas du tout la réponse à laquelle elle s'était attendue. Elle l'aurait plutôt pris pour un genre de dragueur fêtard totalement irresponsable.

Leon se surprit à lui faire la conversation alors que ce n'était pas du tout dans ses habitudes. Il lui parla de son frère Paul, l'attardé, de sa pauvre mère débordée et du bon vieil oncle Gustav, si bien que lorsqu'ils arrivèrent sur le parking, Kelly le prenait pour un saint.

— Les logements pour les intérimaires sont là-bas, expliqua Leon en désignant un bâtiment derrière lequel commençait la forêt.

Sur la droite, il y avait l'institut et son immense parking, et en face, l'ancienne ferme des Neller avec une grange attenante. Derrière celle-ci, les champs et les vergers, et encore une annexe qui, tout comme les logements et l'institut, avait été construite plus tard et semblait donc très moderne.

Kelly se laissa guider jusqu'à sa chambre. Le bâtiment lui rappelait fortement les motels américains. Les chambres étaient de plain-pied et donnaient sur une véranda commune. Leon porta sa valise jusqu'à la porte de sa chambre et parut subitement perturbé quand Kelly voulut le remercier.

— Je dois y aller, dit-il brièvement avant de disparaître.

L'étudiante respira profondément avant d'entrer dans sa chambre. À sa grande surprise, c'était une pièce lumineuse et propre avec une petite salle de bain attenante. Il y avait même une télévision et une bouilloire. Elle avait laissé la porte ouverte derrière elle, et elle ne remarqua pas qu'une autre personne était entrée dans sa chambre.

— Tu dois être ma collègue, dit une voix féminine qui la fit sursauter. Désolée, je ne voulais pas te faire peur. Je m'appelle Ronja.

Kelly soupira de soulagement et se présenta à son tour.

Puis elle regarda attentivement la jeune fille en plissant les yeux.

— On se connaît, c'est ça ? demanda Ronja en voyant le regard méfiant de sa collègue.

— Katja Preiwald, répliqua sèchement Kelly.

— C'est toi la serveuse qui lui a fait passer un sale quart d'heure à propos de Verena !

Kelly restait sur ses gardes.

— Et toi, tu es l'amie de Katja. Tu fais partie de sa sororité. J'ai servi votre table, l'autre soir.

— Nous sommes dans la même sororité, c'est vrai, mais ça ne veut pas dire que nous sommes *« amies »*. On se supporte à peine, pour être honnête.

En plus, je viens juste de coucher avec son copain, aurait-elle voulu ajouter, mais elle garda ça pour elle.

— Je ne veux pas de problèmes, se contenta de dire Ronja à la place.

Kelly hocha la tête et sourit gentiment. Ne sachant pas encore si elle pouvait lui faire confiance, elle décida de rester prudente, pour le moment. Avant qu'un silence embarrassant ne s'installe entre elles, Carmen Raub arriva, accompagnée du troisième intérimaire, un jeune homme à la peau mate, et elle fit les présentations.

* * *

Peu de temps après

Paul Neller adorait travailler dans l'atelier de découpe de la ferme. En ce moment, il était en train de remuer la couenne de porc dans l'eau bouillante. Il savait exactement comment s'y prendre et il aurait pu facilement fabriquer le boudin noir maison sans l'aide de personne. D'un autre côté, il aimait bien le jour de l'abattage, car ils travaillaient tous ensemble. Même Leon était présent. Pour Paul, c'était comme une espèce d'événement familial. Perdu dans ses pensées, il regarda le baquet en zinc dans le coin, qui contenait encore quelques morceaux de viande crue. L'odeur métallique du sang qui emplissait l'atelier ne le dérangeait pas. Au contraire, il la trouvait agréable et elle lui rappelait de merveilleux souvenirs. Il se demanda brièvement la raison pour laquelle il n'existait pas de désodorisants avec ce type de parfum. Il en aurait bien accroché un dans sa chambre. Il aurait eu l'impression d'être dans l'atelier de découpe, son laboratoire.

Du coin de l'œil, il observa sa mère qui préparait ce mélange secret d'épices qui plaisait tant aux clients dans un seau: du poivre, du sel, de l'origan, du cumin… Elle essuya une larme de son visage, sans doute à cause des oignons, mais Paul n'avait pas pitié d'elle. Elle l'avait particulièrement énervé, la veille. Ils étaient allés voir le professeur Torgen. Il s'était entretenu aimablement avec Paul et il l'avait même examiné avec ses drôles d'appareils. Puis, il lui avait demandé de sortir de la pièce, car il devait parler seul à seul avec sa mère. Paul n'avait pu s'empêcher de les écouter et il se souvenait parfaitement de ce qu'il avait entendu.

— Votre garçon est en parfaite santé physique. C'est un homme, maintenant. On ne peut pas le nier, avait commencé Torgen. Et il est mieux équipé que la plupart de ses semblables, si vous voyez ce que je veux dire.

— Mais qu'est-ce que je vais faire de lui ? s'était alors lamentée Klara. Il veut se marier, vous vous rendez compte ?

— Vous devriez parler à un de mes collègues spécialisés dans ce genre de cas, avait proposé le professeur. On pourrait peut-être l'aider avec un traitement.

— Il n'ira pas voir un inconnu, avait alors répliqué Klara.

— Ce serait peut-être une bonne idée de lui donner plus de responsabilités. Paul est tout de même très habile de ses mains.

— Oui, c'est vrai, avait fièrement répondu Klara. Il n'aide pas seulement dans les champs. Il fait aussi les saucisses et il nous aide à tenir le stand au marché. Vous avez raison, je vais en discuter avec Leon. Le travail lui fera oublier toutes ses lubies.

Le professeur Torgen lui avait alors gentiment expliqué ce qu'il

entendait par « responsabilité », mais Klara avait déjà sa propre idée, et Paul ne voudrait pas en entendre parler.

En se remémorant la veille, il poussa avec rage la grosse couenne dans l'eau bouillante avec sa louche. Il n'avait pas de lubies, mais des envies, et sa mère ne se mettrait pas en travers de son chemin, cette fois-ci.

— Paul, mon garçon, lui dit-elle, va chercher le seau de sang, tu veux bien ?

* * *

Maintenant qu'elle était installée, Kelly eut envie d'explorer son environnement. Ronja était introuvable et son collègue masculin, Amar, discutait sur Skype avec sa famille restée en Inde.

L'étudiante était donc partie seule et elle s'était d'abord dirigée vers le bâtiment annexe situé en face. La grande porte était ouverte et elle remarqua la voiture de Leon, ainsi que des tracteurs et d'autres outils agricoles. Dans un coin, elle aperçut plusieurs sacs d'engrais, des bottes de paille et de nombreux outils.

Elle décida de se promener un peu dans les champs derrière la maison des Neller. Pour y arriver, elle devait passer devant la grange qui jouxtait directement la vieille maison à colombages. L'odeur de foin s'intensifiait à mesure qu'elle s'en approchait. En jetant un coup d'œil par l'une des fenêtres, elle découvrit une étable vide et elle continua son chemin. Elle était déjà arrivée à l'arrière du bâtiment lorsqu'elle entendit une femme hurler.

Kelly réagit immédiatement. Sans réfléchir, elle ouvrit la porte la plus proche et se précipita à l'intérieur.

Une odeur puissante et pénétrante lui coupa immédiatement le souffle. Une seconde plus tard, elle comprit qu'il s'agissait de sang. Il y en avait partout. Elle cligna des yeux à plusieurs reprises. Son cerveau peinait à lui fournir une explication plausible à cette scène effrayante.

Paul regarda, perplexe, la femme qui avait fait irruption dans l'atelier. Comme sa mère lui avait demandé, il était allé chercher le seau de sang, quand une idée lui était venue. Et s'il n'était plus aussi habile de ses mains, comme le pensait le professeur Torgen ? Dans ce cas, ils ne lui donneraient pas davantage de travail, non ? Il avait donc décidé de se venger de sa mère, il avait fait semblant de trébucher et s'était renversé le seau de sang sur le torse. Klara avait poussé un cri d'horreur, et tout à coup, cette inconnue était apparue. Choquée, la jeune fille regardait maintenant Paul couvert de sang, et Gustav, qui s'avançait vers elle avec une hache de boucher dans la main et un tablier maculé de taches écarlates. Il régnait un silence de mort. On

entendait juste l'eau qui bouillait dans l'énorme marmite contenant les morceaux de viande.

Kelly fut immédiatement prise de vertiges. Cet homme grand et laid s'avançait vers elle, ses gros doigts aux ongles jaunes serrés fermement autour d'une hache, la petite femme en tablier de cuisine se lamentait, et une flaque rouge et visqueuse se formait autour des pieds de Paul. C'en était trop, Kelly chancela, elle chercha un appui et manqua de tomber sur le sol quand quelqu'un la rattrapa.

Elle perdit quand même connaissance avant de voir le regard furieux de Leon et de l'entendre engueuler sa famille.

— C'était si difficile de fermer la porte à clé ? Combien de fois je vous l'ai dit ?!

Il emmena Kelly à l'extérieur et ordonna à sa mère d'aller lui chercher un verre d'eau. L'étudiante reprit connaissance au bout d'un moment. Elle crut d'abord avoir fait un terrible cauchemar, puis elle réalisa rapidement que tout ce qu'elle avait vu était réel et elle sursauta, effrayée.

— Ça va ? demanda Leon, à la fois agacé par l'incident et ravi de jouer les sauveurs.

La jeune femme était accrochée à lui, tremblotante.

— C'est jour d'abattage et tu as débarqué dans l'atelier de découpe.

Kelly rougit et le relâcha, terriblement gênée.

— J'ai entendu un cri, j'ai pensé que quelqu'un avait besoin d'aide…

Leon s'abstint d'émettre tout commentaire déplacé concernant son frère.

— Paul a été maladroit avec le seau, et ma mère a crié parce qu'il fallait interrompre la production de boudin à cause de lui. Quant à Gustav… il fait peur, comme ça, mais c'est un bon boucher.

— Je suis vraiment désolée, c'était stupide de ma part, bredouilla l'étudiante qui voulut partir.

Au même moment, Klara Neller arriva et lui tendit un verre d'eau.

— Tout va bien, ma fille ? s'inquiéta-t-elle.

Kelly s'excusa à nouveau d'avoir fait irruption dans leur atelier, et Klara regarda son fils d'un air coupable.

— On avait oublié de fermer la porte à clé. J'espère que c'était pas trop horrible à voir. Paul est un bon garçon d'habitude, continua-t-elle maintenant allègrement, sans remarquer que Leon levait les yeux au ciel. Ces derniers temps, il est un peu difficile. D'habitude, il n'est pas aussi maladroit. Je ne sais pas ce qui lui arrive, je suis désolée…

— Maman ! l'interrompit vivement Leon.

Il réalisa aussitôt que Kelly l'observait et fit de son mieux pour se calmer.

— Je ne pense pas que Kelly s'intéresse à nos problèmes. Et si tu lui

offrais une part de ton quatre-quarts, plutôt ?

Puis il s'adressa à l'étudiante.

— Ma mère est une excellente pâtissière ! ajouta-t-il.

Cette remarque surprit Klara. Elle hésita un instant avant d'acquiescer timidement, confuse.

Cinq minutes plus tard, Kelly était assise dans la cuisine des Neller et dégustait un morceau de gâteau qui était effectivement délicieux, comme Leon le lui avait dit.

C'était une pièce lumineuse, simple, mais confortable, et une agréable odeur de confiture flottait dans l'air. Kelly se sentait terriblement gênée. Elle ne s'était encore jamais évanouie, jusqu'à présent. Elle se sentait stupide, aussi. Que croyait-elle qu'il se passait, dans une ferme ? Pourquoi n'avait-elle pas saisi immédiatement le contexte ? Elle avait pourtant bien vu la pile de conserves de saucisses sur l'une des tables, et l'étagère remplie d'épices, d'oignons et d'ail. Elle se rappela même avoir aperçu un fumoir et une guirlande de saucisses. Les derniers jours avaient manifestement altéré sa lucidité habituelle. Kelly se racla la gorge, attirant l'attention de Klara.

— Tout va bien ? demanda immédiatement cette dernière

L'attitude maternelle de cette femme réconfortait l'étudiante. Elle se serait volontiers confiée à elle, mais elle hésitait, car Klara Neller restait malgré tout une étrangère.

— Ça va, répondit-elle à la place avec entrain. J'ai juste eu beaucoup de choses à faire ces derniers temps. Le premier semestre a été difficile. En tout cas, je ne veux pas vous déranger davantage.

— Tu ne nous déranges pas, intervint Leon en déposant une deuxième part de gâteau dans son assiette sans qu'elle le lui demande.

Klara était déconcertée. Elle ne reconnaissait plus son fils et elle ne savait pas comment réagir. Ses prévenances pour la jeune fille, l'éloge de ses talents de cuisinière, et son ton amical et inhabituel ne lui permettaient pas d'évaluer la situation. Tandis qu'elle se posait toutes sortes de questions, Leon entretenait une discussion animée avec Gustav, dans l'atelier de découpe.

— Je ne peux pas être partout ! Je devais désosser. Tu sais comment ça se passe un jour pareil. On bouge tout le temps. Il y a beaucoup d'allées et venues, expliqua calmement Gustav.

Mais Leon était toujours énervé.

— Tu es responsable de la bonne marche de cet endroit quand je ne suis pas là, s'irrita-t-il.

— Ton frère est difficile ces temps-ci. On n'arrive pas à le maîtriser.

— Alors fais un effort, sinon vous serez bientôt tous à la rue, rétorqua Leon en colère.

Avant de quitter l'atelier de découpe, il se retourna une dernière

fois.

— Et nettoie ce désordre ! s'écria-t-il.

— C'est ce que je fais toujours, non ? grommela Gustav une fois qu'il fut hors de portée.

* * *

Chapitre 7

Le lendemain, les trois étudiants reçurent une formation de Carmen Raub. Elle leur montra également les zones où ils pouvaient circuler librement, et celles qui leur étaient interdites d'accès. Carmen insista bien sur ce dernier point, car il s'agissait des laboratoires du professeur Torgen. Toute infraction entraînerait donc un licenciement immédiat. Les trois intérimaires avaient écouté ses explications avec une attention modérée, car aucun d'entre eux n'était particulièrement intéressé par le travail du professeur. Ensuite, Kelly se rendit à la cafétéria. Elle prit une boisson au distributeur et la sirota tout en repensant à ce qui s'était passé la veille et plus précisément à Leon Neller.

Un type étrange, pensa-t-elle à propos du beau jeune homme.

Il s'était montré parfaitement correct avec elle, mais Kelly n'était pas aveugle. Elle avait remarqué à plusieurs reprises son regard sévère, son sourire glacial et sa manière inhabituelle d'observer les alentours. Il était constamment sur ses gardes. Bien sûr, elle pouvait aussi se tromper sur son compte. Ce genre de comportement n'était probablement rien d'autre qu'une manière de dissimuler ses propres peurs. Après tout, il était responsable de sa famille et il devait avoir une pression énorme. Il voulait peut-être aussi se protéger des autres, de peur d'être blessé. Elle savait par expérience qu'on vous laissait généralement tranquille, quand vous étiez distant.

Ronja s'approcha de sa table et interrompit ses réflexions.

— Je peux m'asseoir ? demanda-t-elle en montrant une chaise.

— Bien sûr, répondit Kelly qui avait l'impression que quelque chose tracassait sa nouvelle collègue.

La cantine était quasiment vide. Carmen leur avait déjà expliqué que l'institut prenait trois semaines de vacances pendant lesquelles il n'y avait qu'une équipe réduite. Le professeur Torgen et elle en profitaient pour exploiter au maximum les ressources techniques de l'établissement.

— Tout va bien ? demanda prudemment Kelly.

Elle s'était promis de garder ses distances avec la camarade de Katja Preiwald, mais elle semblait perturbée.

— Tu es vraiment gentille, lui dit Ronja en souriant. Tu t'inquiètes pour moi, même si tu ne me fais pas confiance. Pas étonnant que tu aies été amie avec Verena.

— Si seulement…, soupira tristement Kelly. Tu sais, je pense que Katja avait raison, finalement…

— Katja ? s'exclama Ronja en se moquant. Sur quoi aurait-elle eu

raison ?

— Elle a dit que Verena s'était suicidée à cause de moi, parce que je n'ai pas été là pour elle.

Ronja s'ébroua.

— Katja est un serpent, lança-t-elle. Elle est rusée et elle s'en sert pour manipuler les gens et leur faire du mal. Il faut lui reconnaître une chose : elle est extrêmement douée pour trouver la faille chez quelqu'un d'un seul coup d'œil. J'ai fait deux semestres en psychologie, et depuis, je sais qu'un mot de travers peut faire de sérieux dégâts. Katja Preiwald en est la preuve vivante.

— Tu penses qu'elle a quelque chose à voir avec la mort de Verena ? demanda Kelly.

Ronja était sur le point d'acquiescer, mais elle se ravisa.

— Je ne sais pas, dit-elle finalement. Verena a posé sa candidature chez nous et Katja a été très diplomate avec elle, au début. Elle fait toujours ça.

Ronja se pencha en arrière sur sa chaise et commença à jouer avec son gobelet de café.

— C'est aussi comme ça qu'elle fait craquer tous les mecs qu'elle veut.

Cette fois-ci, Ronja ne parvint pas à refouler sa jalousie en pensant à Johann.

— D'abord, elle fait en sorte que les gens lui soient fidèles, ensuite, elle les laisse tomber, ajouta-t-elle.

— Elle a fait la même chose avec toi ?

— Non, je faisais déjà partie de la sororité quand Katja est arrivée. J'étais hors jeu, pour ainsi dire. En revanche, je l'ai souvent observée avec les nouvelles. Une fois qu'elle les a captivées, elle leur tourne le dos. Ensuite, les pauvres font tout et n'importe quoi pour attirer à nouveau l'attention de leur présidente. Ne me demande pas pourquoi elles font ça… Je ne l'ai jamais compris.

— Et avec Verena, c'était pareil ?

Ronja haussa les épaules.

— Je suppose que oui. Il est possible qu'elle n'ait pas supporté que Katja la rejette, mais…

Elle se tut immédiatement, mais Kelly comptait bien entendre la suite.

— Mais quoi ?

— Comme je l'ai dit, je ne comprends pas pourquoi ils sont tous aussi obsédés et fascinés par cette conne ?! s'écria subitement Ronja.

Kelly ne s'attendait pas à ce qu'elle s'emporte de cette manière. Elle voulut lui dire quelque chose de rassurant, mais Ronja se leva.

— Je suis désolée, ça ne va pas très bien pour moi en ce moment.

Kelly comprit immédiatement qu'il s'agissait d'une histoire de cœur

et elle se contenta de hocher la tête avec compassion.

— J'ai besoin de prendre l'air, ajouta-t-elle en se forçant à sourire. On continuera de bavarder plus tard, d'accord ?

Elle était sur le point de partir quand elle se figea.

— Tiens, regarde… Voilà le docteur Torgen, chuchota-t-elle. Méfie-toi de lui, il aime les jeunes étudiantes.

Ronja se dirigea vers la sortie et passa devant le scientifique. Elle ne put s'empêcher de sourire en le saluant.

Hans Torgen avait bien remarqué que la jeune femme avait murmuré quelque chose à sa collègue en regardant dans sa direction. Il avait même l'impression qu'elle s'était moquée de lui. Qu'est-ce que cette grosse vache s'imaginait ? Il se rassura en supposant qu'elle était frustrée de ne pas attirer son attention, et son humeur s'améliora instantanément. Sans oublier qu'il restait le patron. Il pouvait embaucher et renvoyer les gens à sa guise, y compris les intérimaires.

Il oublia Ronja et posa son regard sur Kelly, fasciné par les cheveux châtains de la belle qui étincelaient sous les rayons du soleil. Quelle image magnifique ! Il aurait bien voulu toucher la jeune fille, caresser sa crinière, et lui faire des choses plus qu'indécentes, mais il se ressaisit immédiatement. Il devait être prudent. Un regard de travers, une main posée au mauvais endroit et il aurait les avocats aux fesses.

Il s'avança vers la machine à café sans accorder un seul regard à Kelly. Cette vieille tactique qui consistait à faire semblant de ne pas être intéressé avait toujours fait ses preuves, du moins autrefois. Son humeur se dégrada à nouveau lorsqu'il se rappela ses derniers échecs. On l'avait même traité de *papi* récemment ; lui, le Don Juan, le favori des femmes ! Bien sûr, il ne laissait jamais rien paraître, mais la rage qu'il avait ressentie cette soirée-là avait été sans pareille. Il avait ses méthodes pour la réprimer, mais manifestement, elle couvait encore.

Plongé dans ses réflexions, l'homme ne remarqua pas que quelqu'un était derrière lui.

— Excusez-moi, murmura quelqu'un.

Il sursauta et se retourna. C'était la belle Kelly. Il la fixa du regard et, comme il s'en était douté, la petite avait cet air ingénu qui lui plaisait énormément. Cependant, elle ne devait pas être aussi innocente qu'elle voulait le faire croire, puisqu'elle avait délibérément cherché le contact en prétextant vouloir un autre café.

— Oh, bien sûr, dit-il en s'écartant.

Il profita de l'occasion pour continuer la conversation.

— Vous êtes bien installée ? J'ai entendu dire qu'il y avait eu un petit incident dans l'atelier des Neller, j'en suis navré.

Kelly esquissa un timide sourire tout en observant le scientifique d'un peu plus près. C'était toujours un bel homme. Ses cheveux grisonnants et sa peau bronzée lui donnaient un certain charme, et il

avait des yeux remarquablement sombres. Elle se rappela les propos de Ronja et s'imagina sans peine que le professeur Torgen avait dû avoir beaucoup de succès, fut un temps.

Torgen remarqua son regard inquisiteur et pensa immédiatement qu'il ne la laissait pas indifférente. Il s'apprêtait à lui demander s'il pouvait s'asseoir avec elle quand Leon Neller entra dans la pièce. Le scientifique remarqua, contrarié, que le visage de la belle s'illumina en le voyant, mais la réaction de Leon le surprit davantage.

D'habitude, le jeune homme était plutôt grossier avec les femmes, même les plus séduisantes. Il les traitait comme de la merde, et elles semblaient même apprécier ce genre d'attitude. En revanche, avec Kelly, Leon semblait se comporter différemment.

Il s'approcha d'eux et demanda gentiment comment allait la jeune femme, puis il se tourna vers Torgen.

— J'aimerais vous parler un instant, professeur, dit-il poliment.

— Euh… oui, bien sûr, s'empressa de répondre Torgen. Allons dans mon bureau.

Leon fit un signe de tête à Kelly et disparut aussi vite qu'il était arrivé. L'étudiante se surprit à être déçue. Elle aurait bien aimé discuter un peu plus avec lui. Pour une raison qu'elle ignorait, elle voulait en savoir plus sur cet homme mystérieux, même si elle pressentait au fond d'elle que tout ce qu'elle apprendrait sur lui ne lui plairait pas forcément.

Hans Torgen et Leon Neller arrivèrent dans le bureau du scientifique. Leon sortit deux ampoules en verre de sa poche, et jeta un regard éloquent sur leur étiquette avant de les poser sur la table, un sourire de prédateur aux lèvres.

— Quand les femmes ne suivent pas, il faut bien les aider un peu. Hein, professeur ?

— Je préfère me passer de tes commentaires déplacés ! rétorqua-t-il avec véhémence en lançant une liasse de billets en direction de Leon.

Ce dernier s'esclaffa.

— Ne t'inquiète pas, ton secret est bien gardé avec moi. Je me demande juste pourquoi un homme dans ta position ne peut pas s'en procurer lui-même.

Torgen se renfrogna et se laissa tomber dans son fauteuil.

— Peut-être parce qu'ici tout doit être enregistré, petit malin !

Le professeur connaissait Leon depuis longtemps et savait qu'il était un partenaire commercial très fiable. Il savait également que Leon n'avait jamais ramené de fille à la maison et il en profita pour remuer le couteau dans la plaie.

— Il paraît que tu as joué les héros, hier. Amoureux de la petite ?

Leon ne répondit pas. Il fixa son interlocuteur en serrant les dents.

— Elle a un joli cul, sans vouloir te vexer, ajouta Torgen en voyant qu'il avait tapé dans le mille.

Le jeune homme parut de plus en plus irrité. L'espace d'un instant, le scientifique eut l'impression qu'il était peut-être allé trop loin et qu'il n'obtiendrait pas de réponse, mais Leon finit par desserrer la mâchoire.

— Oui, en effet. Et je ne pense pas qu'un petit cul aussi jeune voudrait d'un vieux con entre ses cuisses.

Sur ce, il saisit la liasse de billets et se dirigea vers la porte avant de se retourner une dernière fois.

— Sans vouloir vous vexer, professeur.

* * *

Les jours suivants se déroulèrent paisiblement. Kelly travaillait à l'institut jusqu'en début d'après-midi, puis elle se consacrait à ses études, et le soir, elle discutait généralement avec Amar et Ronja. Elle voyait Paul au moins une fois par jour et elle avait appris à le connaître. Elle trouvait touchant. En revanche, elle voyait rarement Leon. Lorsqu'ils se croisaient, le jeune homme était amical, mais distant. D'un côté, son attitude irritait Kelly, mais d'un autre, elle sentait qu'il valait mieux ne pas tenter d'approfondir leur relation. Après tout, elle avait eu suffisamment de problèmes ces derniers temps.

Ce jour-là, lorsque Kelly revint de l'institut, elle constata que deux autres chambres étaient occupées. Intriguée, elle jeta un coup d'œil dans l'une d'entre elles, dont la porte était ouverte.

— Bonjour, lui lança une voix amicale.

Une jeune femme d'une vingtaine d'années apparut. Ses jambes interminables jaillissaient d'un short moulant. Sa peau pâle soulignait le rouge intense de ses cheveux qui lui arrivaient jusqu'à la taille. Kelly remarqua surtout les longs ongles artistiquement décorés de la jeune femme. Il avait certainement fallu une éternité pour incruster ce joli motif dans le vernis violet. Le piercing au nombril attira également son attention : un petit cube suspendu à une courte chaîne qui se balançait légèrement à chaque mouvement. Kelly trouvait que c'était une très belle femme. Elle apprit peu après que Jula venait d'Australie, mais que sa mère était irlandaise. Elle voyageait en Europe avec son amie et elles s'étaient retrouvées par hasard dans la ferme des Neller.

Attirée par les voix, l'amie de Jula apparut à son tour. Le contraste n'aurait pas pu être plus saisissant. C'était une petite femme ronde à la peau bronzée et aux cheveux blond clair coupés court. Evi se présenta et sembla soulagée de pouvoir parler anglais avec Kelly.

Les trois femmes passèrent le reste de l'après-midi ensemble. Les Australiennes racontèrent leur aventure de voyage, et quand Amar et Ronja les rejoignirent, l'ambiance devint de plus en plus joyeuse.

— Quand comptez-vous partir ? demanda Kelly avec intérêt.

— On voudrait encore visiter le château de Hohentübingen, répondit Jula. Ensuite, on prendra peut-être une journée de détente, puis on ira à Heidelberg. On ne compte pas rester trop longtemps ici. Les chambres sont pas mal et pas cher, mais c'est trop isolé, je trouve.

— Et on a surtout envie de s'amuser ! lança la pétillante Evi. On a quand même trouvé un chauffeur pour ce soir.

— Vraiment ? s'étonna Ronja.

Puis celle-ci afficha un large sourire quand les jeunes femmes lui expliquèrent que le gentil professeur Torgen avait proposé de les emmener en ville.

Jula comprit immédiatement la raison pour laquelle Ronja prenait cet air moqueur.

— Je le trouve mignon, moi, lâcha-t-elle.

Ce à quoi Evi leva les yeux au ciel.

— Toi et tes vieux ! gémit-elle.

* * *

Au même moment

Johann et Katja étaient tranquillement installés à la terrasse d'un café de la zone piétonne de Reutlingen, situé à une vingtaine de minutes en voiture de Tübingen. Ils sirotaient un moka frappé aromatisé aux fruits. Katja adorait ce genre d'établissement. Elle ne pouvait pas se contenter de boire un café n'importe où, et de simplement passer un agréable moment avec Johann. Non, avec elle, même les choses les plus banales devaient être un événement. Jusqu'à récemment, c'était justement ce qui avait attiré Johann, chez Katja. Avec elle, il y avait toujours des surprises, rien n'était prévisible, et le terme « quotidien » ne semblait pas exister dans son vocabulaire. Puis cette recherche constante de nouveaux défis avait commencé à stresser le jeune homme. Il fallait toujours repousser les limites avec elle, et ça avait fini par devenir épuisant. Ne pouvaient-ils pas simplement trouver une formule qui fonctionnait et s'y tenir ? Il pensa à Ronja. Avec elle, Johann était convaincu qu'il pourrait profiter d'un moment simple, à deux.

Katja ne le regardait pas, préférant offrir son sourire innocent et bien rodé à un géant blond, deux tables plus loin.

— Tu m'as l'air distrait, qu'est-ce qui se passe ? demanda-t-elle à Johann en bougeant à peine les lèvres.

Johann allait nier que quelque chose le tracassait, lorsqu'il se souvint de la facilité avec laquelle elle pouvait habituellement lire en lui. Il décida donc de mentir habilement en exploitant la vanité de sa partenaire.

— Ça m'énerve de te voir tout le temps flirter avec d'autres gars ! lança-t-il.

Évidemment, elle goba son explication sans hésiter.

— Oh, ne sois pas si possessif, rétorqua-t-elle, flattée, en lançant à l'inconnu des regards encore plus enflammés. Je sais comment te changer les idées.

Johann se sentit immédiatement mal à l'aise. Ce genre de remarque ne présageait généralement rien de bon, mais avant qu'il ne puisse émettre une objection, elle tourna la tête et le regarda droit dans les yeux.

— J'ai même *deux* idées, précisa-t-elle en levant l'index et le majeur de sa main droite.

Il la fixa, incrédule, puis il comprit où elle voulait en venir et se pencha vers elle.

— Tu es devenue folle ? murmura-t-il. Maintenant ?

— Qu'est-ce qui te prend ? lança-t-elle d'un air moqueur. Tu ne t'es jamais plaint de ce genre de chose, jusqu'à présent.

— J'ai besoin d'une pause, soupira-t-il, lassé.

— Tu n'en as pas besoin, rétorqua-t-elle avec fermeté.

— Ça suffit, grogna-t-il, agacé. Je n'ai plus envie de jouer à ça, alors arrête.

Katja n'avait pas l'habitude qu'il lui parle sur ce ton et elle réagit instantanément.

— Tu n'as pas ton mot à dire. Le programme de ce soir reste le même! s'emporta-t-elle.

— Je…

Avant que Johann ne réponde, le géant blond de la table voisine apparut à côté d'eux.

— Tout va bien ? demanda ce dernier en jetant un regard féroce à Johann.

Il ne lui avait pas échappé que l'ambiance entre les deux était tendue et qu'ils étaient sur le point de se disputer.

— Qu'est-ce que tu veux ? aboya Johann.

— Tout va bien ? répéta l'étranger en regardant Katja, qui affichait délibérément un regard de chien battu.

— Tu devrais peut-être la laisser tranquille, non ? suggéra le colosse.

Johann se leva d'un bond. Il aurait pu s'en prendre à l'inconnu, même si ce dernier était bien plus grand que lui, mais il se ravisa. À la place, il croisa les bras sur son torse et dit calmement :

— Tu sais quoi ? Je te l'offre.

Sur ce, il passa devant son challenger en lui balançant un violent coup d'épaule et disparut dans la foule.

Vingt minutes plus tard, il reçut un texto de Katja.

« On se voit ce soir, comme prévu. »

* * *

Le soir même

Alors que les Australiennes attendaient le professeur Torgen devant l'institut, une moto s'arrêta sur le parking des employés. Le jeune homme retira son casque, provoquant les gloussements d'Evi et Jula. Il les repéra aussitôt et s'avança vers elles.

— Je cherche Ronja, dit-il gentiment, espérant que les femmes pourraient l'aider.

— Maintenant, je comprends mieux pourquoi elle ne voulait pas venir en ville avec nous, plaisanta Evi.

Jula se mit à nouveau à ricaner de façon ridicule.

Johann se détendit un peu, après tout, il savait maintenant que Ronja était là.

— Si tu cherches de la compagnie pour ce soir, on a besoin d'un guide de toute urgence, lâcha Evi, qui ne se gênait jamais lorsqu'elle rencontrait un bel inconnu.

Avant même que Johann ne puisse répondre, elle lui glissa son numéro de portable dans la main.

À ce moment-là, le professeur Torgen apparut et regarda Johann d'un œil soupçonneux.

— Vous savez où je peux trouver Ronja ? demanda à nouveau Johann.

Finalement, les filles lui indiquèrent la direction des chambres d'hôtes et lui firent signe de la main lorsqu'il commença à s'éloigner.

Le professeur Torgen n'appréciait pas du tout que quelqu'un vienne gâcher sa soirée et il ignora donc la proposition d'Evi, quand elle lui demanda si le jeune homme et Ronja pouvaient se joindre à eux.

Au lieu de cela, il démarra la voiture.

— On est en retard, se contenta-t-il de marmonner.

Hans Torgen était ravi d'avoir la belle Jula sur le siège passager. Le fait qu'il ait dû accepter la présence d'Evi, qui ne cessait de jacasser, ne le dérangeait pas outre mesure. Il était enchanté de faire la tournée des clubs avec deux femmes séduisantes. Heureusement, celles-ci avaient immédiatement accepté son invitation à dîner. Il savait que Klara Neller préparait toujours de bons petits plats pour ses invités,

mais les femmes préféraient les restaurants chics et il comptait les emmener dans l'un d'eux.

Il faisait chaud, ce soir, et le professeur avait réservé une table en terrasse dans un restaurant étoilé à la mode. Alors que le serveur les guidait à travers les rangées de tables, Hans pouvait littéralement sentir les regards des autres clients braqués sur eux. Les dames grimacèrent quand les jeunes femmes passèrent devant elles en riant, et les hommes paraissaient plutôt envieux.

La soirée suivit son cours et Hans Torgen était au top de sa forme. En hôte parfait, il avait commandé le meilleur vin et divertissait ses compagnes avec ses anecdotes personnelles. Après le repas, les trois compères avaient prévu de faire la tournée des clubs. Les deux jeunes femmes l'attendaient à l'extérieur du restaurant tandis que Hans réglait l'addition.

Elles en profitèrent pour échanger leur ressenti à propos du professeur, et elles ne remarquèrent pas que l'homme était déjà revenu et qu'il était derrière elles.

— Je le trouve mignon, avoua Jula.

Le professeur se sentait pousser des ailes, quand Evi répliqua :

— Mignon ? Mon ours en peluche est mignon aussi, mais beaucoup moins ennuyeux. J'en peux plus, de toutes ses histoires à la con.

— Mouais… tu as raison. On va prendre un autre verre avec lui, puis on trouvera bien le moyen de le semer quelque part.

Hans Torgen se figea un instant, puis il rentra rapidement dans le restaurant et prit une grande inspiration avant de sortir à nouveau.

— Ah ! Vous voilà ! s'écria-t-il.

Il fit comme si tout allait bien, alors que c'était loin d'être le cas. Torgen sentait déjà une rage furieuse monter en lui.

* * *

Pendant ce temps, Johann prit Ronja par surprise.

— Qu'est-ce que tu fais ici ? lui demanda-t-elle de but en blanc.

Elle voulait ne pas paraître trop enthousiaste, sans vraiment y parvenir. N'importe qui aurait remarqué qu'elle était contente de le voir.

— Tu ne répondais pas au téléphone ni à mes messages, alors…

Il haussa les épaules et la regarda en souriant.

— Comment as-tu su où j'étais ?

— Katja, répondit-il calmement.

— Tu lui as demandé ?!

— Pas exactement… elle l'a peut-être mentionné en passant.

— Après m'avoir insultée probablement.

L'étudiant ne répondit pas. Il avait été prudent et avait simplement

attendu que Katja lui balance l'information. Il n'avait pas fallu longtemps, d'ailleurs, car Katja parlait souvent de Ronja, en termes peu élogieux, certes, mais il avait tout de même appris qu'elle travaillait à l'institut. Johann avait d'abord hésité, car Ronja ne répondait même plus à ses appels, mais après s'être une nouvelle fois disputé avec Katja, il avait ressenti plus que jamais le besoin de mettre enfin les choses au clair avec la jeune fille.

Il ne se rendait même pas compte qu'il était resté planté sur place, à fixer Ronja avec des yeux de merlan frit.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-elle, perturbée par le comportement du jeune homme.

Johann fit un pas vers elle et la regarda droit dans les yeux.

— Tu m'as manqué, souffla-t-il.

— Vraiment ? murmura-t-elle.

Johann comprit qu'elle était sur le point de craquer et il en profita pour la tirer contre lui avant de l'embrasser passionnément. Ronja abandonna toute résistance. Deux minutes plus tard, ils étaient dans la petite chambre de la jeune fille et avaient vite trouvé le chemin de son lit. Il la caressa tendrement et couvrit son corps de baisers. Ronja poussa de légers soupirs en sentant les mains du jeune homme et sa bouche parcourir sa peau. Puis elle se cambra de plaisir quand il la pénétra lentement, puis de plus en plus vite avant de jouir en elle. Ensuite, ils s'allongèrent côte à côte, épuisés, et aucun d'eux ne voulut interrompre ce merveilleux moment de complicité.

Finalement, ce fut Johann qui rompit le silence.

— Que dirais-tu si je venais avec toi ?

Ronja releva la tête, étonnée.

— Où donc ?

Il éclata de rire.

— Tes études à l'étranger… c'était où, déjà ?

— Madrid, répondit-elle.

Comme elle supposait qu'il plaisantait, elle s'empressa d'ajouter :

— Qu'est-ce que tu irais faire en Espagne ?

— Je serais avec toi et j'apprendrais l'espagnol.

Il paraissait si sérieux et déterminé. L'étudiante était perplexe.

— C'est une blague, n'est-ce pas ? demanda-t-elle, hésitante.

Johann se redressa et l'embrassa sur le front.

— Non, je ne plaisante pas. Et quoi que tu dises, je ne changerai pas d'avis.

Ronja était incapable de dire quoi que ce soit. Elle avait l'impression de vivre un conte de fées. Le beau prince avait craqué sur le vilain petit canard. C'était trop beau pour être vrai. Et comme d'habitude, la raison l'emporta et fit voler en éclats ce magnifique rêve.

— Tu n'as rien dit à Katja à notre sujet, je suppose ? demanda-t-elle,

bien décidée à revenir à la réalité.

— Non, avoua-t-il, mais je vais régler ça.

Ronja se demanda si elle devait aller plus loin. Elle savait qu'il serait probablement plus sage de ne pas creuser davantage, mais elle voulait tellement croire en un avenir avec lui qu'elle ne put s'en empêcher.

— Elle a un moyen de pression, c'est ça ?

Elle comprit immédiatement qu'elle avait tapé dans le mille en voyant l'expression du jeune homme. Et même si Johann le nia, elle était convaincue qu'il lui mentait.

Elle se leva immédiatement, à la fois honteuse et en colère, puis elle enfila son peignoir avant de le serrer fermement autour d'elle comme une armure.

— Je ne veux pas que Katja joue un rôle dans notre vie à venir. Quoi qu'il y ait entre vous, tu dois y mettre un terme.

Johann se leva à son tour, et Ronja ne put s'empêcher de regarder son corps avec envie, puis elle se ressaisit.

— Si tu veux que ça marche entre nous, il faut arrêter de jouer, ajouta-t-elle.

Il allait répliquer, mais elle lui faucha l'herbe sous le pied.

— Attends, j'ai encore quelque chose à dire.

Il se mordit les lèvres et la regarda.

— Je sais bien que vous avez fait des choses pas très catholiques, tous les deux. Peu importe ce que c'est. Drogue, alcool ou autres trucs louches, je n'ai pas besoin de connaître tous les détails.

Johann parut tout à coup soulagé et Ronja se maudit une fois de plus d'avoir vu juste. Cependant, elle ne voulait pas perdre l'homme de ses rêves en lui demandant l'impossible.

— Tu entends ? poursuivit-elle. Je ne veux rien savoir. Tout ce qui compte pour moi, c'est que tu mettes un terme à tout ça. C'est ma seule condition.

Il l'embrassa sur la bouche.

— Je le ferai, je te le jure.

* * *

Hans Torgen croisa le jeune en moto lorsqu'il arriva à l'institut, tard dans la nuit.

Ce n'est donc pas avec toi qu'elles avaient rendez-vous, pensa le scientifique en jetant un coup d'œil dans le rétroviseur. Ses yeux étaient rougis par l'alcool. Il avait eu de la chance de ne pas tomber sur un contrôle routier. Il se gara sur le parking et sortit péniblement de son véhicule avant de rejoindre son laboratoire d'un pas mal assuré. C'est là qu'il se retirait souvent, ces derniers temps. Son

magnifique penthouse en ville, celui qu'il avait toujours fièrement décrit comme son nid d'amour, lui rappelait trop une époque révolue.

L'institut était complètement désert et plongé dans l'obscurité. Gustav Neller faisait occasionnellement office de gardien de nuit et il faisait sa ronde. Le professeur entendit ses pas sur le gravier quand l'agriculteur à l'allure grossière avança vers lui avec sa lampe de poche.

Gustav salua le scientifique et ce dernier lui répondit à peine avant de disparaître dans le bâtiment. Il arpenta les couloirs en titubant et s'accrocha au mur pour ne pas perdre l'équilibre. D'un coup sec, il enleva sa cravate et respira profondément. Après le repas, il avait emmené Evi et Jula dans un club, il avait pris un double brandy, puis il les avait quittées un peu plus tard en invoquant une excuse bidon pour s'épargner d'autres embarras. Evi n'avait même pas essayé de le retenir. Elle s'était contentée de hocher la tête d'un air ennuyé, tandis que Jula, cette sale menteuse, avait fait semblant de regretter son départ prématuré.

— Tu ne peux pas nous laisser seules maintenant, avait-elle gazouillé d'une voix mielleuse.

Hans voulait oublier tout ça et continua à chanceler en direction de son laboratoire. Une fois arrivé, il se laissa tomber sur la chaise, sortit une bouteille d'un tiroir de son bureau et prit une grande gorgée d'eau-de-vie de mirabelle à quarante-cinq degrés. Son regard se posa sur les deux ampoules que Leon Neller lui avait apportées. Le professeur les avait rangées à côté de la bouteille d'alcool et il eut l'impression qu'elles le provoquaient. Il en prit une dans sa main. Qu'avait dit Leon, déjà ? « Quand les femmes ne suivent pas, il faut les aider un peu » ?

Hans Torgen s'accorda une nouvelle gorgée d'eau-de-vie avant de se lever pour se mettre devant le miroir. Il serra l'ampoule dans sa main en contemplant son reflet.

— Qu'est-ce que je suis devenu ? marmonna-t-il.

Hans ne reconnaissait pas la personne qu'il voyait en face de lui. Il ressentit une telle rage contre la vie et l'éphémère qu'il poussa un grand cri et écrasa l'ampoule qu'il tenait dans sa main. Le verre entailla sa paume comme l'aurait fait une lame de scalpel, provoquant une douleur brève, mais salvatrice. Il ouvrit son poing serré et respira profondément. Les restes du contenu coulèrent sur sa peau, les petits morceaux de verre tombèrent sur le sol et se mêlèrent au sang qui dégoulinait de la blessure.

Il resta immobile quelques minutes, puis il tenta de se ressaisir. Il devait nettoyer ce désordre au plus vite et demander à Leon de le réapprovisionner. Qu'est-ce qui lui avait pris de perdre son sang-froid à ce point ? Et si quelqu'un était arrivé à l'improviste ? Personne ne

devait le voir dans cet état, pas même Carmen. Surtout pas Carmen. Si elle découvrait son secret, cela ne ferait qu'empirer les choses. Il ne craignait pas qu'il la trahisse, non. Il voulait surtout éviter de la voir se pavaner avec arrogance et le rabaisser comme s'il n'était qu'un misérable. Il n'en était pas question. Il gonfla le torse et il secoua la tête pour chasser le brouillard dans lequel l'alcool l'avait plongé.

Torgen se regarda à nouveau dans le miroir. Il était à nouveau parfaitement calme et il repensa à Jula et Evi. Un jour, elles comprendraient à leurs dépens que tout aurait été différent si elles ne s'étaient pas comportées de manière aussi odieuse avec lui, et il s'en réjouissait déjà.

* * *

Chapitre 8

Le lendemain matin

Katja avait du mal à maîtriser sa colère. Johann n'était pas venu la veille. Comment avait-il osé ? Personne ne laissait tomber Katja Preiwald. Elle avait essayé de le joindre par téléphone, mais elle était à chaque fois tombée sur sa messagerie vocale.

Elle parcourut sa chambre de long en large en essayant de se calmer. Elle se remémora les dernières semaines. Quand les choses avaient-elles changé ? Elle se souvint du jour où Ronja n'était rentrée qu'en fin de matinée. Sa camarade lui avait semblé différente lorsqu'elle avait fait ses valises avant de se rendre à l'institut du professeur Torgen. Le même jour, Katja était allée à l'ouverture de ce club accompagnée de Johann et elle se rappela que celui-ci avait pris la défense de Ronja.

Katja se figea sur place. Non, ce n'était pas possible. Jamais ! Elle se mit à trembler comme une feuille. Johann et Ronja ? Impossible. Malheureusement, plus Katja essayait de trouver une autre explication, plus elle était convaincue que Johann avait une liaison avec cette garce.

— Quelle idiote ! s'exclama-t-elle. Comment ai-je pu être aussi aveugle ?

Il s'était peu à peu éloigné d'elle et il ne pouvait y avoir qu'une seule raison : une autre femme. Une vague de haine déferla sur Katja. Elle n'était plus maître de rien, à présent. Même si elle n'éprouvait rien pour Johann et qu'il était tout à fait remplaçable, c'était à elle de décider quand elle lui rendrait sa liberté. Maintenant, elle avait l'impression qu'il essayait simplement de la larguer, mais elle ne comptait pas se laisser faire aussi facilement. Quant à Ronja, Katja se ferait un plaisir de la mettre au courant de tous les détails répugnants concernant son nouveau chéri. Elle était déjà en train de préparer sa vengeance quand on frappa à la porte.

Une de ses camarades entra et lui annonça que Johann voulait lui parler.

— Il est là ? s'exclama Katja, surprise.

Elle se ressaisit immédiatement et feignit l'indifférence, ne voulant pas susciter la curiosité des autres. Il ne fallait en aucun cas que quelqu'un soupçonne qu'il se passait quelque chose avec Johann. Le moindre signe de faiblesse pourrait lui être fatal, dans cette mer infestée de requins.

— Ne me regarde pas comme ça. On dirait une grenouille momifiée,

s'empressa-t-elle de rétorquer, cinglante.

La jeune fille rougit immédiatement et marmonna des excuses.

— Fais-le monter, ordonna Katja en essayant de se ressaisir.

Lorsque Johann arriva, Katja s'efforça de paraître parfaitement normale pour ne pas éveiller ses soupçons. Elle fut rapidement déçue de voir que le jeune homme ne semblait pas du tout embarrassé, et encore moins contrarié de l'avoir laissée tomber la veille. Au contraire, il était confiant et sa voix n'était en rien hésitante.

— Je suis juste venu te dire que c'est fini, annonça-t-il, le regard provocateur.

Katja n'avait pas eu le temps d'anticiper cette conversation et elle devait improviser. Une chose était sûre : elle n'abandonnerait pas aussi facilement. Elle comptait bien pourrir l'existence du jeune homme, uniquement par méchanceté, mais elle avait besoin de plus de temps. Elle aurait voulu le gifler, mais il s'y était probablement préparé. Alors, elle décida de le piéger et changea radicalement d'attitude.

— Je me doutais bien que quelque chose n'allait pas, regretta-t-elle calmement.

Johann parut surpris et beaucoup moins sûr de lui.

— Je vais m'absenter un moment, ajouta-t-il.

Tu comptes te barrer avec cette chose répugnante, pensa Katja, mais elle se contenta d'acquiescer.

— C'est dommage, répondit-elle. Tu vas me manquer.

Johann s'était attendu à tout, mais pas à ça. Elle ne lui demanda aucune explication, et ça ne lui ressemblait pas. Johann comprit alors qu'elle manigançait quelque chose. Qu'avait-elle en tête, exactement ?

— Ok. Dans ce cas, je te souhaite le meilleur pour la suite, se contenta-t-il de répondre.

Il allait partir quand Katja l'interpella.

— Attends !

Johann, qui lui tournait le dos, la main sur la poignée de porte, ferma les yeux un instant. Elle n'en avait donc pas fini avec lui. Il avait deviné juste. Le moment était venu.

Il se tourna lentement vers elle. Elle s'approcha de lui, et soudain, il ne vit plus le corps élancé et le visage immaculé de la belle Katja Preiwald, mais la méchanceté et la laideur intérieure qui la caractérisaient. Il éprouvait du dégoût, surtout envers lui-même. Comment avait-il pu se laisser manipuler par cette fille pendant toutes ces années ?

Ils se connaissaient depuis l'adolescence. Ils venaient tous les deux de Stuttgart et étaient issus de la même classe sociale. Ils s'étaient donc croisés régulièrement. Ils avaient tous les deux obtenu une place à l'université de Tübingen et il n'avait jamais cessé de vouloir la belle

dans son lit. Aujourd'hui, il aurait voulu ne jamais l'avoir rencontrée.

— Tu dois savoir ce que tu fais, reprit-elle, une fois devant lui. Mais je pense que tu me dois encore une dernière faveur.

Il voulut riposter, mais elle ne lui laissa pas le temps de s'exprimer et elle murmura d'une voix menaçante :

— Ton père ne sera pas content quand il apprendra nos…

Elle fit semblant de chercher le mot approprié et secoua la tête de manière affectée.

— … appelons ça des escapades, finit-elle par dire.

Johann aurait voulu tendre les mains, les passer autour de son cou et les serrer de toutes ses forces, mais il se ravisa.

— Et que crois-tu que le tien dira ? se contenta-t-il de répliquer avec véhémence.

Elle éclata d'un rire qui lui fit l'effet d'ongles crissant sur un tableau.

— Il ne sera pas ravi, surtout si j'éclate en sanglots en lui disant que tu m'as forcée à le faire, répondit-elle calmement.

— Tu me dégoûtes ! cracha-t-il.

Katja se sentit profondément insultée, mais n'en laissa rien transparaître.

— Rends-moi encore un service et nous serons quittes. Personne ne saura jamais rien de notre petit passe-temps.

Johann fut forcé d'accepter. Il se rappela la promesse qu'il avait faite à Ronja la veille, mais il n'avait pas le choix. Si c'était le prix de sa liberté, il se plierait une dernière fois à la volonté de Katja.

— Je te contacterai, lança-t-elle.

Puis elle le salua de la main en souriant, lui signifiant qu'il pouvait partir.

Une fois qu'il fut parti, elle laissa éclater la rage qu'elle avait réprimée jusque-là.

— Nous n'en aurons pas fini avant que je ne le dise ! rugit-elle.

Puis elle attrapa une tasse de café et la balança violemment contre le mur.

— Tu ne m'échapperas pas, aboya-t-elle.

Ensuite, elle déversa sa colère sur tout ce qui se trouvait sur son bureau et le balaya d'un geste violent. Elle donna un coup de pied dans un grand vase posé au sol et il se mit à chanceler dangereusement avant de se renverser, roulant sur le tapis. Elle jeta des livres contre le mur et donna des coups de poing dans les coussins.

— Tu ne m'échapperas pas, hurla-t-elle à nouveau en souhaitant la mort de Johann et Ronja.

Puis elle tomba à genoux et elle éclata en larmes avec hystérie. Ce n'était pas la tristesse de l'avoir perdu, qui la mettait dans cet état. Elle réagissait simplement comme une enfant pourrie gâtée qui n'avait pas obtenu ce qu'elle voulait. Soudain, une des filles de la corporation

cria son nom derrière sa porte. Elle semblait inquiète, mais Katja se tut instantanément, se méfiant de cette voix amicale.

— Va-t'en ! Laisse-moi tranquille, cria-t-elle, agacée.

Elle essuya ses larmes et se dirigea à quatre pattes vers son bureau. Elle fouilla frénétiquement dans le tiroir jusqu'à ce qu'elle trouve ce dont elle avait urgemment besoin. Quelques minutes plus tard, le nez généreusement poudré, elle sentit enfin ce picotement salvateur et elle parvint à se détendre. Pourquoi s'était-elle mise en colère ? Johann était à sa merci et elle ferait en sorte qu'il le reste pour toujours.

* * *

Au même moment, Jula et Evi faisaient leurs adieux.

— On va encore visiter le château avant de partir pour Heidelberg, expliqua Jula en hissant son énorme sac à dos sur ses épaules.

Ils étaient tous sur le parking de l'institut et Carmen Raub, qui était tombée sur le groupe un peu par hasard, avait l'impression d'avoir atterri dans un poulailler. Même Amar en faisait tout un plat, comme s'il devait se séparer définitivement de sa mère.

Carmen était contente de les voir partir. Elle avait immédiatement remarqué ce matin que Hans avait passé la nuit dans son laboratoire, ce qui signifiait que la soirée avec les deux Australiennes ne s'était pas passée comme il l'avait espéré. Même si elle en était ravie, elle s'inquiétait de voir à quel point ces échecs perturbaient de plus en plus le professeur. Il était également présent. Il était un peu à l'écart du groupe et s'efforçait de paraître décontracté, mais Carmen voyait bien qu'il ne se sentait pas à sa place. De plus, elle trouvait déplacé qu'un homme dans sa position eût proposé à deux bimbos en chaleur de sortir en ville avec lui. Il était peu probable que Ronja et les autres gardent contact avec les Australiennes. Ce genre d'amitié était souvent de courte durée, et Carmen était d'autant plus agacée d'assister à ce genre de spectacle.

Profondément plongée dans ses pensées, l'assistante du professeur sursauta lorsque quelqu'un lui posa tout à coup la main sur l'épaule. Elle se tourna vers le visage de Paul avec effroi.

— Qu'est-ce que vous faites ? demanda ce dernier avec curiosité.

Carmen repoussa immédiatement la main du jeune homme, mais ce dernier resta imperturbable.

Kelly, qui avait remarqué le jeune homme, lui fit signe de s'approcher et lui expliqua que les deux jeunes filles étrangères allaient partir.

— Je m'en fiche, répondit-il sans ménagement.

Carmen Raub se retint de sourire de satisfaction. Pour une fois, elle était plutôt du même avis que Paul.

— Paul, tu ne peux pas dire ça, le réprimanda gentiment Kelly.

— L'essentiel, c'est que tu restes là, rétorqua-t-il, ignorant les reproches de l'étudiante.

Pour lui, peu importait qui arrivait et qui partait. Seule Kelly l'intéressait, car c'était elle qu'il voulait épouser.

Il avait observé comment Leon avait rattrapé l'étudiante lorsqu'elle s'était évanouie dans l'atelier de découpe. Son frère avait été poli et attentionné. Il ne se comportait jamais comme ça d'habitude. Paul avait alors compris que Kelly devait être spéciale. De plus, elle avait été gentille avec lui dès le début. Il avait donc décidé qu'il l'épouserait.

Il en avait parlé à sa famille, pendant le déjeuner. Leon était également présent, et le moment lui avait donc semblé opportun. Bien sûr, une fois de plus, sa famille ne s'était pas réjouie pour lui. Klara s'était énervée et Gustav n'avait même pas levé les yeux de son assiette. Il s'était contenté de grommeler. Et Leon ?

— Rêve toujours ! lui avait-il dit.

Et c'est exactement ce que Paul avait l'intention de faire. Il continuerait de rêver et de se préparer pour le grand jour. Il avait même déjà un cadeau de mariage pour sa fiancée, mais il devait encore le peaufiner avant de lui faire la surprise.

— Alors, adieu ! s'écrièrent-ils tous, tirant Paul de ses pensées.

Il leva machinalement la main comme les autres et salua la voiture du professeur Torgen qui s'éloignait.

— On va se promener tout à l'heure ? demanda-t-il à Kelly.

— Oui, volontiers. Après le travail, répondit-elle gentiment.

Paul était aux anges jusqu'à ce qu'il entende la voix rocailleuse de Gustav.

— Paul, dépêche-toi ! Le broyeur t'attend !

Paul regarda Kelly d'un air complice.

— Bien sûr qu'il attend, dit-il en lui souriant. Où veux-tu qu'il aille ? Ce n'est qu'un broyeur. Le Gustav est vraiment stupide parfois.

Lorsque Gustav hurla à nouveau dans la cour, Paul se résigna à obéir et dit au revoir à Kelly.

— On dirait que vous vous êtes fait un ami, lança Carmen à la jeune étudiante.

— J'ai un peu de peine pour lui, répondit Kelly en souriant. Je crois qu'il se sent très seul ici.

L'assistante du professeur voulut faire un commentaire, mais elle se ravisa. Si elle disait quelque chose de négatif sur Paul et que Hans l'apprenait, celui-ci serait fortement mécontent. Carmen garda donc sa remarque pour elle. Kelly Miller était assez grande pour savoir avec qui elle voulait passer son temps libre. Tant qu'elle ne s'intéressait pas à Hans Torgen, Carmen se fichait éperdument du reste.

* * *

Jula cligna lentement des yeux et les plissa immédiatement. Elle avait l'impression d'avoir l'une de ces terribles migraines qui pouvaient vous plomber pendant toute une journée. Non seulement elle avait mal à la tête et une furieuse envie de vomir, mais il lui était également presque impossible de bouger.

Quand elle parvint finalement à ouvrir les yeux, la réalité la frappa aussi durement que si elle avait sauté d'un immeuble pour s'écraser sur un lac gelé. Elle n'était ni malade, ni dans un rêve, tout était bien réel.

Elle réalisa qu'on lui avait scotché la bouche, et ses cris et ses appels à l'aide restèrent étouffés derrière le ruban adhésif qui lui brûlait les lèvres.

Autour d'elle, l'obscurité était totale. Elle était assise et attachée sur une chaise, et elle entendait du bruit, non loin. Elle se tourna dans la direction d'où provenaient ces sons étranges, mais comme ses sens étaient encore engourdis, il lui fallut un moment avant de pouvoir identifier de légers grognements et de petits bruits de grattements. Il devait y avoir des rats tout près d'elle. L'idée qu'une de ces bestioles lui grimpe dessus et laisse sa queue rose se balader le long de ses jambes la fit frissonner. Même si ces rongeurs auraient dû être le cadet de ses soucis pour l'instant, elle ne pouvait s'empêcher d'imaginer le pire des scénarios dans lequel une nuée de rats lui passerait sur le corps et s'accrocherait à ses longs cheveux avant de planter leurs incisives dans sa peau.

Affolée, elle faillit perdre la raison lorsque ses orteils touchèrent quelque chose de doux. Elle constata cependant avec soulagement que cette matière duveteuse ne bougeait pas, puis elle fut prise de panique l'instant d'après en pensant qu'il pourrait s'agir du cadavre d'un rat.

Incapable de se calmer, la jeune Australienne s'agita dans tous les sens, comme si elle était prise de violentes convulsions, mais ses liens ne se relâchèrent pas pour autant. Puis elle se figea sur sa chaise quand la porte s'ouvrit. L'espace d'un court instant, Jula espéra qu'on était venu la sauver, puis quelque chose de dur la frappa violemment à la tête et elle perdit connaissance.

* * *

Cette nuit-là, comme souvent ces derniers temps, le commissaire Frank Kröner épluchait encore les rapports concernant les femmes disparues. Il essayait depuis des jours d'établir un lien entre la morte dans le Neckar, Nina Wäldele, dont on n'avait toujours aucune nouvelle, et les

disparitions de ces dernières années, sans succès. Il ne faisait pas cela uniquement par pur idéalisme. Il espérait secrètement être celui qui parviendrait à résoudre ce grand mystère. Il aurait tant voulu être au sommet pour une fois dans sa vie, et surpasser tous les autres.

— La solution doit bien se trouver quelque part, murmura-t-il en regardant les documents étalés devant lui.

Il poussa un long soupir désespéré tandis qu'il perdait peu à peu confiance en lui. Comment pouvait-il prétendre en savoir plus que tous ses collègues expérimentés qui s'étaient penchés là-dessus avant lui ? Il travaillait avec Beate Kraus depuis un certain temps maintenant et il savait qu'elle était une excellente enquêtrice. S'il y avait eu des indices, les autres les auraient découverts avant lui. Frank se leva, se traîna comme un vieil homme jusqu'au réfrigérateur et en sortit une bouteille de bière.

Il aurait malgré tout aimé être le super-héros de l'histoire. Il imaginait déjà les regards admiratifs, les éloges et les articles de journaux sur ce *super policier*. Finalement, il était content que personne ne puisse lire dans ses pensées, et il chassa rapidement cette lubie de son esprit.

Soudain, Kelly Miller lui revient en mémoire. Il avait bien remarqué qu'elle ne l'appréciait pas et il aurait aimé la rencontrer en privé. Elle s'était montrée méfiante à son égard, mais il y était habitué. Les femmes n'étaient pas vraiment subjuguées par son physique. Pourrait-il enfin rencontrer une femme qui apprécierait sa beauté intérieure ? C'était un homme fiable. On pouvait lui faire entièrement confiance. Malheureusement, de nos jours, ce n'était pas suffisant.

Il se rappela tristement sa dernière relation. Silke, cette femme qui avait des principes moraux très stricts et qui ne tolérait aucune faiblesse chez les autres femmes, l'avait tout simplement trompé avec un autre homme. Évidemment, ce n'était pas sa faute. Elle lui avait reproché de n'être jamais là et elle s'était sentie trop souvent seule.

Kröner l'avait écoutée en omettant de lui rappeler qu'elle s'était sentie seule parce qu'il avait dû faire des heures supplémentaires pour payer sa cuisine hors de prix, ou parce qu'elle avait fait fuir ses propres amis à cause de ses commentaires venimeux. De toute façon, Silke n'aurait rien compris.

De cette magnifique cuisine, Kröner avait récupéré le réfrigérateur surdimensionné après la séparation et, au fond de lui, il était convaincu qu'il s'en était sorti de justesse malgré tout.

Pourtant, Frank Kröner aurait aimé avoir quelqu'un à ses côtés. Il pensa à nouveau à Kelly. Beate Kraus lui avait parlé de l'ex-petit ami de la jeune fille, et le commissaire aurait aimé le mettre sous les verrous pour un motif ou pour un autre.

Ensuite, il se rappela l'entretien avec Katja Preiwald. Beate n'avait

pas envoyé un collègue pour l'interroger. Elle s'était présentée elle-même chez la fille du politicien en compagnie de Frank. Prétendre que Katja n'avait pas eu le moindre effet physique chez lui aurait été un pur mensonge. Toutefois, il suffisait d'un deuxième regard pour comprendre à quel point il était dangereux de côtoyer cette femme.

Beate Kraus avait mené l'entretien de main de maître et ne s'était pas laissée impressionner par les menaces subliminales et les allusions occasionnelles concernant le statut de *Papa Preiwald*. Ils étaient partis sans rien apprendre de nouveau.

Frank soupira à nouveau. Il était déjà tard. Il rassembla les documents et les rangea dans le classeur. S'ils voulaient vraiment progresser, ils devaient retrouver Nina Wäldele. Au commissariat, tout le monde était persuadé que la jeune femme au visage de poupée était morte. Lui et ses collègues pensaient qu'il s'agissait d'un crime violent, mais sans corps, il n'y avait pour l'instant aucune piste à suivre.

* * *

Le lendemain matin, la chaleur estivale s'installa dès les premières heures. Kelly appréciait de boire sa première tasse de café dans la véranda en regardant le paysage et les vergers. Elle pensa brièvement à Jula et Evi, qui devaient certainement être à Heidelberg à présent. Elle leur avait encore envoyé un courriel avec des photos de Tübingen en guise de souvenirs, mais elle n'avait pas encore reçu de réponse. Soudain, Ronja arriva, encore ensuquée.

Elle avait l'air déprimée et comme Kelly s'était finalement liée d'amitié avec elle, elle s'en inquiéta.

— Tout va bien ? lui demanda-t-elle.

Il ne lui avait pas échappé que Johann était passé voir son amie deux jours auparavant, et bien sûr, elle s'était aussi souvenue d'avoir vu le jeune homme dans l'entourage de Katja Preiwald. Kelly n'avait pas posé de questions jusqu'à présent, et ce matin encore, elle essaya de s'abstenir.

Cependant, Ronja aborda elle-même le sujet.

— Es-tu déjà tombée amoureuse du mauvais gars ?

Kelly ne put s'empêcher de rire.

— Une fois, reconnut-elle.

Ronja se détendit.

— Je pensais que j'y arriverais, mais j'ai du mal à lui faire confiance.

Elle remarqua le froncement de sourcils de son interlocutrice et se sentit obligée d'expliquer.

— J'ai un gros béguin pour Johann. Je crois que je l'aime. Mais son ex, ou quel que soit le nom qu'on lui donne…

— Katja Preiwald ? l'interrompit Kelly, agacée.

Ronja acquiesça. Elle était soulagée de pouvoir en parler à quelqu'un. De toute façon, sa relation avec Johann ne resterait plus longtemps un secret, puisqu'il comptait partir avec elle à Madrid dans quelques semaines.

— C'est arrivé comme ça. Je ne pensais pas qu'une fille comme moi l'intéresserait, puis un soir…

— Mais c'est bien ! l'encouragea Kelly.

— Oui, mais j'ai peur qu'il y ait des problèmes.

— À cause de Katja, tu veux dire ?

— Exactement. Il dit qu'il ne veut plus rien avoir à faire avec elle, et pourtant, hier au téléphone, j'ai eu l'impression que cette histoire n'était pas encore réglée, même s'il me dit le contraire. Je crois qu'elle le mène toujours par le bout du nez. Je veux dire, elle est super belle, et moi…

Ronja essaya de refouler ses larmes.

— Hé…

Kelly posa une main sur son bras.

— Je suis sûre qu'il a compris depuis longtemps quel genre de personne est vraiment Katja.

— Je n'en suis pas convaincue.

— Tu sais, je faisais entièrement confiance à mon dernier petit copain et pourtant tout a dérapé. Peut-être que tu ne devrais pas t'inquiéter autant.

— Ce n'est pas aussi facile.

C'est à ce moment-là qu'Amar les rejoignit.

— Qu'est-ce qui n'est pas aussi facile ? demanda-t-il avec son adorable accent.

— L'amour, lui répondit Kelly d'un ton théâtral.

— Ah, je vois. J'ai déjà remarqué que les Souabes êtes tous désespérément romantiques, répondit le jeune homme d'un air très sérieux.

* * *

Lorsque Jula se réveilla une nouvelle fois, la lumière était allumée. Elle se sentait étourdie et il lui fallut quelques minutes pour s'orienter. Peu à peu, elle comprit la situation et son rythme cardiaque s'accéléra. Elle était toujours attachée à la chaise et le ruban adhésif était toujours sur sa bouche. Cependant, quelque chose avait changé. Elle sentait un poids sur ses cuisses, elle avait aussi l'impression d'être couverte de fils soyeux, comme si des toiles d'araignée étaient collées sur sa peau. Ça n'avait aucun sens pour Jula. La jeune femme baissa instinctivement la tête, même si elle ne voulait pas vraiment savoir ce

qu'elle avait sur ses genoux. Quand elle découvrit le crâne chauve qui reposait sur ses cuisses, elle perdit connaissance un court instant, mais pas assez pour s'évanouir complètement.

Il l'observait d'un air satisfait, appuyé contre le mur. Il avait déjà retiré ses vêtements et il était étonné de voir sa prisonnière aussi indifférente à sa présence. De toute évidence, le corps sans vie de son amie semblait la choquer bien plus que sa nudité.

Quelle expérience intéressante ! C'était la première fois qu'il faisait venir deux femmes en même temps. Il aurait dû le faire beaucoup plus tôt. Il était complètement en extase devant elles. À tel point qu'il ressentait le besoin d'immortaliser cette image pour toujours, mais il ne devait pas se laisser emporter. Ce genre de moments particuliers devaient rester des souvenirs. En aucun cas il ne pouvait risquer de les conserver d'une autre manière.

La femme assise sur la chaise le fixa du regard. Il aimait leurs visages couverts de larmes et leurs crânes rasés. Elles semblaient si perdues, si laides. C'était cet état qui l'excitait le plus. Lorsque la façade s'effritait, la beauté avec, il se sentait leur égal.

Il contempla pensivement sa création : la vue d'Evi morte, accroupie devant Jula, la tête posée sur ses genoux, complètement immobile contre son amie, et la silhouette élancée de Jula, qui ne ressentait que souffrance et désespoir. Il se sentit submergé d'émotions, mais se renfrogna rapidement quand l'Australienne se mit à tirer sauvagement sur ses liens, menaçant de gâcher ce magnifique tableau.

Jula avait reconnu l'homme dans le coin, et tout lui était revenu en mémoire. À la gare, il leur avait proposé de les emmener à Heidelberg et elles étaient montées dans sa voiture sans se méfier. Pourquoi auraient-elles eu peur ? Elles étaient deux. Par le passé, elles avaient souvent fait de l'auto-stop en brandissant un carton indiquant leur destination. Alors pourquoi auraient-elles eu peur d'une offre aussi tentante ? Dans la voiture, tout le monde s'était amusé, il leur avait offert à boire et tout à coup… plus rien.

Maintenant, Evi gisait à ses pieds, morte, et elle aussi allait mourir. Jula en était convaincue.

— Monstre, essaya-t-elle de crier sous le ruban adhésif.

Il devait savoir qu'elle voyait ce qu'il était vraiment, et qu'elle le détestait. Elle ignorait s'il comprenait ses cris étouffés, mais elle veillait à mettre toute la haine qu'il lui inspirait dans son regard.

— Tu n'es pas un homme, regarde-toi, espèce de porc répugnant, cria-t-elle encore.

Elle crut un instant qu'il avait compris ses paroles, car d'un seul coup, le regard satisfait de son tortionnaire changea radicalement.

Finalement, elle n'eut pas la force de continuer ce combat inégal.

Jula regarda le corps inerte de son amie autour duquel reposaient ses cheveux roux, et elle fut secouée d'une crise de larmes.

Ce fut le signal pour son bourreau. Sans se presser, il s'approcha de la sculpture qu'il avait créée et retira le corps d'Evi sans aucune délicatesse. Il jeta simplement son corps sur le sol. Evi était maintenant sur le dos, la nuque complètement disloquée. Jula remarqua que le ventre de son amie était ensanglanté et elle sursauta. Qu'avait-il fait à Evi ? Elle tira une dernière fois sur ses liens de toutes ses forces et cria sans pouvoir vraiment bouger les lèvres.

— Salaud !

L'homme disparut un instant de son champ de vision. Dégoûtée, elle sentit ses lèvres sur son crâne rasé, et son bras qui s'enroulait autour de son cou par-derrière.

Au moment de lui briser la nuque, il poussa un cri et se sentit délivré comme jamais auparavant. Il était profondément reconnaissant envers ces deux jeunes femmes et il voulut partager la mélancolie qu'il ressentait après son acte. Il s'assit donc contre le mur en les tenant contre lui, une dans chaque bras, et serra fermement leur corps contre sa peau nue avant de se mettre à pleurer. Elles avaient mérité cette attention particulière, car elles lui avaient montré une nouvelle voie, la meilleure. Grâce à elles, il savait que les femmes lui seraient encore plus utiles si elles avaient quelqu'un avec qui partager leurs derniers instants. Il en tiendrait compte à l'avenir.

* * *

Chapitre 9

Le lendemain

Katja avait imposé sa volonté à Johann la nuit dernière, comme elle l'avait déjà fait plusieurs fois par le passé, mais il était finalement parti. Ses tentatives de le rendre plus docile avec de la cocaïne et de l'alcool avaient échoué, même s'il n'avait pas pu résister lorsqu'elle avait collé ses lèvres charnues sur sa bouche. L'espace d'un instant, il avait empoigné avidement ses fesses, sensiblement excité, puis il l'avait repoussée.

— Arrête, c'est fini. Nous avions un accord, s'était-il énervé.

— Avant, tu prenais toujours plaisir à me baiser. Alors, qu'est-ce qu'il y a ? En souvenir du bon vieux temps ?

Elle avait procédé avec finesse, lui donnant l'impression d'avoir le contrôle, et lorsqu'elle avait retiré sa robe sous laquelle elle ne portait pas de sous-vêtements, Katja était convaincue qu'il la désirait. Mais l'instant d'après, il avait changé d'avis et s'était enfui, en colère. Elle pensait que ce serait plus facile de reconquérir Johann. Malheureusement, elle devrait recourir à des moyens plus drastiques.

Ce matin, elle s'était donc habillée et coiffée en conséquence avec la ferme intention de se rendre à l'institut du professeur Torgen. Il était temps de rendre visite à cette chère Ronja.

Une fois sur place, le concierge posa un regard fasciné sur la poitrine généreuse de Katja, qui n'était pas vraiment couverte, puis il s'empressa de l'accompagner jusqu'à la cantine. Après tout, c'était une urgence, d'après la jeune femme. L'employé ne manquerait pas d'en informer Carmen Raub, mais en attendant il aiderait Katja autant que possible.

Lorsque Katja Preiwald entra dans la cafétéria, le concierge sur ses talons, les intérimaires faisaient justement une pause.

Ronja fut la première à la voir et elle faillit laisser tomber sa tasse de café sous le choc. Katja remarqua immédiatement la réaction de la jeune fille et elle en fut ravie. En revanche, la présence de Kelly Miller lui plut beaucoup moins.

Qu'est-ce qu'elle faisait ici ? Et avec Ronja, en plus ? Katja eut l'impression d'avoir été trahie.

Ronja se leva et s'avança vers elle.

— Qu'est-ce que tu fais là ? grogna-t-elle, excédée.

Elle attrapa Katja par le bras pour la mettre dehors, mais la blonde ne se laissa pas faire et s'extirpa violemment de la poigne de Ronja.

— Je voulais juste te regarder en face, espèce de salope ! cracha-t-elle.

— Ressaisis-toi, ma pauvre, rétorqua Ronja, qui n'allait pas se laisser insulter par Katja.

— C'est toi qui dis ça ? Celle qui s'en prend à la propriété des autres ?

Même si Ronja tremblait intérieurement, elle essaya de rester calme.

Les éclats de voix attirèrent l'attention de Carmen Raub et de Hans Torgen, qui observaient désormais la scène, plus curieux qu'inquiets.

— Johann ne s'intéresse plus à toi, balança Ronja.

— Oh, tu te trompes, ma chérie. Demande-lui donc quand il a fourré sa langue dans ma bouche pour la dernière fois.

Ronja perdit finalement son sang-froid et s'élança pour gifler Katja, mais cette dernière fut plus rapide et attrapa le bras de son adversaire.

— Attention, tu ne sais pas à qui tu as affaire !

Sa voix évoquait le feulement d'un chat sauvage.

— Bas les pattes, ou je te les brise, ajouta-t-elle.

Ronja voulut la gifler à nouveau quand Carmen Raub s'interposa entre les deux femmes.

— Vous devriez partir, maintenant, dit-elle froidement à l'attention de Katja, c'est une propriété privée et vous n'avez pas été invitée.

Carmen lança un regard furibond au concierge qui louchait vers le sol, embarrassé, et qui se préparait déjà à recevoir un avertissement.

— Faites sortir cette personne, lui ordonna Carmen, le ton empreint de reproches.

Mais avant même que l'homme ne puisse réagir, le professeur Torgen se proposa de la raccompagner jusqu'à la sortie.

Katja avait entre-temps repris ses esprits et elle adressa un sourire radieux au professeur, comme si elle était sur le point de lui remettre la clé du paradis.

— Professeur Hans Torgen, se présenta-t-il sans se rendre compte à quel point il était prévisible.

Carmen Raub le regarda, bouche bée, tandis qu'il offrait son bras à la blonde. Elle aurait voulu se jeter elle-même sur cette dévergondée.

Alors qu'ils avaient presque franchi la porte de la cafétéria, Katja se retourna une dernière fois en jetant un regard cruel à Ronja, puis à Kelly.

— Je suis loin d'en avoir fini avec vous deux, les menaça-t-elle.

Les femmes poussèrent un long soupir quand la porte se referma enfin. Le concierge s'éloigna rapidement à son tour et Amar eut le réflexe de le suivre sans vraiment comprendre ce qui venait de se passer.

Ronja voulut s'excuser auprès de Carmen Raub, mais celle-ci leva immédiatement la main.

— À l'avenir, pas d'affaires privées ici.

C'est tout ce qu'elle trouva à dire avant de disparaître dans son bureau.

Kelly regarda son amie, perplexe.

— C'était quoi ça ?

— Rien de bon, c'est sûr, lui répondit Ronja.

Elle devait parler à Johann de toute urgence. Même si elle savait que Katja était douée pour semer le doute, elle ne pouvait s'empêcher de se sentir terriblement jalouse.

— À mon avis, elle est venue ici uniquement parce qu'elle craque, et rien d'autre.

Ces mots réconfortèrent quelque peu Ronja, mais Katja l'avait tout de même touchée là où ça faisait mal.

Sur le parking, Katja eut la deuxième surprise de la journée. Elle aperçut Leon Neller qui passait devant elle dans sa voiture. Elle tenta habilement de se cacher derrière le professeur Torgen qui ne semblait pas avoir compris la manœuvre.

— J'ai déjà vu cette voiture quelque part. Qui est-ce ? demanda-t-elle innocemment lorsque le véhicule fut hors de vue.

— Leon Neller. Sa famille possède la ferme à côté de notre institut.

Katja fit semblant de ne pas être intéressée, ce qui n'était pas le cas.

Ça tombe bien, pensa-t-elle avec satisfaction.

Jusqu'à présent, Leon Neller restait un mystère pour elle, c'est la raison pour laquelle il serait certainement utile d'en savoir un peu plus sur lui.

Et lorsque le professeur Torgen lança laborieusement son invitation à prendre un café, elle accepta sans hésiter, sachant qu'il serait une excellente source d'informations.

* * *

En fin d'après-midi, Kelly faisait son habituelle promenade dans les champs. Malheureusement, Paul n'avait pas pu l'accompagner cette fois-ci, car il devait à nouveau travailler dans l'atelier de découpe. L'étudiante décida donc d'éviter la maison et la grange attenante. Elle n'avait aucune envie de voir du sang, des morceaux de viande, ou la hache de Gustav le super boucher.

Elle essaya de ne plus penser au terrible incident de la dernière fois et tenta de profiter de la chaleur de l'été. Même si elle n'était pas du genre à se faire rôtir au soleil pendant des heures, elle aimait les températures élevées. Tout était tellement plus simple en cette saison. Pas de vestes épaisses ou de grosses chaussures, plus besoin de s'emmitoufler constamment pour se protéger du vent froid. Elle s'était tellement habituée à ces petites promenades qu'elle avait décidé de se

rendre plus souvent à l'*ancien jardin botanique*, près de la vieille ville de Tübingen, dès qu'elle en aurait la possibilité. Sans but particulier, elle se balada en écoutant le chant des grillons et en s'imaginant être en Provence. Elle s'arrêta brusquement lorsqu'un groupe de merles, qui s'était posé sur un épouvantail mis à mal par les intempéries, s'envola dans le ciel. Elle regarda autour d'elle, en proie à la panique.

Même si elle ne voyait personne, elle avait vraiment l'impression d'être observée et elle frissonna malgré la chaleur. Elle repensa alors à Timo et aux avertissements de Beate Kraus, puis elle se mit à courir tant bien que mal avec ses tongs, mais elle n'osait pas s'arrêter pour les enlever. Enfin, elle aperçut les bâtiments de la ferme devant elle. Elle se précipita dans sa chambre, verrouilla la porte et s'effondra sur son lit, à bout de souffle. Ce n'était peut-être pas une bonne idée de se promener toute seule dans ces champs, mais elle était pourtant persuadée que Timo ne savait pas où elle était.

Elle reprit lentement une respiration normale et se détendit peu à peu. Puis la peur fit place à la honte. Une volée d'oiseaux effrayés ne signifiait pas automatiquement que sa vie était en danger. Elle se morigénait d'avoir été si ridicule quand soudain, on frappa à la porte et elle sursauta.

— Kelly, tu es toujours là ?

Elle soupira de soulagement. Ce n'était que Paul. Une fois de plus, elle se traita d'idiote. Que croyait-elle ? Que Timo était venu jusqu'ici pour la harceler ? Elle ne trouvait pas cette idée si absurde, pourtant. Heureusement, Paul balaya ses angoisses.

— Je peux aller me promener avec toi maintenant, lança le jeune homme de l'autre côté de la porte.

— C'est gentil, répondit-elle, mais je viens juste de rentrer et je dois prendre une douche.

— Dommage, regretta-t-il.

— On se voit plus tard, le rassura-t-elle, mais il était déjà parti.

Peu après, regardant par la fenêtre, elle le vit un peu plus loin en train de discuter avec le professeur Torgen et Leon.

Elle alla dans sa petite salle de bain pour prendre une douche. L'eau tiède la revigora et le gel douche parfumé à la lavande lui donna à nouveau l'impression d'être en Provence. Elle tournait sur elle-même sous le pommeau de douche tout en rinçant le shampoing de ses cheveux. Puis soudain, elle ouvrit les yeux à hauteur d'un petit trou percé dans la paroi et elle faillit mourir de peur. Elle hurla, hystérique, incapable d'avoir une seule pensée rationnelle. Ses cris étaient si alarmants que Ronja et Amar sortirent précipitamment de leur chambre pour comprendre ce qui se passait. Kelly eut juste la présence d'esprit de saisir une serviette avant de quitter la salle de bain en panique et de se réfugier dans la véranda.

— Pour l'amour de Dieu, s'exclama Amar qui fut le premier à arriver. Qu'est-ce qui s'est passé ?

Il jeta un coup d'œil dans la chambre de Kelly avant de reporter son attention sur la jeune fille, l'air perplexe.

Puis Ronja arriva à son tour, essoufflée et le visage blême.

— Il y avait quelqu'un, geignit Kelly qui tremblait comme une feuille.

— Où ? demanda Amar.

— Quelqu'un me regardait pendant que je me douchais, sanglota l'étudiante. Il y a un petit trou dans le mur…

Elle n'eut pas besoin d'en dire plus. Amar fit immédiatement le tour du bâtiment.

— Fais attention, lui cria Ronja en prenant Kelly dans ses bras pour la réconforter.

Amar revint peu de temps après. Il semblait confus et Kelly eut l'impression qu'il ne la croyait pas.

— Quelqu'un a mis une grosse pierre par terre, annonça-t-il. Probablement pour être à la bonne hauteur pour atteindre le trou. Je suis sûr qu'elle n'était pas là hier.

Ronja regarda Kelly, les yeux écarquillés. Elle était bien entendu au courant des problèmes que Kelly avait eus avec Timo.

— Ton ex, tu crois ? demanda-t-elle.

— Je ne sais pas, se lamenta l'étudiante. Quand je me suis promenée tout à l'heure, j'ai eu l'impression que quelqu'un m'observait. Après, j'ai pensé que c'était juste mon imagination, puis sous la douche…

Kelly ne se rendait pas compte qu'elle pleurait et qu'elle continuait de trembler.

— Tu es gelée, s'inquiéta Ronja. Allez, va t'habiller et après, on réfléchira à ce qu'on peut faire. Tu devrais peut-être appeler cette policière.

Kelly resta silencieuse. Elle n'était pas certaine que c'était une bonne idée.

— Tu as reconnu quelqu'un ? intervint Amar.

— Non, lui répondit-elle machinalement.

Puis elle se mit à réfléchir. De quelle couleur était l'œil ? Elle l'avait pourtant vu, pourquoi sa mémoire lui faisait-elle défaut ?

— Je ne me souviens plus, gémit-elle. Je suis certaine d'avoir vu un œil, mais je n'ai pas vu sa couleur. C'est arrivé si vite. J'ai eu très peur, je voulais sortir de la douche le plus vite possible et j'ai oublié de bien regarder. Je me sens tellement idiote.

Ronja lança un regard réprobateur à Amar.

— Personne n'aurait gardé son sang-froid dans une telle situation, rassura-t-elle Kelly

— Peut-être que c'était quelqu'un de la ferme ? lâcha Amar.

Le jeune homme voulait aborder cette histoire sous un autre angle. Il pensait que cette idée serait moins traumatisante pour Kelly.

— Tu es fou ? le réprimanda Ronja. Si c'est le cas, on ne peut pas rester ici une seule nuit de plus !

Amar rougit. Il n'avait pas réfléchi aux conséquences, mais ça ne voulait pas dire qu'il avait tort.

— C'est peut-être une blague de Paul, sans aucune mauvaise intention ? insista-t-il malgré tout. Il t'aime bien, Kelly, c'est évident. Il est peut-être attardé, mais il reste un homme.

Ronja devait admettre que c'était tout à fait possible.

— Et il est plus à même de connaître l'existence de ce petit trou qu'une personne venant de l'extérieur, ajouta le jeune homme.

Kelly y réfléchit un instant.

— Il était à ma porte juste avant…

Ronja poussa un juron tandis qu'Amar semblait satisfait.

— Tu vois ! lança-t-il, ravi que sa théorie tienne la route.

— Il faut que j'en parle à Paul, décida Kelly. Si je m'y prends correctement, il comprendra qu'il ne doit pas faire ce genre de chose.

— Et je parlerai à Klara Neller, proposa Ronja. Ils doivent reboucher ce trou rapidement.

Les trois collègues se calmèrent peu à peu. Kelly n'aimait pas l'idée que Paul l'observait en cachette, et encore moins que son ex-petit ami puisse rôder dans les parages. Cependant, elle savait que Paul n'était pas mal intentionné. Elle lui parlerait plus tard, dans la journée.

* * *

Kelly savait que Paul aimait passer du temps dans l'annexe. Il se sentait bien au milieu des tracteurs et des outils. Elle avait remarqué à quel point il était doué pour les travaux manuels et elle s'était même demandé pourquoi on ne l'encourageait pas davantage en ce sens. Cependant, elle n'osait pas en parler à Klara Neller, car elle n'était qu'une invitée de passage. Elle n'allait pas s'immiscer dans les affaires des autres en sachant qu'elle partirait bientôt.

Lorsqu'elle entra dans le grand bâtiment, elle dut attendre un moment avant que ses yeux ne s'adaptent à la lumière tamisée. C'était la raison pour laquelle elle ne remarqua pas Paul tandis qu'elle faisait le tour des différents engins agricoles en criant son nom. Quand il la vit, le jeune homme cacha rapidement quelque chose derrière une pile de pots de peinture.

— Kelly, dit-il avec surprise lorsqu'elle apparut devant lui.

Elle eut immédiatement l'impression de le déranger, mais elle décida tout de même de lui parler.

— Il faut que je te parle.

Le jeune homme fronça légèrement les sourcils, comme s'il se préparait à se faire réprimander. Kelly se demanda alors si elle n'avait pas employé un ton un peu trop brutal. Elle lui sourit pour atténuer son éventuelle agressivité et s'exhorta en silence à être plus délicate.

— Qu'est-ce que tu fais ? demanda-t-elle d'un air innocent.

Fronçant les sourcils, elle regarda la matière grise et pâteuse qu'elle voyait dans le seau, à ses pieds, et qui collait aussi aux doigts de Paul.

— Rien, lui répondit-il, aux aguets.

Kelly comprit tout de suite qu'il ne voulait pas lui en parler, alors elle en vint directement à la véritable raison de sa présence ici.

— Paul, tu te rappelles ce que je t'ai dit tout à l'heure… quand je voulais prendre une douche ?

Il hocha la tête et commença à gratter la pâte de ses mains, sans la regarder.

— Est-ce que tu m'as regardée à travers le trou dans le mur ? lui demanda-t-elle directement, en essayant de rendre sa voix aussi neutre que possible.

Cette fois, il secoua frénétiquement la tête, mais toujours sans la regarder, préférant se concentrer sur ses doigts sales.

— C'est impoli de faire ça, et ça fait peur aux gens, dit-elle en s'approchant d'un pas. J'ai eu très peur.

Il sembla réfléchir à ses paroles, puis il releva finalement la tête, les traits tendus.

— Je n'ai rien fait, répliqua-t-il.

Kelly avait l'impression qu'il mentait, mais elle ne connaissait pas le garçon aussi bien que ça.

— Tu m'as regardée prendre ma douche ? lui demanda-t-elle prudemment.

Il secoua à nouveau la tête, les lèvres pincées.

— Tu en es sûr ? insista-t-elle.

Cette fois, il acquiesça et Kelly soupira, résignée.

Paul comprit que la jeune femme n'était pas satisfaite de ses réponses et il se demanda s'il devait être honnête avec elle. Parfois, les gens voulaient vraiment entendre la vérité et Kelly en faisait peut-être partie ? Puis il se souvint qu'on lui avait toujours ordonné de se taire et de ne rien dire à personne. Il se sentit tout à coup en conflit avec lui-même.

— Je ne t'en veux pas, le rassura Kelly qui avait décidé de laisser tomber l'affaire.

À ces mots, Paul lui adressa un sourire et changea de sujet.

— Je te prépare une surprise, lui avoua-t-il avec fierté en se retenant de parler du mariage.

— Vraiment ?

Kelly ne savait pas quoi en penser et elle répondit avec sa gentillesse

habituelle.

— C'est très gentil.

Elle pensait que c'était sa façon de s'excuser et elle ne voulait pas le perturber davantage. Après tout, le trou dans le mur était rebouché à présent, et son séjour à la ferme serait bientôt terminé. Paul n'était déjà pas gâté par la vie, pourquoi devrait-elle encore lui compliquer inutilement les choses ?

— Je vais te laisser, annonça-t-elle. J'ai encore un peu de travail à faire.

Puis elle le salua d'un sourire avant de partir.

Paul expira de soulagement. Elle avait failli voir la surprise qu'il lui préparait. Il passa délicatement la main derrière les pots de peinture et en sortit le cadeau de mariage inachevé. Il l'étala avec précaution sur l'établi et admira d'un œil critique le travail qu'il avait réalisé. Il était plutôt content.

Heureusement que Kelly n'est pas restée plus longtemps, se dit-il avant de s'agenouiller devant le seau.

Il plongea sa main dans la mixture et en sortit une pièce particulièrement belle qu'il avait dû cacher précipitamment. Elle compléterait à merveille l'ensemble de son œuvre. Il espérait cependant qu'elle n'était pas trop abîmée, maintenant. Ensuite, il se remit rapidement au travail.

Tout en exécutant habilement les gestes requis, il repensa à cette histoire de douche. Il aurait pu lui dire qui était monté sur la pierre derrière le bâtiment, mais il aurait eu des ennuis. C'était mieux ainsi. Kelly savait maintenant qu'il n'avait rien à voir avec ça. Le vrai coupable lui donnerait peut-être quelque chose en échange de son silence, après tout.

* * *

Le lendemain matin

Beate Kraus se réveilla en sueur. Il n'était que six heures du matin et elle avait mal dormi une fois de plus. Elle n'avait que la quarantaine, certes, mais une transpiration excessive, des sautes d'humeur et des nuits sans sommeil étaient pour elle les signes typiques de la ménopause. Cependant, d'après son gynécologue, tous ces symptômes étaient dus au stress et au manque d'activité sportive. Il lui avait également parlé d'un régime alimentaire sain et il lui avait bien sûr posé quelques questions sur sa vie actuelle. Ce gynécologue racontait n'importe quoi ! Dans son cas, il s'agissait à coup sûr des premiers signes de la ménopause et rien d'autre.

Comme elle n'arrivait plus à dormir, elle se leva. Elle descendit dans

la cuisine et elle retint son souffle un instant avant de sentir sa tension artérielle atteindre des hauteurs vertigineuses. Sur le moment, en voyant le chaos, elle pensa à un cambriolage. Mais elle comprit rapidement qu'un voleur n'aurait pas pu s'attaquer à son réfrigérateur. Il n'aurait certainement pas laissé une poêle brûlée, des restes de ketchup sur la table et un sol parsemé de miettes de pain. Il n'aurait pas non plus laissé un petit mot : *Je nettoierai tout ça demain. J'étais trop fatiguée pour le faire tout de suite. Anne.*

Beate fixa le message avec stupeur avant de faire tremper la poêle.

Au moins, mon enfant est capable de se faire des œufs brouillés, pensa-t-elle en chassant l'idée d'avoir élevé une paresseuse.

L'espace d'un instant, Beate pensa que ce serait plus commode si sa fille quittait Tübingen pour aller faire ses études dans une autre université. Puis elle eut immédiatement mauvaise conscience en se rappelant toutes ces jeunes femmes portées disparues, et elle décida de faire un grand nettoyage dans la cuisine pour oublier ses idées noires et ses angoisses maternelles. Au bout d'une heure, elle était assise au petit comptoir et sirotait son café. Il fallait qu'elle ait une discussion avec sa fille. Cela ne pouvait plus durer. Sa progéniture devait assumer ses responsabilités. Si elle continuait à la laisser faire n'importe quoi, les choses empireraient très certainement. Comment sa fille pourrait-elle s'en sortir dans la vie ?

Avant que Beate Kraus n'eût le temps de se demander si elle devait se précipiter à l'étage pour confronter Anne, son téléphone portable retentit. Elle fut surprise de voir que c'était Maren Teuber. Maren avait la trentaine et était commissaire à Baden-Baden. Elles s'étaient rencontrées lors d'une formation, s'étaient liées d'amitié et avaient gardé contact.

Lorsque Kelly Miller s'était présentée chez la capitaine et qu'elle avait parlé de son ex-petit ami Timo de Baden-Baden, Beate avait immédiatement contacté Maren. Cependant, elle avait dû attendre encore quelques jours avant de pouvoir lui parler, car sa collègue était en vacances.

Malheureusement, Maren Teuber n'avait rien trouvé sur ce Timo et Beate était étonnée de recevoir cet appel à une heure aussi matinale.

— Maren ! dit-elle joyeusement en pensant au joli visage de sa collègue et à son nez légèrement de travers qui, d'une certaine manière, la rendait encore plus mignonne.

— Écoute, je suis tombée sur quelque chose, annonça -t-elle sans ménagement.

— Timo Rober ?

— Exactement, répliqua sa collègue, excitée.

Beate sentit des picotements dans son estomac.

— J'avoue que j'ai eu de la chance, poursuivit Maren. Je suis allée à

une fête d'anniversaire chez un collègue l'autre jour, et il y avait quelques retraités là-bas. Bref… c'est sans importance… En revanche, j'ai appris que Timo Rober avait agressé une jeune fille, il y a quelques années.

— Mais dans les dossiers…

— Oublie les dossiers, l'interrompit Maren. Ça s'est passé il y a environ huit ans et la jeune fille n'a pas porté plainte. C'est pour ça qu'on n'a rien trouvé à ce sujet. Mais un des collègues retraités s'en est souvenu. Peut-être que ça pourrait t'aider.

Maren donna rapidement tous les détails et Beate Kraus nota tous les faits importants en étant de plus en plus convaincue d'avoir enfin une piste sérieuse.

* * *

Beate Kraus avait du mal à contenir son impatience. Elle aurait préféré se rendre immédiatement chez Timo Rober avec un mandat d'arrêt, mais elle devait d'abord obtenir l'autorisation de l'interroger en tant que témoin. Elle avait transmis les informations de Maren Teuber à son chef, mais ce dernier ne semblait pas du tout enthousiaste.

— Vous vous égarez un peu, vous ne croyez pas ? lança-t-il.

La capitaine ne se laissa pas éconduire aussi facilement.

— L'agression remonte à environ huit ans. Timo Rober, alors âgé de dix-sept ans, aurait drogué la fille d'un employé de son père, puis il l'aurait agressée sexuellement. Ensuite, il a menacé la jeune fille, une certaine Andrea Baumann, avec un couteau et il lui a infligé des blessures au ventre.

— Et il n'y a pas eu de plainte, argumenta fermement son supérieur.

Il se pencha en arrière et s'adossa lourdement à sa chaise de bureau usée. Comme l'homme était bien portant, le vieux fauteuil grinça bruyamment.

— Je sais ce que vous allez dire, mais c'est pourtant évident, insista Beate. Andrea était la fille d'un collaborateur du père de Timo Rober. Ils ont certainement négocié un accord.

— Il n'y a pas eu de plainte, répéta le patron de Beate.

— Ça ne veut pas dire qu'il ne s'est rien passé. La mère a appelé la police quand sa fille est rentrée à la maison complètement perturbée. L'officier qui a pris l'appel a été informé d'un viol.

— Oui, et aussitôt après, le même officier a appris que la jeune fille de quinze ans était tombée éperdument amoureuse de Timo et que toute cette histoire n'était qu'une invention de la petite pour le punir de l'avoir larguée. Il n'y a pas eu d'examen médical. On ne pouvait donc pas confirmer qu'elle avait été droguée et agressée sexuellement. De plus, elle a déclaré s'être infligé elle-même les blessures

superficielles au ventre.

— Et trois semaines plus tard, elle s'est suicidée ! s'emporta Beate Kraus, agacée.

Son chef la regarda en soupirant.

— D'après la morgue, il s'agissait d'un accident. Elle a fait une chute en faisant de l'escalade.

— La jeune fille ne s'intéressait ni à la montagne ni à l'escalade. L'endroit où s'est produit ce prétendu accident était un lieu de prédilection pour les suicidaires à l'époque.

— Rien n'indiquait qu'elle s'était suicidée.

— C'était pourtant évident ! Elle devait être désespérée. Elle se fait sauvagement agresser et on la traite de coupable. Même ses parents s'étaient ligués contre elle. On l'accuse d'avoir menti et le responsable s'en tire tranquillement.

— Très bien. Supposons qu'il s'agisse effectivement d'un suicide, même s'il n'y a pas de preuves. Pourrions-nous envisager qu'elle ait sauté parce qu'elle avait honte, tout simplement ? Elle a raconté une abominable histoire à dormir debout et elle a pris conscience après coup de l'erreur qu'elle avait commise.

L'intuition de Beate et les faits étaient en totale contradiction, et elle détestait cela. Son chef avait d'excellents arguments, mais la capitaine ne céda pas pour autant.

— Le collègue de l'époque avait des doutes sur l'innocence de Timo Rober.

— Alors il aurait dû ouvrir une enquête.

Il avait certainement un patron tout aussi têtu qui ne voulait pas voir la vérité, pensa Beate, mais elle se garda bien d'exprimer sa pensée.

Son supérieur la regarda d'un air inquisiteur.

— La morte dans le Neckar avait des coupures sur le ventre, continua Beate. Timo Rober était probablement à Tübingen quand cette femme a été assassinée.

— Il n'y a encore aucune preuve de ce que vous avancez. Un texto dans lequel il laisse entendre à son ex-petite amie qu'il va venir ne suffit pas.

— Il a dit à Kelly qu'il était là quand Nina Wäldele a eu son altercation avec Katja Preiwald.

L'homme poussa un grognement sourd. Il avait compris depuis longtemps que sa capitaine ne lâcherait pas.

— D'accord, mais allez-y doucement. Je n'ai aucune envie d'entacher la réputation de nos services en poursuivant la mauvaise personne. Et s'il s'agit bien de notre homme, je veux des preuves solides et ne pas le voir s'en tirer à bon compte à cause d'une faute professionnelle.

Beate acquiesça.

— J'espère que nous nous sommes bien compris, je…

Il n'alla pas plus loin, car à ce moment-là, Frank Kröner fit irruption dans le bureau.

— Désolé, mais j'ai pensé que tu devrais voir ça tout de suite. Ça vient d'arriver.

Il donna un document à Beate Kraus.

Le supérieur hiérarchique derrière son bureau regarda ses deux agents à tour de rôle.

— Puis-je savoir ce qui se passe ? grogna-t-il.

La capitaine était incapable de répondre. Elle devait encore digérer la nouvelle.

— Timo Rober est mort, annonça Frank Kröner.

* * *

Un peu plus tôt

Timo essaya de s'enfuir, mais il n'avait aucun repère, même si les premières lueurs du soleil étaient suffisantes pour trouver le chemin à suivre. Soudain, quelque chose le frappa violemment à l'épaule. Il fut projeté à terre et sa tête heurta brutalement le sol. Il ne ressentit pas la douleur qu'il aurait dû éprouver. Son corps lui obéissait à peine. Il ne percevait qu'un bruit étouffé autour de lui, comme s'il portait un casque. Allongé sur le sol et les paupières entrouvertes, il pensa à Kelly, et, malgré sa torpeur, il se rappela son plan.

Il avait vite découvert où elle se trouvait. Il avait eu le temps de l'observer. Il l'avait suivie lorsqu'elle s'était promenée seule dans les champs, et il connaissait les personnes qu'elle côtoyait à l'institut. Puis il avait découvert quelque chose de très intéressant. Son esprit embrumé n'était toujours pas en mesure de comprendre l'erreur qu'il avait commise en essayant de conclure ce marché. Il avait été trop confiant. Il n'avait pas du tout pensé aux conséquences de sa tentative de chantage, et il s'était rendu compte trop tard qu'on l'avait drogué.

Il cligna péniblement des yeux et il distingua une ombre se diriger vers lui. Il crut d'abord qu'il s'agissait d'un nuage de poussière, mais Timo reconnut ensuite le profil d'un pneu de camion qui fonçait droit sur lui. L'énorme masse de caoutchouc noir ne semblait pas dévier de sa trajectoire. Allongé sur le côté, Timo ressentit les vibrations du sol, puis un souffle, et, juste après, une douleur brève et intense lorsque la roue du poids lourd lui écrasa la tête.

Le crâne se brisa comme du verre et le tissu cérébral gicla dans toutes les directions. La mort fut instantanée. Une fraction de seconde après, son corps tressaillit une dernière fois. L'homme était bel et bien mort, l'au-delà accueillant ce qu'il restait de lui. Puis d'autres

véhicules roulèrent sur le cadavre. Seule restait l'enveloppe corporelle de Timo, aplatie comme ces charognes qui faisaient souvent partie du paysage des voies rapides et des autoroutes. Soit on ne les voyait pas, soit on jetait un bref regard à ces pauvres bêtes écrasées avant de se concentrer à nouveau sur la route.

* * *

Chapitre 10

Alors que Beate Kraus avait déjà imaginé comment elle allait pousser Timo Rober à lui dire la vérité sur ses crimes, les restes du jeune homme gisaient devant elle sur la table en inox du médecin légiste. Elle ne savait pas comment gérer toute cette colère qu'elle avait ressentie envers lui avant d'apprendre ce qui lui était arrivé. Elle n'était peut-être pas toujours très objective lorsqu'elle laissait son instinct prendre le dessus, mais elle connaissait parfaitement son travail. Si quelqu'un était coupable, elle se démenait pour le prouver. Dans le cas contraire, elle cessait de s'acharner.

Cependant, la mort de Timo Rober soulevait de nombreuses nouvelles questions et Beate comprenait encore moins le rôle qu'il avait bien pu jouer dans toute cette histoire. Le médecin légiste releva le drap sur les restes mutilés et donna à la capitaine ses premières constatations.

— Nous avons retrouvé une grande quantité de benzodiazépines dans ses analyses de sang.

— Du GHB ? demanda Frank Kröner.

— L'a-t-il pris de son plein gré ? enchaîna Beate, même si elle connaissait déjà la réponse.

— Impossible à déterminer, répondit le médecin en haussant les épaules.

Il résuma son rapport préliminaire et les résultats des premiers tests. Il mentionna également que le défunt avait probablement consommé de la cocaïne de son vivant, mais qu'il fallait attendre les résultats définitifs du laboratoire.

Les agents quittèrent la morgue en silence.

Frank Kröner repensa au rapport de la police de la route. Les collègues avaient reçu l'appel alarmé d'un automobiliste. Celui-ci leur avait signalé la présence d'une personne sur la chaussée. Il avait ajouté qu'il avait failli le heurter avec son rétroviseur latéral. Les agents s'étaient immédiatement rendus sur place, mais il était déjà trop tard. Ils avaient ensuite fermé le tronçon et récupéré le corps. Le chauffeur du camion qui avait écrasé Timo était encore sous le choc, mais de toute façon, ils n'attendaient pas grand-chose de son témoignage. La victime avait ses papiers d'identité dans la poche de sa veste, et ils avaient retrouvé sa voiture sur un parking, juste à côté du lieu de l'accident. Dans la boîte à gants, les policiers avaient découvert un flacon de benzodiazépine, mais ils n'avaient relevé aucune empreinte digitale.

Timo les avait-il essuyées lui-même afin de prétendre, en cas de

contrôle de police, que ce flacon ne lui appartenait pas ? Ou lui avait-on administré le GHB à son insu et placé le flacon dans sa voiture ? Quelqu'un voulait-il faire croire qu'il s'agissait d'un accident ? Pour Frank Kröner, il y avait également une autre possibilité.

— Il s'est peut-être suicidé, lança-t-il.

Beate Kraus regarda son collègue d'un air pensif.

— Un chagrin d'amour ? suggéra-t-elle.

— C'est possible. Généralement, on ne choisit pas ce genre d'endroit ni même sa voiture, quand on veut se défoncer. En plus, on sait déjà qu'il avait réservé une chambre dans un hôtel de luxe à Tübingen. Pourquoi se serait-il rendu sur ce parking ?

— Tu crois qu'il voulait se défoncer pour mettre fin à ses jours ?

Frank haussa les épaules et observa sa supérieure, qui semblait tiraillée par ses sentiments.

— Nous verrons bien ce que la famille pourra nous dire. Mais j'ai le sentiment que Timo Rober n'avait aucune tendance suicidaire. Il a contraint et menacé son ex-petite amie. Ce type était adepte du harcèlement psychologique. Pourquoi aurait-il mis fin à ses jours ce cette manière ? Aussi brutale et sans que personne ne le sache ? S'il avait voulu se suicider, il aurait fait une grande mise en scène, il aurait écrit une lettre d'adieu et il aurait fait en sorte d'être sauvé à temps. Je ne sais pas… J'ai plutôt l'impression que quelqu'un lui a donné un coup de main.

— Un meurtre ?

Même si Frank y avait songé, il s'était d'abord basé sur les statistiques selon lesquelles les accidents étaient beaucoup plus fréquents que les actes de violence.

— Je vais reprendre tes arguments, poursuivit Beate. Pourquoi aurait-il choisi cet endroit pour se défoncer ?

— Un rendez-vous avec son dealer ?

— Et il se serait empressé de se défoncer dans sa voiture parce qu'il ne pouvait pas attendre ? fit remarquer Beate Kraus. Où est son téléphone portable ? On ne l'a pas trouvé jusqu'à présent. C'est bizarre, non ?

Ils continuèrent de marcher en direction du parking tandis que la capitaine réfléchissait.

— De toute façon, il reste encore quelques questions auxquelles il nous faut répondre avant que nous puissions classer l'affaire Timo Rober.

* * *

Dans la chambre d'hôtel de Timo Rober, les agents avaient retrouvé un appareil photo numérique contenant de nombreuses photos de

Kelly Miller. C'était la preuve qu'il avait espionné l'étudiante à la ferme des Neller et à l'institut. D'autres clichés montraient d'autres personnes et, fait intéressant, il y avait également une photo de Katja Preiwald en compagnie du professeur Hans Torgen, devant l'institut. Par conséquent, les enquêteurs n'eurent d'autre choix que de se rendre là-bas en fin d'après-midi pour interroger Kelly Miller, entre autres.

Ils apprirent que deux des femmes qui figuraient sur certaines photos étaient des Australiennes de passage, que Katja Preiwald leur avait rendu visite, et que le jeune homme sur la moto était l'ex-petit ami de celle-ci.

— Ça me fait bizarre qu'il soit mort, dit Kelly d'une voix étranglée. Je devrais être triste pourtant. On était quand même très amoureux l'un de l'autre, après tout… Enfin… je l'étais, tout du moins.

— Saviez-vous que Timo Rober se droguait ? s'empressa de demander Beate Kraus.

Elle voulait que la jeune fille reste concentrée, et qu'elle évite de s'épancher sur le passé, ou ses émotions.

— Non ! s'exclama Kelly qui paraissait sincèrement horrifiée.

Ensuite, Frank Kröner lui posa la question embarrassante de son alibi pour la nuit précédant la mort de Timo.

— Pourquoi voulez-vous savoir ça ? demanda-t-elle avec véhémence. Je croyais que c'était un accident ?

— Ce sont des questions de routine, la rassura la capitaine en jetant un regard accusateur à son collègue.

— J'étais là. Je dormais, toute seule ! répondit Kelly, furieuse.

— Quand avez-vous vu Timo Rober pour la dernière fois ? demanda Beate Kraus.

— Avant de venir vous voir au commissariat, mais…

Elle hésita, puis elle raconta aux agents qu'elle avait eu l'impression qu'il la suivait dans les champs. En revanche, elle s'abstint de leur parler de l'incident de la douche. Elle était convaincue que Paul était le coupable et elle ne voulait pas lui créer des ennuis.

Peu de temps après, les policiers se retrouvèrent dans la cuisine de la famille Neller. Klara leur avait proposé du café, mais les agents avaient poliment refusé. Il régnait une atmosphère glaciale. Beate Kraus sentait bien que ces gens étaient extrêmement méfiants envers les autorités. Paul et Gustav restaient silencieux et Klara n'avait de cesse de frotter la vieille nappe de la table.

— Mon fils Leon va arriver, il pourra mieux vous aider que nous, dit-elle en jetant constamment des regards nerveux vers la porte.

Gustav se contenta de confirmer en reniflant.

Beate Kraus essaya de détendre l'atmosphère en s'adressant prudemment à Paul. Il était en train de gribouiller une sorte de

patchwork, un grand carré rassemblant d'autres petits carrés, sur une feuille de papier. La capitaine avait, du moins, l'impression que son dessin devait représenter quelque chose de ce genre.

— C'est plutôt joli, dit-elle. C'est une couverture ?

Le jeune homme leva les yeux vers elle d'un air méfiant.

— Je te parle pas à toi ! cracha-t-il.

— Paul, sois poli ! le réprimanda sa mère avant de s'excuser auprès de la policière. Désolée, il est timide avec les étrangers.

— Je ne veux pas parler à celle-là, persista Paul d'un air renfrogné avant de croiser les bras sur son torse.

Gustav fit immédiatement la moue, mais Beate Kraus n'aurait su dire s'il était mécontent ou plutôt satisfait du comportement de son neveu.

— Paul, insista Klara.

Agacé, son fils replia rapidement son dessin et fourra la feuille dans la poche de son pantalon.

— Ça ne regarde personne, grogna-t-il.

Frank Kröner leva les yeux au ciel. Il en avait assez de ces péquenauds qui considéraient manifestement la police comme leur ennemi. Avec un peu de chance, ce Leon allait bientôt se montrer. Au moins, l'endroit était propre et sentait bon. Il porta son regard sur une pile de conserves et put lire les inscriptions. Klara, qui avait suivi son regard, se leva d'un bond, et elle plaça rapidement la marchandise dans un carton.

— J'avais oublié ça, lança-t-elle. Il faut encore les emballer. C'est pour le marché, demain.

— Je ne pense pas que ça intéresse ces messieurs-dames, lança sèchement Gustav en prenant la parole pour la première fois.

Il se racla la gorge et éructa de manière repoussante avant de siroter bruyamment son café.

Paul, quant à lui, se balançait sur sa chaise dont les pieds en bois frappaient le sol à intervalles réguliers. Frank Kröner sentait qu'il allait bientôt craquer quand Leon Neller arriva enfin, et tous poussèrent un soupir de soulagement.

Le deuxième fils de Klara s'avança vers les policiers et leur serra la main en les saluant poliment. Il n'était pas du tout nerveux, ce qui était plutôt surprenant, car les gens étaient généralement un peu agités face aux forces de l'ordre. Leon jeta un regard sévère à son frère, qui cessa immédiatement de se balancer et resta tranquillement assis sur sa chaise.

— N'en voulez pas à ma famille, mais nous n'avons pas toujours eu la vie facile. C'est la raison pour laquelle nous sommes méfiants vis-à-vis de certaines personnes.

Il regarda furtivement Paul avant de poursuivre.

— Ma mère a dû nous élever seule, mon père est parti avant notre naissance. Gustav nous aide du mieux qu'il peut.

Beate Kraus hocha la tête avec compassion.

— Nous n'allons pas vous retenir très longtemps. Nous devons juste vous poser quelques questions pour notre enquête. Votre famille ne voulait pas y répondre sans votre présence. Vous êtes avocat ? demanda-t-elle.

Elle pensait que le jeune homme répondrait par l'affirmative, mais Leon partit d'un rire poli. Frank Kröner trouva le deuxième fils de Klara Neller encore plus antipathique qu'au départ.

— Non, Dieu m'en garde, dit-il avec amusement. Je gère la ferme. On ne dirait pas comme ça, mais nous sommes une entreprise assez diversifiée. En plus de l'agriculture, nous avons des chambres d'hôtes. Nous hébergeons les intérimaires de l'institut, en ce moment. Nous produisons et commercialisons nos propres produits, et la vente du terrain a généré un capital qu'il faut également gérer.

— Vous avez raison, rétorqua gentiment Beate Kraus. On ne se rend pas vraiment compte de tout ça au premier coup d'œil.

— Oui, et nous ne sommes que quatre, ça fait beaucoup de travail. Sans parler de la paperasse qui augmente aussi chaque année.

Beate Kraus ne pouvait rien dire là-dessus. Elle n'était pas venue ici pour vérifier l'activité commerciale de la ferme. Certes, cette famille lui semblait étrange, mais pour l'instant elle ne s'intéressait qu'au décès de Timo Rober. Non à l'évasion fiscale, à la fraude aux subventions ou à d'autres choses de ce genre. Elle posa un dossier sur la table et montra à Leon les photos que la victime avait prises, puis elle expliqua brièvement ce qui s'était passé entre Timo et Kelly Miller.

Leon regarda les clichés, impassible.

— Ce sont toutes des personnes qui vivent, ou ont vécu, ou travaillent ici, confirma-t-il.

En voyant Johann, il indiqua néanmoins qu'il ne connaissait pas le jeune homme. Lorsque la capitaine lui présenta la photo de Katja Preiwald et du professeur Torgen, elle crut remarquer une réaction chez le jeune homme et elle s'empressa de creuser la question.

Leon resta évasif.

— Il se peut que je la connaisse, mais pas de la ferme. Je l'ai peut-être vue dans un club. J'aime bien sortir et les jolies femmes attirent toujours mon attention.

Beate Kraus n'eut aucun mal à le croire. Elle espérait que sa fille ne se ferait jamais remarquer par un type pareil, car aussi prévenant et affable que fût Leon Neller, la capitaine ne lui faisait pas confiance et ne le considérait en aucun cas comme le gendre idéal.

La photo suivante montrait Leon dans sa voiture de sport.

— Ce type nous surveillait de près, constata-t-il.

— Vous n'avez remarqué personne ? intervint Frank Kröner pour la première fois.

Leon Neller observa avec intérêt le jeune officier qui n'était guère plus âgé que lui. *Pauvre petite merde*, aurait-il voulu lui dire.

— Non, absolument pas, répondit-il poliment.

La policière sortit une photo de Timo de sa poche et la lui tendit. Leon secoua la tête avant de la passer à sa mère.

— Je ne l'ai jamais vu. Mais l'autre jour, quand j'arrachais mes pensées, j'ai cru sentir qu'il y avait quelqu'un dans les parages.

En voyant l'expression perplexe de son jeune collègue, Beate comprit qu'elle devrait lui préciser que la femme parlait de ses fleurs. Son collègue n'était manifestement pas botaniste.

— Mais vous n'avez rien vu ? insista la capitaine.

Klara et Gustav répondirent par un « non » catégorique.

Paul regarda à son tour la photo et il réagit violemment.

— Heureusement qu'il est mort ! balança-t-il avec véhémence.

Cette remarque poussa les policiers à regarder Leon d'un air interrogateur.

— Si vous n'avez pas d'autres questions, dit ce dernier en se levant, je vous raccompagne.

Beate comprit immédiatement et salua le reste de la famille.

Devant la porte, Leon reprit la conversation.

— Paul est très… sensible.

— Ça dépend comment on voit les choses, ne put s'empêcher de dire Kröner.

Leon se contenta de sourire.

— Il est du genre très protecteur envers les femmes et il apprécie tout particulièrement Kelly Miller. Il comprend plus lentement que d'autres personnes, et il est parfois très direct, mais il est absolument inoffensif.

— Est-ce qu'il sait conduire ? demanda Beate Kraus.

— Non, répondit Leon. En cas d'urgence, il réussira peut-être à faire un tour de tracteur dans le champ, avec Gustav, mais sinon…

— Nous vous remercions de votre aide, conclut la capitaine. Et si vous vous rappelez autre chose, n'hésitez pas à nous contacter.

— Je n'hésiterai pas, promit Leon, soulagé de les voir partir.

Dans la cuisine, sa famille était toujours assise à la table, la mine déconfite. Tout le monde l'attendait.

— Ils sont partis, annonça Leon.

— Nous n'avons rien dit, pas un mot, lui assura Gustav.

— Heureusement ! lança-t-il avant de s'adresser à son frère. Et toi ! À l'avenir, tu te retiens de faire des commentaires stupides. Personne ne s'intéresse à ton opinion.

Paul se leva d'un bond, sortit de la pièce en ronchonnant et claqua la porte derrière lui. Leon se contenta de secouer la tête en soupirant. Peu lui importait son frère, pour le moment. En revanche, le fait que Katja Preiwald soit passée le contrariait fortement.

Peu de temps après, il apprit la raison de sa visite grâce au concierge, qui était un grand bavard. Même si Katja n'était pas venue ici pour l'espionner, elle s'était beaucoup trop approchée de sa vie privée à son goût. Il serait probablement préférable de ne plus la fournir, à l'avenir. Maintenant que la police fouinait dans les parages, il allait de toute façon devoir faire preuve de prudence dans ses affaires.

* * *

Au même moment

On sonna à la porte et Johann espéra de tout cœur que c'était Ronja. Ils s'étaient disputés à cause de Katja. Il avait appris que cette garce s'était rendue à l'institut et que cela s'était évidemment mal passé.

— Elle prétend que vous vous êtes embrassés. Dis-moi la vérité ! l'avait interpellé Ronja hier, au téléphone.

Il aurait été si facile de lui mentir, mais il ne l'avait pas fait. Ronja était très importante à ses yeux, rien ne devait s'interposer entre eux, alors il lui avait dit la vérité.

— Elle m'a fait des avances et j'ai failli craquer au bout d'un moment, c'est vrai. Mais je l'ai repoussée brutalement et je lui ai fait comprendre que c'était fini. Je te le jure.

Le silence s'était installé un moment.

— Ronja, tu es toujours là ? s'était-il inquiété.

— Oui, avait-elle murmuré d'une voix à peine audible.

— Elle ne représente rien pour moi.

— Pourquoi étiez-vous ensemble alors ?

Il avait hésité avant de répondre de manière évasive.

— Il fallait qu'on clarifie quelque chose une dernière fois.

— Elle te tient toujours à la gorge, c'est ça ? Je croyais que c'était fini ? Et ne me jure plus rien, s'il te plaît. J'en ai marre de tes mensonges !

Il était sûr qu'elle pleurait et se sentait affreusement coupable.

— Tu as dit que tu ne voulais rien savoir de ce qui s'était passé entre Katja et moi, et j'ai promis d'y mettre fin. Je sais que je suis un idiot et que je suis responsable de cette situation, mais je peux m'en occuper. S'il te plaît, tu dois me faire confiance maintenant.

— Je ne sais pas si je peux le faire, avait-elle répondu d'un ton

glacial.

— Ronja…

— Laisse-moi le temps d'y réfléchir, avait-elle lâché au bout d'un moment.

Puis elle avait raccroché et cela faisait presque deux jours qu'il n'avait plus de nouvelles.

Johann ouvrit la porte, plein d'espoir. Malheureusement, il allait affronter une nouvelle fois la personne qu'il avait le moins envie de voir en ce moment.

— Katja, qu'est-ce que tu fous là ? ronchonna-t-il à son invitée indésirable.

— Je dois te parler, dit-elle innocemment avant de se glisser dans l'appartement de Johann. Tu es seul ?

Elle se tourna vers lui, le fixa avec mépris et répondit elle-même à sa question.

— Bien sûr que tu es seul, ta nouvelle copine t'a certainement déjà largué.

Fou de rage, il se jeta sur elle. Elle n'avait aucune chance de l'éviter. Il lui balança une gifle avec une telle force qu'elle chancela. La douleur lui coupa le souffle un instant et le goût du sang tapissa soudainement sa bouche. Il lui avait fendu la lèvre. Elle toucha son visage du bout des doigts, puis se lécha les lèvres d'un air presque satisfait.

— Oh… C'est donc si grave que ça. Elle t'a vraiment quitté, le provoqua-t-elle sournoisement.

Il tenta de se contenir et s'éloigna d'elle de quelques pas.

— Allez, vas-y. Frappe encore une fois ! Tu en as envie. Je le sais.

Elle s'avança vers lui telle une chatte prête à bondir, puis elle passa un doigt sur ses lèvres ensanglantées.

— Tu veux goûter à mon sang ? Tu veux me dominer ? demanda-t-elle en pressant son corps contre le sien. D'accord, jouons !

Elle attrapa Johann par les épaules et enfonça douloureusement ses ongles à travers son t-shirt, jusqu'à sa chair, mais Johann se dégagea.

— Tu es malade, grogna-t-il en la repoussant.

— Je suis malade ? cria-t-elle. Moi ? Lequel d'entre nous frappe des femmes sans défense ?

— Tu devrais y aller, c'est fini entre nous.

— Ce sera fini quand je le dirai ! siffla-t-elle dangereusement. Tu crois que je vais laisser une fille comme Ronja prendre ma place ? Qu'est-ce qui te plaît chez cette grosse vache ? Cette fille ne t'apportera rien. Elle est ennuyeuse et totalement dépourvue d'imagination. Qu'est-ce que vous faites au lit tous les deux ? Vous vous tripotez sous la couette, puis elle glousse et caquète comme une

poule ?

Son visage se faisait progressivement l'expression même de la haine.

— Est-elle au moins au courant de tes goûts *particuliers* ? jeta-t-elle.

— Si je me souviens bien, ce sont *tes* préférences, répliqua-t-il froidement.

— Menteur ! riposta-t-elle. Tu t'es tout autant amusé que moi ! Tu as pris plaisir à les voir pleurer de honte en comprenant qu'il n'y avait plus aucune issue !

— J'ai eu tort, s'écria-t-il.

Il la saisit violemment par le bras et la traîna jusqu'à la porte.

— Dégage maintenant ! s'emporta-t-il. Je ne peux plus te supporter. Tu es complètement tarée et tu me dégoûtes ! Je ne veux plus jamais te revoir !

— Je ne te laisserai pas t'en tirer comme ça ! hurla-t-elle de rage. Je vais dire à Ronja ce que tu as fait !

Johann s'arrêta brusquement de crier et lâcha le bras de Katja.

Ils se regardèrent un instant en silence, puis le jeune homme prit la parole le premier. Maintenant qu'il était au pied du mur, il se sentit étrangement calme.

— Si tu penses devoir faire ça, je t'en prie, fais-le. Il est peut-être temps de faire table rase.

De toute évidence, Katja ne s'attendait pas à une telle réaction. Elle le regarda, perplexe, et elle comprit qu'elle l'avait perdu. La victoire de Ronja était aussi sa défaite. Ce terrible échec déclencha en elle un flot d'émotions dominé par la haine et la colère. Elle se mit à trembler, tout devint flou et elle sentit son cœur battre dans ses tempes. Elle ne pouvait plus réfléchir, seulement ressentir, et soudain toute cette colère s'incarna en un seul geste. Elle attrapa le premier objet à proximité et en frappa Johann de toutes ses forces.

* * *

Après avoir parlé à tout le monde, y compris au personnel de l'institut, les policiers retournèrent au commissariat.

— Ils étaient tous bizarres, je trouve, déclara Frank Kröner, qui ne pouvait plus se retenir.

Beate Kraus sourit.

— Avec le temps, tu te rendras compte que la plupart des gens sont beaucoup plus compliqués qu'on ne le pense au premier abord. N'oublie pas qu'ils doivent généralement nous parler de choses qu'ils préfèreraient garder secrètes, en d'autres circonstances.

Frank se contenta de soupirer et Beate continua :

— Si ton voisin te demande comment tu vas, tu lui diras probablement que tu vas bien parce que tu n'as pas envie de discuter

de tes problèmes avec lui. Mais si la capitaine Beate Kraus te regarde droit dans les yeux et te demande : « Est-ce que Kelly Miller sait que tu as le béguin pour elle ? », tu ne pourras pas te défiler.

Beate éclata de rire face au regard horrifié de son collègue, puis elle reprit plus sérieusement.

— Pardon, je ne voulais pas te blesser…

— C'était si évident ?

— Eh bien, pas pour un étranger, mais je suis une enquêtrice. Ce que je veux dire par là, c'est que les gens sont obligés de laisser tomber certaines barrières, avec nous. Ils sont forcés de se dévoiler et on découvre alors beaucoup de choses étranges.

Frank Kröner comprenait bien où elle voulait en venir, mais il n'était pas entièrement d'accord avec elle.

— Admets quand même que les Neller paraissaient très suspects.

— Oui, c'est vrai. C'est la raison pour laquelle nous allons scruter cette famille à la loupe. Je veux surtout savoir ce que nous avons sur ce Leon.

— Et Paul ? Tu crois qu'il est vraiment attardé, ou il fait semblant ?

— Ça voudrait dire que le professeur Torgen le couvre. Il nous a quand même dit qu'il l'avait examiné, quand Paul était gamin.

— Ce scientifique a peut-être effectivement menti. De toute façon je l'ai trouvé bizarre, lui aussi. As-tu remarqué comme les traits de son visage étaient figés ?

— Oui, et pas seulement ça. Il était aussi nerveux. Trop nerveux pour un homme qui occupe un poste de direction et qui a l'habitude de s'exprimer devant des gens.

— Nerveux à cause de nous, ou de Paul Neller ?

Beate secoua la tête d'un air indécis tout en dirigeant la voiture vers le parking.

— Je ne sais pas, mais spéculer ne mène à rien de toute façon. Il faut continuer à creuser…

Elle coupa le moteur et regarda sa montre.

— … Mais pas ce soir ! dit-elle, fatiguée. On continuera demain matin.

Puis les deux fonctionnaires se quittèrent avant de rentrer chez eux.

Beate Kraus était contente de rentrer chez elle. Dans la cuisine, elle trouva un gros bouquet de fleurs avec une carte : *Pour la meilleure maman du monde*.
À côté, un mot sur lequel Anne lui disait qu'elle allait passer la nuit chez son amie.

La capitaine s'empara du téléphone et composa le numéro de téléphone fixe de la famille pour joindre la mère de l'amie en question. Elle voulait discrètement vérifier que sa fille était bien chez

elle. Comme Anne était déjà au cinéma avec son amie, elle lui transmit ses salutations, renifla encore une fois avec émotion le joli bouquet, puis elle alla se coucher, épuisée, après avoir pris une douche.

* * *

Le lendemain matin, sur un marché hebdomadaire

Paul Neller était très taciturne depuis la visite des policiers. Bien sûr, personne dans la famille ne s'en plaignait ; ils étaient bien trop contents qu'il ne causât pas trop de problèmes pour le moment.

Perdu dans ses pensées, il tendit l'assiette de dégustation aux passants. Du coin de l'œil, il remarqua une grosse dame qui s'empara pour la quatrième fois d'un morceau de pain noir avec le boudin maison des Neller avant de l'engloutir à la vitesse de l'éclair. D'habitude, il aimait les jours de marché, mais aujourd'hui, il aurait préféré rester chez lui. Comme d'habitude, ils avaient atterri avec leurs produits dans un petit village souabe, où les frais d'emplacements étaient peu élevés et le public diversifié. Paul savait que Leon prenait en compte ces critères pour choisir les marchés.

Derrière lui, Klara soupira de soulagement.

— Les conserves de saucisses sont toutes parties et il ne reste presque plus de confiture.

— Bon, on remballe, rétorqua Gustav d'un ton sec en aboyant ses instructions à Paul, comme à son habitude.

Sans rechigner, le jeune homme se mit au travail en pensant à nouveau à Kelly et à l'homme mort sur la photo.

C'est donc aussi simple que ça, se dit-il.

Ce Timo avait maltraité Kelly, c'était certain. Maintenant qu'il était mort, il ne pourrait plus jamais lui causer d'ennuis. Si seulement on pouvait faire disparaître tous les indésirables aussi facilement. Il observa la grosse dame qui léchait maintenant les derniers restes de boudin sur ses doigts avant d'aller dévaliser l'exposant de pâtisseries.

Un sourire se dessina sur son visage. En principe, c'était aussi simple que ça : les gens disparaissaient et la vie continuait.

Soudain, quelqu'un le frappa dans le dos et il se retourna. Gustav lui reprochait d'être sur son passage. Paul réfléchit alors à ce que serait sa vie sans son oncle. Il parvint aisément à se faire à l'idée. Puis il regarda sa mère. Certes, elle lui tapait constamment sur les nerfs, mais au moins elle cuisinait et elle faisait la lessive. Puis il y avait son frère aussi. Leon était souvent énervé contre lui, mais Paul savait qu'il le protégerait toujours. C'était grâce à lui qu'il avait pu rester à la ferme. Ils étaient très complices quand ils étaient enfants, mais en

grandissant, tout avait changé. C'était probablement la faute de Paul. Leon n'avait jamais révélé la raison pour laquelle il était en colère, mais Paul avait parfois l'impression que c'était sa faute.

Une fois, il avait surpris une discussion entre Leon et sa mère.

— Mais Paul n'y peut rien ! avait-elle dit. C'est la nature qui nous rend différents.

Encore aujourd'hui, Paul ne comprenait toujours pas ce que cela signifiait. De toute façon, il ne voulait pas que Leon disparaisse pour le moment. Il aurait certainement encore besoin de lui pour le cadeau de mariage de Kelly.

— Quand t'auras fini de regarder les gens, mets-toi au boulot ! lui balança Gustav, tirant Paul de ses pensées.

Le jeune homme ne répondit rien et replia son parasol en faisant la moue. La grosse dame passa une nouvelle fois à leur stand et parut déprimée en voyant que l'assiette de dégustation était vide.

— Il y en aura sûrement d'autres bientôt, dit Paul en souriant.

L'étrangère lui adressa un regard auquel Paul était malheureusement habitué : un mélange de pitié et de lâcheté. Elle s'était déjà éloignée, partie chercher refuge parmi la foule pour échapper à ce jeune homme singulier.

* * *

Chapitre 11

La capitaine Kraus et le commissaire Kröner venaient de rendre visite aux Rober, et ils se rendaient à présent au domicile des Baumann, dont la fille, Andrea, aurait été victime des agressions de Timo huit ans plus tôt. Frank était au volant et semblait toujours ruminer ce qui s'était dit chez les Rober tandis qu'il traversait le centre-ville de Baden-Baden.

Les parents de Timo, ainsi que l'avocat de la famille, n'avaient pas caché leur manque de confiance en la police. Leur fils était un ange. C'étaient les mauvaises fréquentations, et surtout les petites dévergondées comme Kelly Miller, qui avaient corrompu leur fils et l'avaient conduit à sa perte.

— Ne juge pas les parents. Ils sont en deuil. Qu'est-ce que tu espérais ? demanda tout à coup la capitaine, comme si elle avait deviné les pensées de son collègue.

— Ils se fichaient de connaître la vérité.

— Probablement parce qu'ils la connaissent depuis longtemps. Ils ne veulent pas qu'on sache quel genre de personne était leur fils.

Frank s'apprêta à objecter, mais Beate Kraus reprit rapidement la parole.

— Les parents préfèrent toujours éviter ça.

Elle se retint de dire qu'elle était bien placée pour le savoir.

— On dirait qu'ils ne veulent pas d'enquête complémentaire, rétorqua Frank sans comprendre pourquoi.

— Parce qu'ils ont peur que tout soit révélé. La police scientifique n'a rien trouvé de suspect dans l'appartement de Timo. À ton avis, pourquoi n'y avait-il aucun indice là-bas, alors qu'on a découvert de nombreuses preuves de son obsession pour Kelly Miller dans sa chambre d'hôtel ? Il a clairement traqué cette fille, même si la famille affirme qu'il était à Tübingen pour des raisons professionnelles.

— Ils ont tout nettoyé ! s'indigna Frank qui venait de comprendre.

— C'est fort probable.

— Nous n'apprendrons rien non plus des employés, n'est-ce pas ?

— Pas tant que l'avocat est présent à chaque entretien, en tout cas, rétorqua Beate Kraus.

Elle avait été extrêmement étonnée lorsque le père de Timo leur avait annoncé que son représentant légal assisterait aux entretiens avec les employés.

— Il s'assure que personne ne sorte du rang. Et ils ont certainement tous peur de perdre leur emploi.

Beate hocha la tête.

— Les collègues vont mener les interrogatoires, peut-être qu'ils obtiendront quand même quelque chose. Il se peut qu'un des employés soit prêt à nous parler, en dehors des murs de l'entreprise.

L'enquêtrice feuilleta ses notes. Vu l'attitude des Rober, il lui avait été impossible de mentionner l'incident survenu huit ans plus tôt. Rien n'était consigné dans le dossier. Et dans une telle situation, se référer à des rumeurs n'aiderait en rien et causerait au contraire beaucoup d'ennuis. C'est la raison pour laquelle elle avait décidé de ne pas parler aux parents de Timo, mais à ceux de la victime potentielle de l'époque. En effectuant leurs recherches, ils avaient toutefois appris que le père, Joachim Baumann, était décédé deux mois plus tôt d'une attaque cérébrale. Il ne restait plus que la mère, Anita.

Beate Kraus avait annoncé sa visite, espérant qu'après toutes ces années, et malgré le décès de son mari, la femme serait prête à discuter.

Anita Baumann leur ouvrit la porte. Son regard était vitreux et son haleine empestait l'alcool.

— La police ? demanda-t-elle brièvement.

Les agents confirmèrent et elle les invita à entrer d'un geste vague de la main. Anita Baumann avait la quarantaine, elle était grande, mince, et même si son apparence était actuellement un peu négligée, on pouvait aisément voir que c'était une belle femme.

L'aménagement de la maison témoignait de son bon goût, même les cendriers pleins et les bouteilles d'alcool vides ne pouvaient pas le cacher. Des photos étaient posées sur une étagère. Beate Kraus reconnut le visage joyeux d'une jeune fille à côté d'un homme plus âgé à l'air renfrogné.

Anita remarqua son intérêt pour la photo.

— Ma famille, dit-elle d'une voix éraillée en se laissant tomber sur le canapé. Asseyez-vous, si vous voulez.

Beate Kraus exprima ses condoléances pour le décès de son mari. Elle ne reçut qu'un hochement de tête en guise de réponse. Soit Anita Baumann était fatiguée d'y penser et de ressentir à chaque fois la douleur du deuil, soit c'était exactement le contraire et elle n'était pas tant que ça affectée par la mort de son mari.

— On ne s'entendait plus trop bien. Pourtant il me manque d'une certaine manière, avoua-t-elle finalement, confirmant la dernière hypothèse de Beate Kraus.

— Savez-vous pourquoi nous sommes ici ? demanda prudemment la capitaine.

Anita Baumann alluma une cigarette et glissa la main sous la table basse. Elle y attrapa une bouteille de vin rouge entamée et en versa un peu dans le verre sale posé devant elle, sur la table.

— Timo Rober est mort, répondit-elle calmement en prenant une grande gorgée de vin.

— Quelle était votre relation avec lui ?

— Que voulez-vous que je vous dise ? lança-t-elle avant de tirer vigoureusement sur sa cigarette. Il a payé tout ce que vous voyez ici. Donc, je devrais certainement dire que je n'avais pas de problème avec lui.

— Et comment devrions-nous interpréter ça ?

Soudain, les yeux d'Anita Baumann s'embuèrent de larmes.

— J'ai lui ai vendu le bonheur de ma fille, gémit-elle d'une voix tremblante.

— Vous parlez de ce qui s'est passé il y a huit ans ? demanda prudemment la policière.

Anita se redressa, bien droite, avant de prendre une profonde inspiration.

— Oui, c'est ça. *L'incident*.

— Pourriez-vous nous raconter plus précisément ce qui s'est passé, à l'époque ?

Anita Baumann but à nouveau une gorgée de son verre de vin rouge.

— Pourquoi pas, maintenant que tout le monde est mort.

Les muscles de Frank Kröner se contractèrent malgré lui. Allaient-ils enfin apprendre la vérité sur Timo Rober ?

— J'ai été une mauvaise mère dès le début. J'étais jeune et totalement dépendante de mon mari. Il avait presque vingt ans de plus que moi et ne me traitait pas comme sa femme, mais comme un genre de grande gamine. Je m'y étais résignée et, pour être honnête, je ne m'étais pas du tout inquiétée de cette situation. Puis un jour, ma petite fille est rentrée à la maison, complètement perturbée, avec une blessure au ventre. J'ai immédiatement appelé la police avant d'en informer mon mari. Je voulais que celui qui avait fait ça à Andrea rende des comptes ! Puis… les événements ont pris une tournure complètement différente.

Elle sanglota brusquement et essuya les larmes de son visage du revers de la main.

— Mon mari a parlé à Andrea. Il a dû lui mettre la pression, car tout à coup, elle a dit qu'elle avait menti.

— Vous n'avez pas demandé d'explications à votre fille? Vous l'aviez pourtant crue, au départ, intervint Frank Kröner.

Un long silence s'abattit dans la pièce avant que madame Baumann ne se décide finalement à répondre.

— Non, je ne l'ai pas fait. Et depuis, j'ai la mort de ma fille sur la conscience. J'ai simplement suivi les instructions de mon mari et je n'ai rien remis en question. Ma fille ne me l'a jamais pardonné, je le

sais. Elle espérait certainement que je la défende et que je la protège. J'étais sa mère et…

Elle s'arrêta, la voix rongée par l'émotion.

— Votre mari n'était pas en colère contre Timo Rober ?

Elle poussa un rire amer.

— Il était en colère, mais pas contre lui, contre moi ! Il prétendait que je n'avais pas su élever correctement notre fille. Il ne se souciait pas de ce que Timo avait fait, car tout ce qui s'était passé était uniquement ma faute. Pour lui, j'avais permis à Andrea de s'habiller de manière *provocante* et j'avais toléré qu'elle détache ses cheveux. Joachim disait que ce genre de choses donnait des idées à un jeune homme.

Elle sanglota à nouveau.

— Ma fille avait de si beaux cheveux. Mais lui, il hurlait qu'on aurait dû les lui raser et que rien ne se serait passé.

Beate Kraus tendit un mouchoir à la femme et attendit qu'elle se calme avant de reprendre.

— Et que s'est-il passé ensuite ? demanda-t-elle prudemment.

— À la fin, Andrea pensait probablement elle-même avoir tout inventé. Elle s'est renfermée sur elle-même, petit à petit. Et un jour…

— Mais après ? la coupa gentiment la capitaine. Que s'est-il passé après la disparition de votre fille, je veux dire ?

— Mon mari s'est accroché à cette histoire et m'interdisait même d'évoquer à nouveau le sujet.

— Il est resté employé chez les Rober ?

— Oui, et il était très bien payé.

Elle but à nouveau une gorgée avant de saisir d'une main ses cheveux attachés.

— Regardez ma coiffure, poursuivit-elle brusquement. Je n'ai jamais eu le droit de les détacher. Il a toujours prétendu que seules les prostituées détachaient leurs cheveux. Peu de temps avant sa mort, il était tellement obsédé qu'il s'en prenait même aux jeunes femmes dans la rue.

— Et comment s'entendait-il avec Timo ?

Elle grimaça immédiatement de dégoût.

— Il lui léchait le cul ! Il a formé Timo et ils partaient souvent en déplacement tous les deux. Ils étaient comme les deux doigts de la main.

— Quel genre de déplacement ? demanda Beate Kraus avec intérêt.

— Suivi de clients dans la région de Stuttgart, toutes les deux ou trois semaines, jusqu'à ce que Joachim prenne sa retraite, il y a six mois.

— Seulement eux deux ?

— Je crois que oui, répondit Anita Baumann, irritée.

Beate Kraus nota dans son carnet qu'elle devait consulter les documents relatifs à ces déplacements professionnels.

— Après la mort de votre mari, avez-vous cherché à entrer en contact avec les Rober, ou avec Timo ?

— Moi ? s'étonna-t-elle. Pourquoi aurais-je fait ça ?

Beate Kraus se tourna vers son collègue lui signifiant d'un signe de tête qu'il pouvait poursuivre l'entretien. Frank Kröner interrogea à son tour la femme. Il voulait savoir où elle se trouvait la nuit précédant la mort de Timo Rober.

Elle leur donna tous les détails sans se poser de questions. Elle leur expliqua qu'une cousine était venue passer quelques jours chez elle, à ce moment-là.

— Je suis contente que ce garçon soit mort, dit-elle brusquement. Justice a été faite. J'ai perdu ma fille, ils ont perdu leur fils.

En disant cela, elle regardait devant elle, comme si les agents n'étaient pas présents. Dans l'ensemble, cette femme faisait une excellente suspecte et pourtant, la capitaine ne la croyait pas capable, après toutes ces années, d'avoir encore eu la force de se venger de Timo Rober. Beate était désolée pour Anita Baumann, mais en même temps, elle était en colère contre cette femme. Pourquoi ne s'était-elle pas battu bec et ongle pour défendre son enfant ? Pourquoi n'avait-elle pas simplement envoyé balader ce père sans cœur ? L'enquêtrice savait pertinemment que ce genre de pensées ne ferait qu'empirer les choses. On ne changerait plus le passé, ils devaient se concentrer sur le présent.

Plus tard, une fois dans la voiture, la capitaine et le commissaire revinrent sur ce qu'ils venaient d'entendre.

— C'est quand même assez dingue, lança Frank Kröner. Ils ont laissé ce Timo s'en tirer comme ça.

— Honnêtement, je ne comprends pas comment le père a pu continuer à travailler avec le fils Rober, avoua Beate Kraus.

— Vu l'idée qu'il se faisait des femmes, rien ne m'étonne. Sa propre fille avait certainement moins de valeur que le fils de son patron. J'aurais aimé voir ce type sur le banc des accusés. Tu crois que Joachim Baumann a quelque chose à voir avec les femmes disparues ?

— Tu penses à ces fameux déplacements professionnels ?

La capitaine avait également envisagé cette possibilité.

— La victime du Neckar et la disparition de Nina Wäldele sont des affaires qui se sont déroulées après la mort de Joachim Baumann.

— Et Timo Rober ?

— Tu penses qu'ils étaient complices ?

— Quelque chose comme ça. Le maître était mort et l'élève a continué tout seul.

Frank Kröner comprit à l'expression de sa patronne que celle-ci n'était pas convaincue. Il continua donc à argumenter.

— La disparition des femmes a commencé il y a environ huit ans, c'est-à-dire à l'époque où Andrea Baumann était maltraitée par Timo Rober.

— Non, rétorqua Beate Kraus. J'ai du mal à l'imaginer. Il était malgré tout son père. D'accord, c'était un misogyne, et avec les années, il était de plus en plus persuadé que les femmes étaient foncièrement *provocantes*. C'était peut-être une sorte d'exutoire parce qu'il se sentait lui-même coupable. Ce type était un salaud, mais un tueur en série qui fait disparaître des femmes, et qui plus est avec le bourreau de sa fille, ça va trop loin.

— Il était souvent en voyage d'affaires avec lui, rétorqua Frank.

— Il voulait peut-être se punir lui-même, ou il voulait se convaincre que tout était normal, expliqua la capitaine. Mais c'est vrai qu'on ne peut pas non plus ignorer son comportement. Je vais en parler au patron. Nous devrions continuer d'enquêter sur Timo Rober. Il a avoué à Kelly Miller qu'il était dans ce bar où Nina a été vue pour la dernière fois. Si Rober a quelque chose à voir avec la disparition des femmes, Nina Wäldele est notre meilleure option. Il doit y avoir un indice quelque part. Les Rober ont de l'argent, ils ont peut-être une maison de vacances isolée, une cabane de pêche, ou quelque chose dans le genre. Un endroit où il aurait pu cacher quelqu'un. Nina Wäldele est jolie, son visage de poupée aura attiré l'attention de quelqu'un. Elle était peut-être dans la voiture de Rober. Si nous trouvons un lien, nous pourrons nous concentrer sur les anciennes affaires. En plus, on ne sait toujours pas si Timo Rober a été assassiné. Je vais devoir convaincre le chef de nous laisser continuer et ça ne sera pas facile. Comment lui expliquer qu'une victime potentielle est en même temps notre meurtrier ?

Avant que les agents ne puissent mettre au point une stratégie, ils reçurent un appel du bureau. L'ex-petit ami de Katja Preiwald avait été retrouvé mort dans son appartement.

* * *

À peu près au même moment

— Je n'en reviens toujours pas, espèce d'idiote ! Tu n'es qu'une pauvre conne ! s'écria Walter Preiwald, furieux.

Olaf Dielbach essayait de le calmer, mais en vain. L'homme remuait ciel et terre depuis des heures pour éviter la prison à Katja Preiwald et le scandale à son père.

Le cabinet d'avocats « Dielbach & Halwälder » était l'un des plus

réputés de la ville de Stuttgart. Il traitait de tout, de la réglementation liée à la route au droit fiscal. Toutefois, les clients fortunés étaient rarement impliqués dans un homicide. Lorsqu'on l'avait tiré du lit la nuit dernière, il s'était rendu à la villa des Preiwald, déterminé et confiant. S'il parvenait à redresser la situation, sa réputation serait consolidée pour les années à venir. Personne n'aimait les scandales, et cette affaire pourrait lui ouvrir bien des portes.

Olaf Dielbach était suffisamment compétent pour donner à Walter Preiwald le sentiment que tout n'était pas perdu. Malgré tout, ce dernier était toujours aussi nerveux.

— Comment vas-tu nous sortir d'une telle merde, Dielbach ? Je peux oublier les prochaines élections, et toi…

Il regarda sa fille avec colère.

— … tu es foutue ! Avec beaucoup de chance, on arrivera peut-être à te marier. On trouvera un riche entrepreneur qui ne se soucie pas de sa réputation. Au moins, tu es jolie, à défaut d'être intelligente.

— Papa ! Je t'assure que je ne voulais pas faire ça, gémit Katja en sanglotant.

Elle n'avait jamais vu son père dans cet état. Elle avait toujours été sa petite fille dont il était si fier, et maintenant, il la traitait comme une moins que rien alors qu'elle avait désespérément besoin de son soutien. Elle n'aurait peut-être pas dû venir ici. Tout avait été si vite. En un clin d'œil, elle avait rassemblé quelques affaires à la sororité et effacé tous les fichiers vidéo de son ordinateur. Elle était tellement perturbée qu'elle ne se souvenait même pas comment elle était arrivée chez elle, et elle se demandait maintenant comment elle avait pu faire le trajet sans accident.

— Pauvre imbécile ! lui cracha son père au visage.

Puis il voulut se verser un verre de scotch, mais Dielbach se glissa discrètement à côté de lui et posa délicatement sa main sur le bras du politicien.

— S'il vous plaît, ne faites pas ça ! Si vous devez vous présenter devant la presse aujourd'hui, un simple relent d'alcool pourrait vous être fatal.

Pendant une seconde, Preiwald voulut riposter avec véhémence, mais il finit par lâcher la carafe.

— Vous avez raison, convint-il. Continuez, s'il vous plaît.

Il indiqua d'un geste de la main qu'il attendait les propositions de l'avocat et s'assit sur son fauteuil qui ressemblait à un trône, derrière l'énorme bureau en acajou.

Dielbach et ses collègues du cabinet n'étaient pas restés inactifs ces dernières heures. La défense était déjà prête, il ne lui restait plus qu'à faire en sorte que ses clients le laissent mener la danse et, surtout, lui disent la vérité.

— Katja doit se rendre, déclara-t-il d'emblée d'un ton posé.

— Quoi ? s'exclama la fille de Preiwald, horrifiée.

Elle se leva d'un bond, furieuse, et se plaça devant l'avocat.

— C'est ça votre plan ? Je ne veux pas aller en prison. Je ne vais…

— Repose ton cul tout de suite et ferme ta gueule ! s'interposa son père, le visage déformé par la colère. Ce n'est plus à toi de décider ! Tu feras ce qu'on te dira, à partir de maintenant !

Elle ravala son « mais » et obéit sans broncher.

L'avocat se tourna vers le père. Après tout, c'était lui qui payait les factures.

— Elle va se rendre, recommença-t-il. Votre fille était battue par ce Johann. Dans la demi-heure qui suit, un médecin de confiance à l'excellente réputation se présentera ici, il examinera les blessures de votre fille et produira un rapport.

L'avocat ne se donna pas la peine de préciser que ce rapport serait accablant, même si, en surface, on ne distinguait presque aucune blessure sur le visage de Katja.

— Il confirmera également que Katja était en état de choc, poursuivit-il. Elle était incapable de penser clairement et a pris la fuite pour se réfugier auprès de sa famille, ce qui n'est pas inhabituel dans ce genre de situation. Cela expliquera pourquoi elle a quitté les lieux du crime. Il va de soi qu'elle a agi en état de légitime défense après s'être fait agresser par le jeune homme. Il n'y avait aucune intention de tuer, en aucun cas. Tout cela n'était qu'un terrible accident.

Il remarqua que Walter Preiwald commençait lentement à se détendre.

— Bien sûr, nous ne pourrons pas le cacher à la presse, ajouta Dielbach.

À ces mots, Preiwald se raidit à nouveau et l'avocat enchaîna immédiatement.

— Nous devons donc passer à l'attaque et tourner cet incident à notre avantage, expliqua-t-il.

Son client le fixa du regard, perplexe.

— Nous en avons déjà discuté au cabinet, poursuivit-il. Ça pourrait être une bonne accroche pour la campagne électorale. Walter Preiwald se bat contre la violence domestique. Sa fille unique, elle-même victime, le soutient dans cette démarche et ainsi de suite…

Preiwald frappa du poing sur la table, si fort que le stylo doré que sa fille lui avait offert pour son dernier anniversaire rebondit.

Katja crut un court instant que son père se fâcherait contre cet avocat, mais c'est le contraire qui se produisit. Preiwald complimenta généreusement Dielbach d'avoir imaginé cette stratégie et la jeune fille n'eut plus droit à la parole.

Puis le politicien se rappela quelque chose et son visage s'assombrit.

— Malheureusement, ma fille a eu la *grande* idée de se rendre à l'institut du docteur Torgen et d'y faire un scandale ! Ne risque-t-elle pas d'être soupçonnée d'avoir tué son ex-petit ami par jalousie ?

Dielbach secoua la tête.

— Le temps que le procès ait lieu, les témoins ne se souviendront plus exactement ce qui s'est passé ce jour-là. Je vois les choses ainsi : Katja voulait avoir une conversation raisonnable avec une femme qu'elle a considérée pendant des années comme son amie. Sa relation avec Johann n'a pas toujours été facile, mais Katja l'a toujours soutenu et lui a pardonné ses erreurs. Elle apprend qu'il a eu une aventure d'un soir avec son ancienne meilleure amie. Elle se rend chez elle pour s'expliquer. Suite à ça, l'autre l'insulte et s'emporte violemment. Elle essaie de frapper Katja, les autres témoins s'en souviendront certainement. Quant à la drogue…

Il s'arrêta pour s'adresser à Katja.

— Vous m'avez assuré que vous n'en aviez jamais acheté vous-même, mais que c'est Johann qui vous en fournissait.

La fille de Walter Preiwald se contenta de hocher la tête.

— Excellent ! Votre ex-petit ami était donc un petit criminel minable qui avait une mauvaise influence sur vous et, qui plus est, était violent. Nous allons nous en sortir, termina Dielbach, confiant.

Walter Preiwald réfléchissait en balançant ses yeux de gauche à droite, comme s'il assistait à un match de tennis de table.

— Bon, voilà ce que nous allons faire, dit-il en passant les mains sur son visage. Je rassemble mon équipe et nous préparerons quelque chose à l'attention de la presse.

Dielbach leva la main pour l'arrêter dans son élan.

— Attendez, ce n'est pas fini. Je dois savoir s'il y a autre chose qui pourrait être utilisé contre vous. Autant éviter les mauvaises surprises.

Cette fois-ci encore, il fixa son regard sur Katja.

— Il n'y a rien d'autre, répondit-elle d'une voix étranglée.

Il était hors de question qu'elle avoue la vérité. Elle ne pouvait pas parler de sa relation avec Leon Neller, dont personne d'autre qu'elle ne connaissait l'existence, et encore moins son secret. Son père l'aurait encore plus méprisée. Non pas pour ce qu'elle avait fait, il n'en aurait probablement rien eu à faire, mais pour ne pas avoir réussi à se taire. Elle allait lui prouver qu'elle n'était pas aussi stupide et qu'elle pouvait protéger ses secrets. La stratégie de l'avocat n'était peut-être pas si mauvaise. Puis n'était-ce pas la vérité ? N'était-elle pas en réalité la victime, dans toute cette histoire ? Ronja et Johann lui avaient joué un mauvais tour, ils l'avaient acculée, si bien qu'elle avait été obligée de se défendre.

— Je suis prête, monsieur Dielbach, dit-elle calmement.

Son père se contenta de hocher la tête dans sa direction, et elle

espéra qu'il lui pardonnerait bientôt.

* * *

À la ferme des Neller

— Nous avons suivi tes instructions, lança Gustav Neller.

Il n'était pas parvenu à se montrer convaincant, mais ce n'était pas nécessaire, car Leon ne croyait pas un seul mot de ce qu'il disait.

Il éprouvait un véritable dégoût pour Gustav, dans ces moments-là. Ce dernier reniflait si bruyamment que même le village voisin pouvait entendre la morve couler le long de sa gorge. Même si le frère de sa mère baissait la tête en ce moment, Leon voyait son regard sournois et sentait son haleine fétide. Comme autrefois, quand il était enfant. Gustav avait essayé de jouer au maître de maison pendant un bon moment, mais Leon avait fini par l'évincer.

— Nous ferons tout ce que tu nous demanderas, mon garçon, intervint Klara.

Le fait que sa mère s'était rangée du côté de son frère agaçait Leon au plus haut point. Ce n'était pas la première fois qu'il lui reprochait un tel attachement envers Gustav. Elle était faible et stupide, deux choses qu'il trouvait impardonnables. Paul n'y pouvait rien. C'était sa mère qui commettait des erreurs sans en assumer les conséquences.

— Vous mentez tous les deux ! cracha Leon avec rage.

Le frère et la sœur se rapprochèrent automatiquement l'un de l'autre, une manie qui le rendait fou furieux.

Gustav ajusta ses bretelles usées et Klara écarta une mèche de cheveux de son visage.

— Vous me faites chier, les insulta Leon. Vous croyez que je ne vois pas vos conneries ? Si vous voulez vous moquer de quelqu'un, moquez-vous de Paul.

— Mais mon garçon, ne dis pas ça, se lamenta Klara sur ce ton geignard qu'il détestait tant. Nous avons quand même…

— Je sais ce que vous avez et vous savez ce que ça implique ! coupa-t-il sa mère sans ménagement.

Maintenant, Gustav semblait en avoir assez.

— Tu ne trouves pas que tu exagères ? Les choses sont ce qu'elles sont. Nous te laissons la direction de la ferme, nous sommes tes paysans, tes boulangers, tes bouchers, tes vendeurs au marché, et tu n'es toujours pas content ? Qu'est-ce qu'il te faut de plus ?

— Gustav, tais-toi, gémit Klara à côté de lui d'une voix tremblante.

Malheureusement, son frère ne faisait que commencer. Pendant toutes ces années, il était resté silencieux face au comportement

autoritaire de Leon et à ses menaces, il était peut-être temps de s'y opposer.

— Non, je ne me tairais pas. Il nous traite comme ses esclaves, ce n'est pas bien !

Leon fit un pas vers son oncle, qui avait à peu près la même taille, mais qui était beaucoup plus massif.

— Tu oses te plaindre ? Toi, en particulier ? rétorqua-t-il à Gustav avec véhémence.

— Quoi ?! Qu'est-ce que tu vas faire maintenant ? Tu vas appeler la police parce que ton oncle est méchant avec toi ?

Gustav ne craignait plus Leon. Il semblait même le défier et Klara tremblait comme une feuille.

Le cœur de Leon battait à tout rompre. Il devait assouvir cette colère qui bouillonnait dans ses veines. Les propos de Gustav le brûlaient de l'intérieur, comme une flamme qui s'approcherait trop près d'une bouteille de gaz. Son oncle le fixait d'un regard glacial, sournois. Leon avait l'impression qu'il le narguait et fut incapable de se contrôler.

Leon balança brutalement un coup de poing au visage de Gustav. Celui-ci bascula en arrière et percuta violemment le mur. Le fils de Klara n'en avait pas pour autant terminé. Il était toujours dominé par cette rage furieuse qui voulait à tout prix sortir du réceptacle trop étroit dans lequel elle était enfermée. Rien ne pouvait l'arrêter et Leon enchaîna les coups sur Gustav Neller comme s'il s'agissait d'un sac de frappe. Klara se jeta alors sur son fils et le tira par le bras en le suppliant d'arrêter, mais elle fut rapidement projetée au sol.

Voyant sa mère par terre, Leon lâcha finalement son oncle, qui avait désespérément essayé de protéger son visage avec ses mains.

— Tu l'as bien cherché, cria Leon plusieurs fois de suite.

De la sueur perlait sur son front, son costume était débraillé et son visage ressemblait plus que jamais aux traits déformés de son frère, excepté que Paul n'aurait jamais eu un regard aussi haineux.

— Qu'est-ce que vous faites ? demanda ce dernier en franchissant le pas de la porte.

Même s'il n'était pas toujours en mesure d'évaluer correctement et immédiatement la situation, quelques secondes lui suffirent pour comprendre ce qui se passait. Leon avait frappé Gustav, c'était évident. Et comme Paul n'appréciait pas beaucoup le vieux de toute façon, il s'en fichait. Il était un peu triste de voir sa mère pleurer en silence, mais cela lui arrivait souvent et il ne voyait donc aucune raison de s'inquiéter. En revanche, l'expression de Leon le perturba fortement. Il connaissait assez bien son frère et il l'avait rarement vu dans cet état. La première fois, c'était le jour de son seizième anniversaire. À l'époque, Leon avait quitté la maison avec la même

expression et il avait ensuite disparu pendant plusieurs jours. Ensuite, tout avait changé.

Paul regarda fixement son frère et ressentit de la pitié. Leon était malheureux. Paul le sentait au plus profond de lui-même. Il déglutit avec difficulté, les yeux toujours braqués sur son frère. Sa mère lui criait d'aller dans sa chambre, mais il ne bougea pas. Non, il n'irait nulle part. Ce moment de communion avec Leon était bien trop précieux pour lui, même si ce lien invisible était chargé de souffrance. Rien au monde ne serait jamais aussi intense que les tourments qui rendaient la vie insupportable. Ils se regardèrent encore quelques secondes, observant leur reflet vivant comme si c'était totalement nouveau pour eux. Puis Leon brisa ce moment d'une rare proximité pour s'en prendre à nouveau à Gustav.

— Tu n'es qu'une ordure dégoûtante, hurla-t-il de rage en frappant du poing contre le mur, juste à côté de la tête de son aîné.

La cuisine était si silencieuse qu'on entendit les éclats de plâtre tomber sur le carrelage. Incapable d'adresser la parole à Leon, Klara se réfugia auprès de Paul et lui saisit fermement le bras. Gustav, toujours adossé au mur, se pencha en avant et posa ses mains sur ses genoux en essayant de reprendre son souffle.

Il est probablement en train de mourir, pensa Paul en regardant l'homme haleter avec force.

— Vous savez ce qui vous attend, maintenant ! cria Leon en sortant précipitamment de la cuisine.

Paul ne comprenait pas ce qu'il voulait dire par là et il s'en fichait bien.

Leon était parti et il devait s'occuper de ses propres affaires. Il était venu chercher des allumettes quand il avait par hasard entendu la dispute dans la cuisine. Comme il ne voulait pas que quelqu'un sache ce qu'il allait en faire, il lui sembla préférable de revenir plus tard. Il se dégagea du bras de sa mère et sortit de la pièce sans dire un mot. Une fois à l'extérieur, il vit la voiture de Leon démarrer en trombe dans un rugissement du moteur.

Klara regarda son frère avec inquiétude tandis qu'elle tenait maladroitement un torchon de cuisine sous le robinet. Ensuite, elle s'avança vers lui et appliqua le chiffon mouillé sur son œil qui commençait déjà à gonfler.

— Tu n'aurais pas dû dire ça, chuchota-t-elle, encore sous le choc.

Il tressaillit au contact du tissu froid. Klara s'attendait à ce qu'il s'en prenne à elle comme d'habitude, mais cette fois-ci, il n'en fit rien. Sa voix était ferme et déterminée, et le regard froid qu'il lui lança ne laissait pas le moindre doute quant à la sincérité de son frère.

— Je ne me laisserai pas faire plus longtemps, famille ou pas ! gronda-t-il.

* * *

Après avoir été sur le lieu du crime et écouté les premières constations du médecin légiste, Beate Kraus et Frank Kröner étaient retournés au commissariat. Pour la capitaine, Katja Preiwald était la principale suspecte et elle en avait informé son chef. Elle avait bien réfléchi à ses arguments. Elle avait évoqué le lien de la jeune femme avec la victime, le fait que Johann l'avait trompée et l'incident à l'institut du docteur Torgen. En outre, la police scientifique avait fait une découverte importante sous un carreau de carrelage de la salle de bain de la victime, et c'était suffisant pour un mandat d'arrêt.

Avant même que la décision ne fût prise en haut lieu, un fonctionnaire informa Beate Kraus que Katja Preiwald était au poste avec son avocat, et qu'elle voulait faire une déposition.

Beate Kraus ne s'empressa pas de foncer dans la salle d'interrogatoire tel un loup affamé, et Frank Kröner, plus que surpris, la regarda d'un air interrogateur.

— J'arrive tout de suite, répondit-elle pensivement.

Katja était venue de son plein gré et la capitaine craignait d'avoir raté quelque chose. La jeune fille n'était pas du genre à agir de manière irréfléchie. En outre, la présence de cet avocat prouvait que les Preiwald s'étaient bien préparés.

— Peut-être un aveu, déclara Frank Kröner.

— Oui, peut-être, répondit Beate. Ou une manœuvre sournoise. En tout cas, nous devons rester sur nos gardes.

* * *

Chapitre 12

Hans Torgen travaillait encore sur ses notes. Il était déjà tard et l'institut était fermé depuis longtemps quand Carmen Raub fit irruption dans son laboratoire, essoufflée et nerveuse.

— Tu es au courant ? haleta-t-elle.

Le scientifique ne savait pas du tout de quoi parlait son assistante.

— Je dois aller voir Ronja, s'empressa-t-elle d'ajouter.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda le professeur, agacé.

— Katja Preiwald a assassiné son copain !

Carmen avait du mal à cacher sa satisfaction.

- C'était son ex-petit ami, en fait. Le jeune homme était entre-temps sorti avec notre Ronja, expliqua-t-elle.

Torgen accueillit la nouvelle avec des sentiments mitigés. Il consulta immédiatement son ordinateur et constata que Katja Preiwald faisait en effet les gros titres.

Sans attendre, il écouta l'un des nombreux extraits de l'interview du père Preiwald.

— Ma fille, victime de violence… enfant innocente… dans sa détresse, elle a commis un acte désespéré… s'est livrée de son plein gré à la justice…

Torgen repensa à la séduisante jeune femme qu'il aurait bien voulu mettre dans son lit. Quoi qu'on en dise, cette Katja n'était certainement pas une enfant innocente. Il écoutait à peine son assistante, qui se lamentait sur tout ce qui aurait pu se passer.

— Heureusement que tu venais juste de rencontrer cette fille, fit-elle remarquer. Dieu sait ce qui aurait pu t'arriver !

Le scientifique comprit immédiatement l'allusion. Carmen semblait savoir qu'il aurait bien voulu sortir avec la jeune femme et il se demandait comment elle l'avait deviné.

Tandis que son assistante continuait de soliloquer, Hans ne pensait qu'à une chose : il avait raté l'occasion de passer une nuit inoubliable entre les cuisses bien dessinées d'une femme fougueuse et insatiable. La voix de la raison, en la personne de Carmen Raub, commençait donc à l'irriter.

— On voyait bien qu'elle n'avait pas toute sa tête quand elle est venue ici, poursuivit sa collaboratrice, imperturbable.

— Tu ne voulais pas aller voir Ronja ? l'interrompit-il sèchement dans l'espoir qu'elle quitte le labo.

L'assistante se tut immédiatement et ses joues s'empourprèrent. Le professeur ne le remarqua pas. Il lui tournait déjà le dos pour lui signifier clairement qu'elle devait partir.

Carmen Raub cligna plusieurs fois des yeux et essaya de paraître

indifférente.

— Oui, tu as raison. Je dois aller la voir, lança-t-elle avant de sortir précipitamment.

Le professeur se demanda brièvement la raison pour laquelle Carmen s'intéressait subitement à ses intérimaires, puis il jeta à nouveau un coup d'œil sur la page des actualités.

Il y avait une photo de Katja. Cette femme était vraiment belle. Il toucha l'écran du doigt et dessina le contour des lèvres de la jeune femme en soupirant. Il aurait tellement aimé l'embrasser, et maintenant, il n'en aurait peut-être jamais plus l'occasion. Il se sentit soudainement terriblement contrarié. Pourquoi Carmen lui en avait-elle parlé ? N'était-ce pas de la pure méchanceté ? Il l'aurait appris bien assez tôt. Non, ça ne suffisait pas à cette femme malveillante. Il fallait qu'elle lui gâche la soirée. Qu'espérait-elle ? Qu'il jetterait à nouveau son dévolu sur elle, maintenant que Katja Preiwald était hors circuit ? Il y avait d'autres jeunes femmes, là dehors, qui attendaient un homme comme lui. Il aimait bien se comparer à un chasseur, même si ce cliché était plutôt de mauvais goût. Il aimait la viande fraîche et pas n'importe quelle conserve d'un rayon de supermarché. Carmen Raub n'était rien d'autre qu'un produit bon marché emballé sous vide et qui ne l'attirait pas le moins du monde.

Elle n'en saurait jamais rien, évidemment. Elle lui avait toujours été fidèle sur le plan professionnel, après tout. C'était la raison pour laquelle il ne voulait pas la perdre. Cependant, dans des moments comme celui-ci, il la détestait littéralement. Elle le connaissait trop bien à son goût et il ne le supportait pas. Cela le déstabilisait. L'intimité qui s'était inévitablement développée entre eux au fil des années, et qui s'avérait payante sur le plan professionnel, lui donnait en même temps l'impression d'être parfois à sa merci.

Hans Torgen ouvrit le tiroir du bas et en sortit l'ampoule que Leon Neller lui avait donnée. Il la rangea dans sa poche, ainsi que les seringues jetables, et il éteignit l'ordinateur. Avant de quitter son laboratoire, il se regarda dans le miroir au-dessus du lavabo.

Quel autre choix avait-il ? Il n'aimait pas avoir recours à de tels moyens, mais le temps jouait contre lui. Il avait besoin de ressentir ce sentiment de satisfaction et de réussite.

Son reflet ne renvoyait pas ce qu'il éprouvait en ce moment, son visage ressemblait à un masque impénétrable. Il se demanda si c'était normal. C'était perturbant et il ne pouvait s'empêcher de contempler son visage. Il se pencha vers le miroir et examina la peau de son front, les côtés de son nez et ses paupières. Puis il tenta un sourire, qui semblait forcé.

Je dois être plus prudent, pensa-t-il, un peu alarmé*, sinon on finira par me percer à jour.*

Il esquissa d'autres grimaces devant le miroir, quand la porte s'ouvrit brusquement.

— Ronja est complètement à bout de nerfs, elle…

Carmen était revenue. Elle s'arrêta au milieu de sa phrase et le regarda d'un air surpris.

— Qu'est-ce que tu fais ? lui demanda-t-elle.

— Je croyais avoir vu d'étranges boutons, mentit-il.

— Laisse-moi voir, dit-elle avec empressement.

Le professeur ne s'attendait pas à ce qu'elle réagisse aussi vite. Elle avait déjà sa main sur sa joue.

Il devait admettre que son toucher était plutôt délicat. Il oublia la colère qu'il avait ressentie à son égard quelques minutes plus tôt et se rappela que, premièrement, celui qui avait faim ne devait pas faire le difficile, et que deuxièmement, une conserve pouvait aussi le rassasier.

Il profita donc de ses caresses. Carmen remarqua immédiatement qu'il ne la repoussait pas et elle l'enlaça comme s'ils n'étaient que de bons amis.

— Je suis désolée, murmura-t-elle. Je sais que tu aimais bien cette jeune femme. Je n'aurais pas dû t'annoncer la nouvelle de façon aussi brutale. J'étais juste tellement inquiète…

Elle lui tapota le dos d'un geste presque maternel et s'apprêtait à reculer lorsqu'il l'attira à nouveau contre lui.

Carmen éprouva alors un sentiment de bonheur qui lui avait manqué depuis longtemps, mais Hans ne ressentit aucune excitation physique. Impatient, il serra plus fort son assistante dans ses bras et se concentra sur ses seins, s'imaginant les toucher. Puis il décida d'aller encore plus loin et embrassa Carmen sur la bouche avec fougue. Elle avait un goût si doux, si familier. Il tira sur son chemisier avant de glisser sa main dessous pour remonter doucement sur sa peau soyeuse. Il sentit à quel point elle était déjà excitée lorsqu'il pinça délicatement ses tétons.

Puis ses baisers devinrent plus exigeants et ses caresses plus brutales. Carmen n'appréciait pas ce changement brusque, mais elle se laissait faire. Elle ne comprenait pas la raison pour laquelle il agissait tout à coup ainsi, lui qui avait pourtant toujours été un amant si prévenant.

Torgen se fichait des sentiments de Carmen, ils étaient insignifiants pour lui. Seule sa propre satisfaction l'intéressait, mais elle lui était refusée. Il se sentait de plus en plus en proie à la peur d'échouer. Il avait l'impression d'être pris au piège. Le plaisir qu'elle lui procurait n'était manifestement pas suffisant pour lui provoquer une réaction physique et il s'écarta brusquement.

— Nous ne devrions pas faire ça. Ce ne serait pas bien, lança-t-il.

Elle l'implora du regard, mais il décida de l'ignorer. C'était la seule

façon de sauver la face.

— Nous travaillons ensemble, ce ne serait pas professionnel, ajouta-t-il.

— Ça ne te dérangeait pas avant, et l'année dernière…

Elle se tut en voyant l'expression de Torgen. Elle comprit qu'elle était allée trop loin.

— Maintenant, ça me dérange, répliqua-t-il froidement.

Il ne s'engagerait certainement pas dans une discussion. Carmen Raub ne pouvait s'en prendre qu'à elle-même si elle n'avait pas eu le plaisir de coucher avec lui.

C'est une ratée qui a tout gâché, se répéta-t-il en silence.

Son assistante tenta de réprimer ses larmes. Elle se demandait ce qu'elle avait fait de mal et pensa soudain savoir quelle était la raison de son comportement.

— C'est parce que je n'ai plus vingt ans, c'est ça ? s'emporta-t-elle. Tu me trouves vieille et moche, c'est pour ça que tu ne veux plus de moi.

Elle s'attendait à ce qu'il la contredise, au moins par politesse, mais il se contenta de la fixer, impassible, sans même essayer de la rassurer.

— Tu sais quoi ? En fait, je viens de réaliser quelque chose, dit-elle d'une voix étrangement plus calme.

Hans Torgen restait toujours silencieux.

— Tu crois que je ne sais pas ce que tu fais, poursuivit-elle. Tu crois que personne ne le remarquera, à la longue ?

— Je ne sais pas de quoi tu parles, grogna-t-il.

Il le savait très bien au contraire.

Elle le regarda tristement et secoua la tête.

— Je me demande ce que j'ai vu en toi pendant tout ce temps. Maintenant, j'ai de la peine pour toi. Si c'est ainsi que tu veux vivre, fais comme bon te semblera !

Sur ce, elle tourna les talons et quitta le laboratoire, mais sans se presser, cette fois.

Ses paroles résonnèrent dans les oreilles du professeur pendant un bon moment, comme un son strident, tandis qu'il serrait l'ampoule dans la poche de son pantalon. Puis il expira bruyamment. Il restait le mieux placé pour savoir ce dont il avait tant besoin. Carmen, elle, ne savait strictement rien.

* * *

Elle lui rendait la vie difficile, pourquoi faisait-elle ça ? Était-ce sa faute ? Cette fois-ci, il avait été beaucoup moins prudent que d'habitude. Il voulait trouver rapidement une victime et avait pris la première venue. Il n'avait pas pu attendre que la nuit tombe. Il avait

renoncé à la protection de l'obscurité nocturne et compté uniquement sur l'inattention des passants du soir.

Maintenant, dans le calme familier de la cave, il réalisa qu'il avait commis une erreur en voulant se précipiter. D'un autre côté, son état l'avait contraint à agir le plus vite possible. Le désir de rédemption le consumait comme une fièvre dévorante, menaçant de brûler sa chair de l'intérieur jusqu'à ce qu'elle se détache de ses os, que sa peau glisse, et que ses organes internes soient tout simplement réduits en cendres.

Il ne voulait pas perdre son temps à comprendre la raison pour laquelle il ressentait une telle urgence, aujourd'hui. Il préférait regarder la femme ligotée sur la chaise. Elle était maigre et malade. La peau pâle, les joues creusées et une sueur malsaine faisant briller son front. Il l'avait ramassée à la gare. Une prostituée toxicomane dont le corps était probablement ravagé par des maladies diverses, et dont l'âme était profondément souillée. Pourquoi s'en soucier ? Elle était déjà en train de mourir à petit feu et il ne ferait qu'accélérer les choses.

Il fit le tour de la chaise, comme il le faisait habituellement avec ses victimes. Il ne lui avait pas scotché la bouche pour le moment, car à la différence des autres, celle-ci ne criait pas et n'implorait pas pitié. Les paupières de la femme vacillèrent et elle tenta d'ouvrir les yeux. Elle était déjà gavée de drogue et ce qu'il lui avait administré en plus l'avait visiblement ravie. Elle était la première à s'asseoir dans cette cave froide et moisie avec un sourire béat.

— Qu'est-ce que c'est que ce jeu ? gloussa-t-elle en balbutiant.

Puis elle ferma les yeux.

Il aurait préféré ne pas faire ce genre d'expérience aujourd'hui, car il ressentait une détresse toute particulière. Il avait toujours pensé que la peur qui s'affichait à chaque fois sur leur visage n'avait pas d'importance pour lui, mais aujourd'hui, il réalisa qu'il s'était trompé. La peur de ces femmes n'était pas décisive, mais elle constituait néanmoins un élément important de sa quête de rédemption. Malheureusement, il comprit que ce serait peine perdue avec cette créature immonde et défoncée. Elle ne reviendrait pas à la raison. Soudain, elle fut prise d'un spasme violent et elle régurgita. Dans sa frénésie, elle faillit s'étouffer dans son propre vomi. Il était grand temps qu'il agisse.

Alors qu'il rasait les cheveux emmêlés de sa victime, il respira l'odeur de sa peau sale. Une sueur rance mélangée à de l'urine qui provenait certainement du sol des toilettes publiques où elle avait l'habitude de se shooter.

Elle se réveilla à nouveau et sembla quelque peu réagir, cette fois-ci.

— Hé ! C'est quoi ce bordel ? Je suis en taule ? marmonna-t-elle.

Elle mit un certain temps avant de comprendre que ses propres cheveux tombaient le long de ses bras nus, puis elle commença enfin à se débattre.

Il se débarrassa de ses vêtements. La femme n'avait probablement pas conscience qu'elle allait bientôt mourir, mais quand il se présenta nu devant elle, elle comprit finalement que sa vie allait s'arrêter ici et maintenant. Même les drogues présentes dans son corps semblèrent perdre de leur effet apaisant.

— Mais t'es quel genre de pervers, toi ? cria-t-elle.

Elle était tellement choquée et dégoûtée de ce qu'elle voyait devant elle qu'il ne put se retenir plus longtemps. Il se plaça derrière elle et déposa avec ferveur un baiser d'adieu sur son crâne rasé.

Elle se débattit avec une force étonnante et elle ne lui facilita pas la tâche, mais le craquement libérateur de sa nuque se produisit rapidement.

* * *

— Madame Preiwald, commença Beate Kraus en résumant une nouvelle fois ce qu'elle venait d'entendre. Vous affirmez que vous avez été agressée et que vous avez été obligée, en état de légitime défense, d'assommer votre ex-petit ami ?

— Vous avez la déclaration détaillée de ma cliente, nous vous avons même remis la coupe avec laquelle madame Preiwald s'est défendue, intervint Dielbach.

— Et qu'elle a préalablement dérobé sur les lieux du crime, argumenta la policière.

— Et que madame Preiwald, en état de choc, a emporté inconsciemment, reformula l'avocat qui ne se laissa pas démonter. Vous avez ici les rapports médicaux. N'oublions pas que madame Preiwald est la victime. Elle a été agressée et n'aura fait que de se défendre.

La capitaine regarda la femme en face d'elle. Katja jouait son rôle à la perfection. Elle avait l'air contrariée, vulnérable et fragile. Elle suivait à la lettre les instructions de son avocat. Jusqu'à présent, elle n'avait pas prononcé un mot inconsidéré, et les enquêteurs avaient été incapables de sortir la jeune femme de sa réserve d'une quelconque manière.

— Quelle était la nature de votre relation avec votre ami Johann ? demanda la fonctionnaire en observant attentivement la réaction de Katja.

— Je pense que ma cliente l'a suffisamment expliqué. Johann était obsédé par ma cliente, il la maltraitait et exerçait sur elle des pressions psychologiques. Elle vous a également expliqué qu'il l'avait

forcée à consommer des drogues.

— Il vous a obligé à prendre de la drogue de force ? insista la policière.

— Non, pas vraiment, répondit-elle d'un air particulièrement désespéré. Il me faisait sentir que je devais le faire. Il me disait que c'était tout à fait inoffensif, mais…

Elle éclata en sanglots.

— … si je refusais, il s'énervait.

— Et que faisait-il, quand il s'énervait ?

— Il me privait de son affection, me rabaissait… ou il devenait violent.

— À propos de quoi vous êtes-vous disputés, avant sa mort ?

Beate Kraus avait déjà posé cette question à plusieurs reprises au cours de la dernière heure.

— Madame la capitaine, s'interposa à nouveau Dielbach. Madame Preiwald a déjà répondu à cette question suffisamment de fois.

L'avocat ne comprenait pas la raison pour laquelle l'interrogatoire n'était pas encore terminé, et cela l'inquiétait un peu.

— Vraiment ? rétorqua Beate Kraus, les yeux braqués sur la jeune femme de l'autre côté de la table.

L'espace d'une seconde, Katja laissa tomber son masque de pauvre victime et lança un regard hautain à la policière. Puis elle s'efforça de baisser les yeux avant de parvenir à verser quelques larmes.

— Comme je vous l'ai déjà dit, il m'avait trompée avec Ronja et j'ai alors compris qu'il me manipulait. J'ai réalisé que j'étais tombée amoureuse de la mauvaise personne.

Elle prenait son temps, comme si elle avait répété son discours.

— Mais il n'a pas voulu me laisser partir, poursuivit-elle d'une voix étranglée. Il prétendait que Ronja n'était qu'un simple divertissement, puis il a commencé à me menacer. Il m'a dit que je ne pouvais pas le quitter, qu'il allait m'en empêcher. Il m'a frappée. J'ai voulu fuir, mais il m'a retenue et…

Elle s'interrompit comme une grande tragédienne interprétant le rôle de sa vie.

La capitaine resta silencieuse et Frank Kröner ne dit rien non plus.

L'ambiance devenait de plus en plus inconfortable, dans la salle d'interrogatoire, et Dielbach se sentit obligé d'intervenir.

— Nous avons répondu à toutes vos questions. Il est temps de mettre fin à cet interrogatoire.

Beate Kraus pinça les lèvres avant de répondre :

— Oui, vous avez raison. D'un autre côté, il y a quelque chose qui nous donne encore du fil à retordre.

Dielbach ne fit pas la grimace, mais une voix intérieure lui criait : *Je le savais, c'était trop facile !* Il garda néanmoins son sang-froid.

— Et de quoi s'agit-il ? demanda-t-il.

Beate Kraus hocha la tête en direction du miroir sans tain à travers lequel son chef et d'autres agents suivaient l'interrogatoire.

Peu après, un homme en uniforme entra avec un ordinateur portable.

Beate Kraus prit son temps et remercia poliment l'homme avant de brandir une clé USB.

— Nous l'avons trouvée dans l'appartement de la victime. Elle était bien cachée.

Immédiatement, l'avocat se tourna vers sa cliente et il comprit que Katja Preiwald lui avait caché quelque chose, car la jeune femme ne paraissait plus du tout aussi confiante. Elle semblait même anxieuse.

Tant mieux, pensa la capitaine à qui cela n'avait pas non plus échappé, *nous sommes sur la bonne voie*.

Sans d'autres explications, elle lança la vidéo et une jeune femme apparut à l'écran.

Dielbach jeta un regard interrogateur à sa cliente, puis à la policière, sans obtenir de réponse.

La jeune femme semblait avoir pleuré. Ses yeux étaient rougis, mais elle semblait parfaitement calme. On aurait dit qu'elle se trouvait dans une cave. Elle était nue et allongée sur un vieux matelas. Pas de couvertures, pas d'oreillers. Puis un homme s'avança vers elle. Il était également nu, un masque en cuir sur la tête. On ne pouvait pas voir son visage, mais l'état de son corps flasque laissait penser qu'il était plus âgé que la jeune femme sur le lit.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? s'indigna Dielbach. Pourquoi doit-on regarder la collection de pornos du défunt ? Ça suffit maintenant ! Ma cliente a déjà assez souffert à cause de cet homme.

Ses objections restèrent sans effet.

— Tu es sûr qu'elle est d'accord ? demanda l'homme masqué. Je ne veux pas d'ennuis.

— Bien sûr qu'elle est d'accord, répondit une voix masculine. Ça se voit, non ?

Même si l'homme portait un masque en cuir typiquement SM dissimulant son visage, la fermeture éclair lui barrant la bouche était suffisamment ouverte pour laisser transparaître un sourire libidineux.

— Tu as raison. Elle n'attend plus que moi.

Sur ce, le type au corps ingrat se dirigea vers le lit de fortune et s'allongea sur la jeune fille. La caméra se rapprocha alors du visage de la fille. Il était évident qu'elle était droguée et qu'elle ne se rendait pas compte de ce qui se passait, même si elle paraissait vraiment dégoûtée.

Dielbach se détourna, écœuré, et Beate Kraus éprouva une certaine sympathie pour cet homme qui, en réagissant de cette manière, lui prouvait qu'il était loin d'être aussi froid qu'il le prétendait.

— Éteignez ça ! ordonna-t-il.

Beate Kraus accéda à sa demande avec plaisir. Garder son sang-froid lui demandait un effort surhumain.

— Connaissez-vous la femme visible dans cette vidéo ? demanda-t-elle à Katja Preiwald.

La jeune fille hocha la tête, mal à l'aise.

— C'est Verena.

Avant que Dielbach ne s'interpose une nouvelle fois, la capitaine lui donna quelques explications.

— La jeune femme que vous venez de voir s'est suicidée il y a quelques semaines. Nous avons enquêté sur cette affaire et nous pensons maintenant connaître la véritable raison de son suicide.

Elle ne cacha aucune information à l'avocat. Elle lui présenta une copie de la lettre d'adieu, qui mentionnait Katja, elle lui parla de Kelly Miller, qui avait confirmé que Verena avait un lien avec sa cliente, et elle confirma que cette vidéo avait été filmée dans l'immeuble de Johann.

— Je n'étais pas au courant… C'est épouvantable, s'écria Katja d'une voix stridente. Voilà votre preuve ! Johann était un monstre ! C'était sa voix, qu'on a entendue derrière la caméra. Il était malade.

Elle éclata en sanglots. Elle paraissait même sincère, mais la capitaine ne tomba pas dans le panneau.

— Je ne vais pas vous priver plus longtemps du début du film, annonça l'enquêtrice.

Katja se tut immédiatement et jeta un coup d'œil paniqué vers la porte. L'espace d'un court instant, on aurait pu penser qu'elle allait s'échapper. Puis elle sembla abandonner cette idée. Elle pensait peut-être qu'on ne pouvait rien contre elle, finalement. Ou au contraire, elle s'était résignée. En tout cas, elle resta silencieuse.

Dielbach craignait le pire depuis un moment. Les policiers ne se comportaient pas de cette manière sans avoir un atout dans leur manche. Il repensa au moment où il avait demandé à sa cliente si elle avait commis d'autres actes répréhensibles. Son déni lui avait suffi, mais il avait commis une erreur. Il regarda donc l'écran de l'ordinateur en étant convaincu qu'il allait tomber de haut.

Le visage de Verena apparut de nouveau avant que le cadre ne s'élargisse un peu. Elle portait un peignoir et semblait peu sûre d'elle.

— Ça a l'air bien, dit l'homme derrière la caméra, mais Verena le regarda d'un air dubitatif.

— Johann, je crois que ce n'est pas pour moi, murmura la jeune fille qui paraissait terriblement malheureuse. Je veux m'en aller.

— Attends ! intervint tout à coup une voix féminine.

Automatiquement, Dielbach se tourna vers sa cliente avec incrédulité, mais celle-ci ne bougea pas d'un pouce et continua à fixer obstinément l'écran.

— Tu veux devenir l'une d'entre nous ou pas ? entendit-on à nouveau dire Katja.

— Oui, j'en ai envie, répondit Verena d'une voix hésitante. Mais ce type est horrible.

Katja éclata de rire et entra enfin dans le champ de la caméra. On la voyait parfaitement, à présent.

— Nous sommes toutes passées par là, ma chérie.

Verena croisa les bras sur sa poitrine, comme si elle voulait se protéger.

Ce geste incita Katja à exercer davantage de pression.

— Si tu fais marche arrière maintenant, tu te retrouveras toute seule. Si ça ne tenait qu'à moi, tu n'aurais pas à le faire, mais ce serait terriblement injuste vis-à-vis des autres filles, si je faisais une exception pour toi. Elles sont déjà très jalouses de notre amitié.

Verena semblait en conflit avec elle-même ; Katja avait clairement choisi les mots qu'il fallait.

Derrière la caméra, on entendit vaguement Johann marmonner :

— Si elle ne veut pas, on laisse tomber.

— Ne t'en mêle pas ! le réprimanda Katja.

L'avocat des Preiwald serra les dents.

— Éteignez ça ! cria subitement Katja d'un ton menaçant. Vous ne pouvez pas faire ça !

Elle fusilla Beate Kraus du regard, mais sans parvenir à interrompre la séance de visionnage.

— Je sais ce qui pourrait t'aider à te détendre, reprit Katja sur la vidéo.

Ensuite, on la vit verser le contenu d'une ampoule dans un verre d'eau que Verena but d'un trait. Peu après, elle semblait complètement étourdie. La caméra immortalisa même le moment où Katja l'aida à se débarrasser de son peignoir avant de la pousser sur le lit.

L'espace d'un court instant, Katja Preiwald apparut en gros plan. Son visage d'une beauté angélique était empreint d'une cruauté inhumaine.

— Maintenant, continue ! ordonna-t-elle au cameraman.

— Je crois que ça suffit, lâcha Dielbach qui s'était enfin décidé à réagir.

— C'est ce que je pense également, rétorqua froidement Beate Kraus, tandis que Frank Kröner arrêtait l'enregistrement.

— Je dois m'entretenir avec ma cliente, en privé, exigea-t-il.

— Bien sûr. Et profitez-en pour demander à votre cliente de vous parler de Nina Wäldele et de Timo Rober.

L'avocat regarda la capitaine, perplexe.

— Une affaire de disparition, précisa l'enquêtrice. Madame Wäldele n'a pas voulu adhérer à la sororité étudiante de madame Preiwald. Elles se sont disputées. Nous avons donc des raisons de penser que votre cliente sait quelque chose sur l'endroit où se trouve madame Wäldele. Et Timo Rober est mort. Il était peut-être au courant des activités de madame Preiwald. Il l'a photographiée à son insu. Il la faisait peut-être chanter et elle…

— Non ! éructa Katja.

Apparemment, la jeune fille n'avait plus confiance en son avocat et l'empêcha même d'intervenir.

— Nina n'avait pas compris de quoi il s'agissait. Elle a juste refusé, c'est tout. Je n'ai rien à voir avec sa disparition. Et ce type, Timo Rober, ce nom ne me dit rien du tout !

— Pourquoi Verena a-t-elle dû coucher avec cet homme ?

Beate Kraus profita de ce moment pour obtenir de plus amples informations.

Dielbach allait à nouveau objecter, mais Katja le devança.

— Ce n'était rien d'autre qu'une épreuve à passer, un bizutage. Rien d'anormal.

— Qui étaient ces hommes ?

— Je ne sais pas, c'est Johann qui s'en occupait. C'étaient des gars stupides qui ne posaient pas beaucoup de questions et qui voulaient juste tirer leur coup.

— Coucher avec un type répugnant et se faire filmer n'a « rien d'anormal » pour vous ?! Je vais vous faire une confidence : aucun juge au monde ne laissera passer ça comme une simple épreuve, ou un bizutage. Dans les sororités étudiantes dirigées par des personnes saines d'esprit, une telle chose ne serait jamais considérée comme étant « normale ». Et pour être honnête, je suis très curieuse de savoir ce que les anciens membres de votre sororité diront à ce sujet. Ce que vous avez fait à ces femmes est criminel.

— Je n'ai forcé personne à le faire, lui rétorqua la suspecte d'un ton cassant.

— Vous avez drogué Verena. C'est une agression. Votre avocat pourra parfaire vos connaissances à ce sujet. Pourquoi s'est-elle suicidée ?

— Qu'est-ce que j'en sais, moi ? marmonna Katja.

— Je vais vous le dire. Vous lui avez refusé l'adhésion alors qu'elle

avait répondu à vos exigences perverses, puis vous êtes allée encore plus loin en la menaçant de publier les vidéos sur les réseaux sociaux !

Le silence de la fille Preiwald confirma à Beate qu'elle avait deviné juste.

— Je suis sûre qu'une fois l'enquête bien lancée, nous obtiendrons également le témoignage d'autres filles. Vous ne pensez tout de même pas qu'elles garderont toutes le silence par honte et par peur, surtout quand elles comprendront qu'elles n'ont plus rien à craindre de vous. L'une ou l'autre sera certainement ravie de profiter de l'occasion de se venger de Katja Preiwald. Aussi… autre chose…

Il était évident que Beate Kraus savourait le dernier coup qu'elle venait de porter.

— … Nous avons trouvé d'autres films de ce genre, sur la clé USB de votre ex-petit ami. Il vous avait probablement assuré qu'il s'en était débarrassé, non ?

Cette fois-ci, Dielbach réussit à empêcher sa cliente de répondre.

— Je vais m'entretenir avec madame Preiwald, intervint-il.

Beate Kraus hocha la tête, il n'y avait rien d'autre à dire. Il serait difficile de faire passer Katja Preiwald pour une victime avec de telles vidéos, et l'avocat en était bien conscient. On pourrait facilement l'accuser d'avoir tué Johann parce qu'il voulait la faire chanter. Une accusation pour meurtre était donc en jeu. Si Preiwald savait quelque chose sur Nina Wäldele, elle se montrerait coopérative, sur les conseils de son avocat, pour ne pas perdre une chance de réduire sa peine. La capitaine espérait qu'elle pourrait au moins avancer sur l'affaire Nina, et dans le meilleur des cas, il y aurait peut-être un lien avec les autres femmes disparues.

* * *

Peu de temps après

Dielbach avait l'impression d'avoir touché le fond. Bien sûr, il n'avait pas pris Katja Preiwald pour une innocente. Comment aurait-il pu, connaissant le père ? Mais ça…

Au moins, ce n'était pas sa faute si l'ensemble des médias était déjà au courant. L'avocat avait pourtant conseillé au père Preiwald d'attendre la fin de l'interrogatoire avant de donner une conférence de presse, mais le politicien n'en avait fait qu'à sa tête. Ce dernier craignait en effet que certaines informations ne soient révélées au grand jour avant qu'il n'ait eu le temps d'assurer ses arrières. Pour l'instant, l'opinion publique considérait la fille de Preiwald comme une victime innocente, mais dès que la vérité éclaterait, son père serait fini.

Dielbach cherchait désespérément une issue. L'espace d'une seconde, il aurait voulu que sa cliente se jette du dernier étage du poste de police. Un suicide aurait été parfait pour jeter aux oubliettes tout ce qu'elle avait fait. On aurait même pu faire passer le père pour un homme durement frappé par le destin par la même occasion. Mais tant que cette abominable garce serait encore en vie, les électeurs se retourneraient avec colère contre toute la famille.

— Qu'est-ce qu'on fait maintenant ?! s'emporta Katja.

Dielbach était si profondément plongé dans ses pensées qu'il avait presque oublié la présence de la jeune fille.

— C'est vous qui me demandez ça ?! rétorqua-t-il, irrité. Maintenant qu'ils ont tout découvert ?! Je vous avais expressément demandé de me dire toute la vérité. Cette capitaine vient de nous massacrer.

Il ne s'efforçait pas le moins du monde d'adopter un ton amical. Il s'en fichait si elle était vexée. L'idée qu'elle aurait pu choisir un autre avocat lui plaisait presque autant que celle du suicide.

Il s'attendait à une réplique cinglante de la part de sa cliente, mais celle-ci resta silencieuse.

— Je dois parler à votre père. Ces vidéos vont tout changer.

Elle baissa les yeux, décontenancée. Dielbach crut un instant qu'elle allait se repentir, mais il se rendit vite à l'évidence. Sa cliente ne craignait que son père ; ses actes lui étaient totalement indifférents.

C'est une psychopathe, pensa-t-il.

Et soudain, il eut une idée brillante.

* * *

Chapitre 13

Le lendemain

La nouvelle bombe éclata vers midi. La veille encore, Katja Preiwald était une pauvre victime innocente, mais à présent, c'était le visage d'une autre femme qui défilait sur les écrans.

Beate Kraus soupira lorsqu'on l'informa qu'un de ses témoins s'était adressé à la presse. Les interrogatoires avaient commencé tôt le matin même et, comme elle l'avait deviné, la plupart des jeunes femmes de la sororité étudiante s'étaient retournées contre leur présidente autrefois adulée et les langues s'étaient déliées. Certaines étaient furieuses, honteuses, tandis que d'autres ne comprenaient même pas comment elles avaient été manipulées. Et l'une d'entre elles avait profité de l'occasion pour devenir le visage du jour. Elle pensait probablement, à tort ou à raison, que le procès qui suivrait la placerait de toute façon sous les feux de la rampe. Alors, pourquoi ne pas prendre les choses en main et profiter des médias ?

Tant le réseau des anciennes étudiantes que le père de Katja Preiwald s'étaient montrés horrifiés par les récents développements, mais pour des raisons différentes.

Le politicien, furieux, faisait les cent pas dans sa villa, accusant Dielbach d'être responsable de tout ce qui arrivait. Les actes de sa fille auraient de terribles conséquences sur son propre avenir, et il avait du mal à se calmer. Cependant, il parvint finalement à écouter avec intérêt les propositions de Dielbach.

L'après-midi, il avait organisé une conférence de presse.

Beate Kraus regarda la retransmission en direct en fronçant les sourcils. Quelques minutes lui suffirent pour comprendre ce que Preiwald avait en tête.

— Ils vont plaider la folie et faire passer le père pour la victime.

Et c'est ce qui se passa. Preiwald parut complètement anéanti. Il se frappa le torse de façon théâtrale avant d'avouer qu'il se sentait terriblement coupable d'avoir échoué en tant que père. Il regrettait de ne pas avoir remarqué plus tôt à quel point sa propre fille était malade et avait besoin d'une aide médicale urgente. Mais maintenant, il veillerait à ce que les choses rentrent dans l'ordre. En outre, il tenait particulièrement à ce que justice soit rendue. Qu'il s'agisse de son propre enfant ou non, il remettrait désormais sa fille bien-aimée, Katja, entre les mains de la justice. Car même le politicien Preiwald n'était pas au-dessus des lois.

Beate Kraus secoua la tête d'un air dépité.

— À ce stade, on fait du surplace. L'avocat maintient que Katja ne sait rien sur la victime du Neckar, qu'elle ne sait pas où se trouve Nina Wäldele et qu'elle n'a jamais eu le moindre contact avec Timo Rober.

— Ils n'ont rien à nous donner alors ? insista Frank Kröner.

— Non. Nous avons, certes, mis hors d'état de nuire une criminelle, mais sans y gagner quoi que ce soit qui pourrait nous faire avancer dans l'affaire des femmes disparues.

Frank Kröner ne put cacher sa déception.

— Je nous pensais proches de pouvoir enfin fournir des réponses aux familles des disparues.

— Oui, c'est ce que j'aurais voulu aussi. Les Wäldele m'appellent tous les jours et je ne sais pas quoi leur dire.

— On continue d'enquêter sur le professeur Torgen, ses collaborateurs et les Neller ?

La capitaine soupira bruyamment.

— Nous devons toujours élucider la mort de Timo Rober et ça nous mène inévitablement à Kelly Miller, à la ferme et à l'institut du professeur Torgen. Sans oublier que Katja Preiwald et son ex-petit ami Johann, ainsi que Timo Rober y sont allés. Donc, oui, nous allons continuer de creuser de ce côté-là. Nous finirons peut-être par tomber sur quelque chose, avec de la chance.

* * *

À l'institut du professeur Torgen, une heure plus tard

Kelly fit signe à la voiture d'Amar de la suivre. Après avoir appris la mort de Johann, Ronja s'était effondrée. Kelly avait eu du mal à la calmer et les efforts de Carmen Raub avaient été vains. Ce matin, les dernières nouvelles concernant les agissements de Katja Preiwald et la complicité de Johann avaient ajouté l'horreur à la profonde douleur de la veille.

— C'était donc ça qui les liait. Le plaisir pervers d'abuser de femmes désespérées.

Ronja avait craché les mots comme si elle avait quelque chose de toxique sur la langue. Elle avait essuyé les larmes de son visage avec une telle brutalité que Kelly avait même craint qu'elle ne se blesse. Elle avait ensuite disparu dans sa chambre pour faire ses valises.

Amar lui avait proposé de la conduire et elle était partie en jurant qu'elle ne pleurerait pas pour quelqu'un comme ça.

Kelly continuait à agiter la main, même si la voiture avait déjà disparu de son champ de vision. Ronja voulait rentrer chez ses parents pour oublier toute cette histoire. Ensuite, elle irait à Madrid à l'automne, abandonnant le souvenir de Johann derrière elle.

Aujourd'hui, Kelly se sentait particulièrement seule.

Carmen Raub s'était fait porter pâle, le docteur Torgen s'enterrait dans son laboratoire et la famille Neller était occupée à ses tâches quotidiennes. Paul était le seul des habitants de la ferme avec lequel elle passait parfois un peu de temps. Comme elle ne pouvait pas parler avec lui de ce qui la préoccupait en ce moment, elle décida donc d'aller se promener, seule.

Les champs semblaient bien entretenus, à l'exception d'un groupe de tournesols en bordure qu'on avait laissé se dessécher. Leurs pétales jaune orangé, autrefois si brillants, étaient maintenant secs et d'un brun sale. Les têtes pendaient vers le bas, comme s'ils avaient des regrets. Kelly pensa que ce serait certainement un beau sujet pour un artiste photographe, puis elle suivit des yeux un papillon citron, la seule espèce de papillon qu'elle pouvait nommer. L'air était chaud et sec, quelques grillons stridulaient à proximité. À une certaine distance, elle vit le tracteur à l'arrêt et les grandes bottes de foin qui n'avaient pas encore été enlevées. Elle avait posé la question à Paul, qui s'était montré très bavard à ce sujet. Il lui avait expliqué qu'ils vendaient leur foin à un voisin, pour son bétail.

— Vous n'en avez pas besoin pour vos animaux ? avait demandé Kelly.

Il s'était contenté de secouer la tête avant de changer de sujet et de lui annoncer qu'il emprunterait prochainement la voiture de Leon.

Kelly ne pouvait s'empêcher de sourire en y repensant. Elle aurait aimé voir la tête de Leon Neller quand son frère lui demanderait les clés de sa voiture de sport. Puis elle s'en voulut de se moquer ainsi de Paul. Elle était désolée pour le jeune homme et ne lui souhaitait que le meilleur pour l'avenir. Elle se demandait aussi si Leon l'évitait volontairement, ou si elle se faisait des idées. Puis, pour une raison qu'elle ignorait, elle se rappela Frank Kröner, le collègue de la capitaine. Il ne lui avait pas laissé une bonne impression, pourtant. Il ne s'était clairement pas privé de lui poser des questions désagréables à chaque entretien.

Sans prêter attention au chemin, ses pensées se tournèrent maintenant vers Ronja. Elle se demandait si elle aurait à nouveau des nouvelles de son amie. Les Australiennes n'avaient d'ailleurs plus donné signe de vie non plus, alors que Kelly leur avait envoyé trois autres messages.

Elle n'en voulait pas à Jula et Evi, mais elles s'étaient tellement bien amusées avec elles et Ronja, ces derniers jours, qu'elle trouverait dommage de perdre le contact.

Elle continua sa promenade le long du verger et se dirigea vers l'arrière de la maison des Neller. D'habitude, elle prenait ensuite la direction de sa chambre, mais aujourd'hui, elle voulait rester encore

un peu dehors. Elle fit donc le tour de la vieille ferme et elle accéléra le pas quand elle passa devant l'atelier de découpe.

À côté du bâtiment, elle découvrit un jardin d'herbes aromatiques. Comme elle n'était jamais venue ici, elle observa avec intérêt les nombreuses plantes différentes. Elle reconnut le romarin et renifla le merveilleux parfum de la lavande qui poussait contre un vieux mur. Madame Neller avait planté des petits bâtons de bois dans ses plates-bandes, sur lesquels étaient fixés les emballages des différentes graines. Ainsi, Kelly savait où se trouvaient l'origan, la marjolaine et l'estragon. Elle arracha quelques feuilles et les frotta entre ses doigts pour en sentir l'odeur.

Elle constata avec plaisir que cette petite balade olfactive avait un effet apaisant. Elle se redressa lentement, leva les bras en l'air et eut l'impression de se libérer d'un poids. Ce faisant, elle laissa son regard errer alentour, et aperçut le broyeur un peu à l'écart, à côté d'une brouette, d'outils de jardinage négligemment jeté au sol et d'une pile de bûches. Elle repensa machinalement à Paul et à ce qu'il avait dit la dernière fois, et elle s'approcha de la machine.

— On dirait que tu attends encore, hein ? lança-t-elle en rigolant.

Puis elle remarqua un tas de copeaux blancs au sol. Curieuse, elle en ramassa quelques-uns. Ils étaient étrangement durs. *C'est peut-être un bois particulièrement dense,* pensa-t-elle. Elle s'apprêtait à se détourner lorsqu'elle remarqua quelque chose de coloré dans la masse blanche.

Des petits fragments violets ressortaient sur le fond clair. Kelly s'agenouilla et examina sa découverte de plus près. C'était un petit objet rectangulaire d'environ deux centimètres de long et un centimètre de large. Elle crut d'abord qu'il s'agissait d'un morceau de pince à linge en plastique, puis elle remarqua le motif dessiné sur ce petit rectangle. Elle l'avait déjà vu auparavant. Elle le prit dans sa main et, tout à coup, elle le reconnut. Sous le choc, elle laissa immédiatement tomber ce qu'elle avait trouvé. Ce n'était pas les restes d'une pince à linge, c'était un ongle. Elle eut immédiatement un mauvais pressentiment et son cerveau se mit à tourner à plein régime. Elle se rappela que Jula, l'Australienne, arborait ce motif sur ses ongles.

Ce n'était pas seulement un petit morceau, mais l'ongle entier, arraché. C'était le genre de blessure qui aurait forcément attiré l'attention de Kelly. Elle essaya de se souvenir dans les moindres détails des ongles de Jula le jour de son départ. Elle n'avait pas de pansement ni de bandage, rien. Quelle explication logique pouvait-elle trouver ? Que s'était-il passé ici et surtout, quand ? Kelly se rappela que l'Australienne allait parfaitement bien quand elle était montée dans la voiture du professeur Torgen. Elle en était certaine. Comment…

— Qu'est-ce que tu fais ?

Kelly se retourna immédiatement. Elle était tellement concentrée sur sa découverte qu'elle n'avait pas entendu quelqu'un arriver derrière elle.

— Oh, j'ai découvert qu'il y avait plein d'herbes aromatiques ici et j'étais curieuse, mentit-elle instinctivement.

Elle ne put s'empêcher de regarder furtivement l'ongle arraché qui était tombé à ses pieds.

Elle ressentit l'envie pressante de partir. Devait-elle appeler Beate Kraus, ou était-ce exagéré ?

Kelly était de plus en plus nerveuse. Elle avait besoin de temps pour réfléchir à tout ça. Elle avait certainement l'air idiote, mais la personne en face d'elle la déstabilisait de plus en plus.

— Je ferais mieux d'y retourner. À plus tard, dit-elle en essayant de paraître tout à fait normale.

Elle s'éloignait déjà quand elle sentit une douleur fulgurante à l'arrière de la tête, et elle perdit immédiatement connaissance.

* * *

À peu près au même moment, Frank Kröner entra dans le bureau de sa supérieure.

— Les collègues ont enquêté sur les Rober.

L'expression de son visage indiquait déjà que cela n'avait pas abouti à de nouvelles conclusions.

— Ils ne possèdent aucun pavillon de chasse ni de propriété isolée. Les perquisitions n'ont rien donné non plus.

— Qu'en est-il de l'alibi de madame Baumann ? demanda Beate Kraus.

— Confirmé. On peut donc rayer de la liste un des principaux suspects concernant la mort de Timo Rober.

La capitaine se pencha en arrière, épuisée.

— J'ai l'impression qu'on s'égare.

Frank Kröner s'assit en face d'elle.

— Toujours rien concernant les femmes disparues ?

Elle haussa les épaules.

— Nous devons peut-être arrêter de chercher des liens entre toutes ces affaires. Nous savons déjà que Katja Preiwald était une sadique que nous avons mise hors d'état de nuire. Ensuite, il y a Timo Rober : un harceleur qui a très probablement abusé d'une fille dans le passé. Y a-t-il vraiment un lien avec la disparition de Nina Wäldele, ou avec la victime du Neckar ? Nous manquons de preuves. Y compris concernant son éventuelle implication dans les autres disparitions.

— Les documents relatifs aux déplacements professionnels de Timo

Rober et Joachim Baumann ont été saisis. Grâce aux obligations et délais de conservation des documents, ils ont pu remonter à quelques années. J'ai demandé à un collègue de les comparer avec les dates de disparition de ces femmes. Aucune correspondance.

— Il semblerait donc que Timo Rober n'ait rien à voir avec cette affaire. Reste à savoir comment il a trouvé la mort.

— Toujours pas convaincue d'une overdose ? demanda Frank.

Beate savait qu'elle pourrait clore l'affaire de cette manière, et pourtant le doute la rongeait. Avant qu'elle ne puisse répondre à Kröner, on frappa à la porte et un collègue entra.

— C'est à propos des recherches que vous nous avez demandées. Nous avons trouvé quelque chose.

Beate Kraus se redressa immédiatement et Frank Kröner regarda l'homme avec impatience.

— Nous avons fait le tour des clubs et des bars, expliqua le collègue en lisant ses notes. Ils connaissent tous Leon Neller, mais personne ne sait rien de précis sur lui. On le considère comme un riche homme d'affaires, un coureur de jupons, mais aucune petite amie connue. Nous allons continuer à nous renseigner, peut-être que nous trouverons quelque chose du côté des prostituées, mais manifestement, Leon Neller protège sa vie privée. S'il a fait quelque chose d'illégal, il s'est montré très prudent.

— Il ne s'est jamais fait remarquer ? demanda Beate Kraus.

— Aucune plainte, aucune rumeur. Comme je l'ai dit, ce jeune homme est très prudent.

— Et son casier est vierge, lança Frank Kröner.

Beate Kraus réfléchit un instant.

— Il ne m'a pas semblé si innocent. Je pense que vous devriez creuser davantage.

Le collègue acquiesça et poursuivit son rapport en tournant les pages de son carnet.

— Il n'y a rien d'autre sur le reste de la famille. En revanche, le cas du professeur Torgen est beaucoup plus intéressant.

Les fonctionnaires tendirent l'oreille.

— Le directeur de l'institut ?

— Exactement. Il n'est peut-être pas fiché, mais il a eu des ennuis pour harcèlement sexuel l'année dernière. Aucune plainte n'a été déposée, mais il semblerait que ce soit un dragueur compulsif. Un des barmans m'a raconté qu'il venait régulièrement dans son établissement et qu'il essayait toujours de draguer les jeunes femmes.

— Eh bien, il n'est certainement pas le seul, mais cette histoire de harcèlement est tout de même intéressante.

— J'ai encore mieux, reprit le collègue. Il y a quelques jours, l'homme est allé au restaurant avec deux jeunes étrangères.

— Et alors ? demanda Frank Kröner, impatient d'entendre la suite.

— Le barman prenait sa pause cigarette quand ils sont sortis. Il était à l'arrière du restaurant. Apparemment, le professeur Torgen ne l'avait pas vu, et d'après lui, je cite : « Le type était furax, il a donné plusieurs coups de pied dans les poubelles en grognant que ces filles étaient de sales putes ».

— Bon, on tient peut-être quelque chose. Un lien avec notre victime du Neckar ou avec Nina Wäldele ?

— Nous avons montré des photos à droite à gauche. Personne n'a vu le professeur Torgen en compagnie de l'une de ces femmes, mais elles auraient très bien pu le rencontrer. Torgen fréquente les mêmes établissements et les mêmes bars qu'elles.

— Ça ne veut rien dire, bien sûr, lança Beate Kraus. C'est peut-être une simple coïncidence, Tübingen n'est pas si grand que ça.

Elle marqua une pause, pensive.

— Je vais appeler Kelly Miller. Avec un peu de chance, elle pourra nous dire si Hans Torgen était au bar où elle servait le soir de la disparition de Nina Wäldele. Je pense que nous devrions aussi nous entretenir à nouveau avec l'assistante de Torgen.

Elle remercia son collègue pour son excellent travail avant que celui-ci ne quitte le bureau.

— Tu crois que Torgen est impliqué dans cette affaire ? demanda Frank Kröner.

— Je m'accroche à cet espoir, soupira Beate en grimaçant. Mais d'après ce que je vois, notre professeur aime les jeunes femmes et s'impose à elles. De plus, il a tendance à être violent quand il se fait rembarrer, si on en croit le témoignage du barman. Nous avions brièvement supposé que Timo Rober faisait chanter Katja Preiwald, mais il est possible que ce soit quelqu'un d'autre. N'oublions pas que Timo surveillait l'institut. Voyons simplement où cette piste nous mène.

* * *

Kelly ouvrit lentement les yeux. Où était-elle ? Des souvenirs flous du parterre aromatique et d'ongles vernis lui revinrent en mémoire, puis elle se rappela tout ce qui s'était passé. Elle s'était baladée près de la maison, elle avait trouvé un ongle arraché de Jula, et soudain quelqu'un était apparu derrière elle.

Klara Neller.

* * *

— Qu'est-ce qu'on va faire d'elle ? grogna Gustav, agacé. C'était

vraiment nécessaire ?

— Elle fouinait près du broyeur. Je devais faire quelque chose, haleta Klara Neller.

Elle avait couru pour alerter son frère et était encore essoufflée. Sa bonhomie habituelle avait totalement disparu. Ses cheveux en pagaille et son regard hésitant lui donnaient l'apparence d'une guerrière prête à attaquer.

— On va avoir des ennuis, rétorqua son frère.

— Je vais aller chercher ses affaires dans sa chambre et on dira qu'elle a dû rentrer chez elle précipitamment. Les autres se débrouilleront, suggéra Klara.

— Je n'aime pas du tout ça, mais vas-y, fais-le, céda finalement Gustav.

Il s'assura que la lourde porte qui menait directement de l'atelier de la cave était bien verrouillée.

— Il faut qu'on le prévienne tout de suite. Tu en es consciente ?

— Ce qui doit être fait doit être fait, répondit-elle d'une voix ferme.

Puis elle suivit Gustav à l'extérieur, convaincue d'avoir agi comme il le fallait.

* * *

Kelly se redressa péniblement, la peur au ventre. Elle ne voyait rien. Elle toucha un mur humide et froid et sentit l'odeur typique de moisi lui indiquant clairement qu'elle était dans une cave. L'obscurité l'enveloppait et l'écrasait telle une couverture moite. Elle plongea machinalement la main dans la petite poche de sa robe où se trouvait son téléphone portable, mais celle-ci était vide. Elle poussa un gémissement désespéré ; soit elle l'avait perdu, soit Klara Neller avait été assez maligne pour le lui prendre.

— Il me faut de la lumière, murmura-t-elle.

Elle rassembla tout son courage et se força à tâtonner les murs à la recherche d'un interrupteur. L'obscurité et les caves l'avaient toujours effrayée. Elle craignait que des araignées ne lui tombent dessus et rampent sur sa main avec leurs longues pattes poilues. Elle ignora également les bruits des rats qu'elle entendait un peu plus loin. Lorsque ses doigts palpèrent enfin la forme d'un interrupteur sur le mur, elle formula une prière silencieuse pour que celui-ci fonctionne. Après un grésillement interminable, une vieille ampoule encrassée s'alluma enfin. C'était un miracle. La lumière projetée sur les murs sales dessinait des ombres terrifiantes, mais elle pouvait au moins voir sa prison, maintenant.

Elle se trouvait dans un couloir qui semblait continuer en tournant, à quelques mètres de là. Il faisait froid et Kelly, qui ne portait qu'une

robe d'été sans manches, avait la chair de poule. Elle se retourna et aperçut une porte massive. Même si elle avait peu d'espoir, elle essaya de l'ouvrir, en vain. Impossible d'aller dans cette direction.

Elle était complètement désespérée, fatiguée, mais sa voix intérieure l'exhorta à ne pas abandonner. Non, elle ne se laisserait pas mener à l'abattoir comme un agneau, elle continuerait de se battre. Peu importait le sort qu'on lui réservait, Kelly Miller ne se laisserait pas faire aussi facilement. D'accord, la porte était fermée, mais il y avait peut-être une autre sortie. Elle ne poussa pas plus loin sa réflexion pour éviter d'arriver à la conclusion que Klara Neller avait certainement pensé à tout. Non, elle voulait croire qu'il y avait une issue de secours et elle s'arma de courage en suivant le couloir jusqu'au tournant. Arrivée au bout, elle déboucha sur un autre couloir tout aussi sombre que le premier. La jeune femme déglutit avec difficulté et tâtonna le mur à nouveau. Cette fois encore, elle trouva un interrupteur, et lorsque le couloir s'éclaira, elle s'imagina Klara Neller en train de lui rire au nez. Devant elle, un nouveau couloir se terminait par un mur épais. Elle serra inconsciemment les poings et ses ongles s'enfoncèrent douloureusement dans sa paume. Devait-elle abandonner ?

Kelly s'avança de quelques pas et elle entendit à nouveau des petits couinements. Les poils de sa nuque se hérissèrent et elle scruta le sol. Elle ne distinguait pas grand-chose, dans la lumière blafarde produite par la vieille ampoule, et elle manqua de peu une porte sur sa gauche, au bout du couloir. Kelly sentit l'espoir renaître quand la poignée s'abaissa et qu'elle put ouvrir la porte.

Cette fois, inutile de chercher l'interrupteur à tâtons. Un néon accroché au plafond diffusait une lumière crue et Kelly ne put détourner le regard d'une silhouette allongée sur le sol, au milieu de la pièce. L'étudiante pensa d'abord qu'il s'agissait d'un mannequin mis au rebut. Le crâne chauve, les yeux sans vie et les membres disloqués lui donnèrent cette impression pendant un moment, mais rapidement, certains détails s'opposèrent à cette idée. La peau n'était pas lisse et brillante, comme celle des mannequins en plastique. La tête, non plus, n'avait pas cette forme ovale caractéristique. Non, on distinguait clairement la forme irrégulière des os du crâne qui n'était pas parfaitement rasé, à bien y regarder. On distinguait des blessures certainement causées par un rasoir émoussé avec lequel on avait rasé la tête à la hâte, oubliant quelques touffes de cheveux sur les côtés. Quant aux yeux, des sillons de larmes noires cascadant sur des joues pâles prouvaient que cette femme était morte récemment.

Kelly eut tout à coup l'impression de se trouver au beau milieu de l'Arctique. Elle était frigorifiée. Paniquée, elle aurait voulu s'enfuir et trouver une cachette, mais elle devait tenir bon et essayer de s'en

sortir. Elle était obligée d'accepter ce qu'elle voyait, sans perdre son sang-froid. Elle repensa à la première fois qu'elle s'était promenée dans Tübingen et qu'elle s'était vite perdue. Elle se força à imaginer qu'elle était dans la même situation. Elle était perdue et devait retrouver son chemin. Cette femme morte n'était rien d'autre qu'un parterre piétiné, une poubelle renversée ou un vélo rouillé abandonné. Cependant, elle avait du mal à se dire que tout ce qu'elle voyait ici n'était que d'horribles choses qu'elle rencontrait sur le chemin de sa maison. Elle déglutit avec difficulté et dut se retenir de ne pas vomir tandis qu'elle s'approchait maintenant de la morte. Avec un peu de chance, elle trouverait quelque chose qui pourrait lui être utile. Un outil ou une arme, par exemple.

Une fois de plus, elle s'exhorta à rester calme, mais son cœur s'emballa lorsqu'elle se trouva juste à côté du cadavre. Un rat qui s'apprêtait à s'attaquer aux restes détala lorsqu'il remarqua la visiteuse indésirable, laissant derrière lui de petites empreintes de griffes rouges. Kelly, choquée, fixa la plaie sur le ventre de la défunte. Elle réalisa avec dégoût qu'on avait découpé le nombril de la femme. Elle eut un réflexe nauséeux et se détourna avant de vomir, puis elle se mit à pleurer.

Comment quelqu'un a-t-il pu faire une chose pareille ? Comment Klara Neller a-t-elle pu faire ça ?

La mère de Paul et Leon l'avait assommée avant de l'enfermer ici. La morte avait-elle subi le même sort ?

Kelly sentit tout à coup une colère irrépressible monter en elle. Elle se rappela son plan initial et fouilla chaque recoin de ce donjon. Malheureusement, à part la poussière, la saleté et le cadavre, il n'y avait rien sur le sol froid. Elle se força à passer à nouveau devant la morte et à quitter la pièce. Elle trouverait peut-être une autre issue. Une fois sur le pas de la porte, elle entendit un bruit étrange qui lui fit froid dans le dos. Une sorte de grignotement et de grattement. Kelly ne se retourna pas. Elle savait, même sans le voir, que le rat avait de nouveau pris place à table.

Même si les yeux de l'étudiante s'étaient lentement habitués à la pénombre, la jeune fille remarqua trop tard qu'elle n'était plus seule. Tandis qu'elle regagnait lentement le couloir, quelqu'un l'attrapa et la plaqua violemment contre le sol. Kelly sentit le poids d'un corps sur son dos, puis une piqûre douloureuse dans le bras. Quelques secondes plus tard, ce fut l'obscurité totale.

* * *

Chapitre 14

La capitaine Kraus avait laissé un message à Kelly, lui demandant de la rappeler. Elle avait également contacté l'institut. Elle aurait voulu parler au professeur Torgen, mais le concierge lui avait dit que l'homme s'était absenté et qu'il devrait revenir dans deux heures. Elle avait appris par la même occasion que Carmen Raub s'était portée pâle, mais celle-ci avait gentiment accepté de répondre aux questions des agents.

La capitaine et Frank Kröner arrivèrent donc peu de temps après à l'appartement de l'assistante du professeur Torgen. L'intérieur était plutôt fantaisiste, et un peu trop kitsch pour Beate Kraus. Deux gros chats persans se prélassaient sur le canapé et toute la décoration témoignait d'un goût prononcé pour les félins, comme les pots de fleurs près de la fenêtre, joliment garnis de motifs à leur effigie.

Carmen Raub portait un survêtement. Elle n'était pas maquillée et avait tressé ses cheveux. Elle aurait pu passer pour une jeune fille, s'il n'y avait eu cette expression amère sur son visage.

Elle invita les officiers à s'asseoir. Beate Kraus prit place dans un fauteuil et Frank Kröner s'installa entre les deux chats qui le regardèrent avec méfiance.

— Vous êtes au courant des derniers événements ? commença la capitaine.

— Pauvre Ronja, gémit Carmen.

Impossible de dire si elle faisait référence à la mort de Johann ou à son lien avec Katja Preiwald, jusqu'à ce qu'elle précise ses propos d'un ton acerbe.

— Je suis ravie que cette garce finisse derrière les barreaux, crache-t-elle. Quand elle a débarqué à l'institut, j'ai tout de suite su le genre de fille qu'elle était. Mais les hommes sont vraiment aveugles.

Manifestement, Carmen Raub ne faisait pas d'exception, englobant Frank Kröner dans son jugement.

— Que puis-je faire pour vous ? Vous voulez mon témoignage ? Je suis prête à expliquer en détail comment cette Katja Preiwald s'est comportée avec Ronja. J'irai sans hésiter au tribunal si…

— C'est bon à savoir, l'interrompit gentiment la capitaine. Mais ce n'est pas pour ça que nous sommes ici. J'ai encore quelques questions à vous poser concernant l'institut. Nous n'avons pas trouvé le professeur Torgen, c'est pour ça que nous sommes venus vous voir la première.

La fonctionnaire estima qu'il était plus sage de ne pas enfoncer une porte ouverte. Elle voulait d'abord tâter délicatement le terrain pour

déterminer le genre de relation que l'assistante entretenait avec son chef.

Carmen Raub jeta un coup d'œil à sa montre avant de répondre.

— Effectivement, il doit être à son entraînement de tennis hebdomadaire, à cette heure-ci.

Elle remarqua le regard surpris de la policière et se sentit obligée de défendre son patron.

— Oh, personne ne lui en tiendra rigueur. Hans fait tellement d'heures supplémentaires qu'il pourrait prendre sa retraite anticipée. Il est à l'institut pratiquement 24 heures sur 24. Ses cours de tennis sont pour ainsi dire le seul plaisir qu'il s'accorde pendant ses heures de travail, jusqu'à…

Elle s'interrompit et proposa à ses visiteurs de boire quelque chose, ce qu'ils refusèrent.

Beate Kraus ne se laissa pas déstabiliser pour si peu et posa immédiatement la question suivante.

— Quels autres plaisirs le professeur Torgen s'accorde-t-il ?

Carmen Raub rougit et tourna la tête sur le côté, visiblement gênée.

— L'institut est toute sa vie… Mais pourquoi la vie privée de mon supérieur vous intéresse-t-elle ?

— Vous vous entendez bien avec le professeur Torgen ? tenta la policière d'une autre manière.

Carmen avait toujours les joues teintées d'un joli rouge. Elle se racla la gorge bruyamment et les chats levèrent immédiatement la tête en direction de leur maîtresse.

— Peu importe, vous finirez par l'apprendre de toute façon.

Elle se redressa avant de reprendre la parole d'un air un peu guindé.

— Je viens de démissionner, annonça-t-elle.

— Cela a-t-il un rapport avec le docteur Torgen ?

Carmen Raub ne voyait pas la nécessité de cacher la triste vérité. Elle s'était fait des illusions pendant suffisamment longtemps, et pouvoir en parler ouvertement serait presque comme une thérapie.

— Eh bien, je pourrais vous dire qu'après quinze ans, j'étais en droit d'espérer un poste de direction, mais oui, je l'avoue, je pars à cause de Hans. Nous avons entretenu une liaison, il fut un temps, et je nous imaginais toujours amoureux l'un de l'autre, quelque part. Mais en réalité, je n'étais qu'une simple conquête pour lui. Je suis quand même restée, espérant qu'avec le temps il reviendrait vers moi, et j'ai malheureusement constaté que j'avais gâché ma vie.

Elle se racla à nouveau la gorge, s'efforçant de sourire.

— Mais bon, ma vie sentimentale ne vous intéresse certainement pas, ajouta-t-elle.

En l'absence de réponse, Carmen Raub regarda la policière, confuse.

— Qu'est-ce que…

— Nous enquêtons toujours sur la mort de Timo Rober.

— Le garçon qui tournait autour de Kelly Miller ? s'étonna Carmen d'un air moqueur.

— C'est exact. Nous nous demandons s'il a été en contact avec le professeur.

— Je ne pense pas, non, répondit promptement Carmen Raub. Pourquoi aurait-il connu Hans ?

— Ils ont peut-être eu un accrochage, une divergence d'opinions. Timo Rober a peut-être pensé que la relation entre son ex-petite amie et votre employeur était trop… intime.

Un sourire résigné se dessina sur le visage de Carmen Raub.

— Ne tournez pas autour du pot. J'ai plusieurs diplômes universitaires, je ne suis pas stupide. Vous avez compris que mon patron ne peut pas se passer des femmes, mais avec Kelly, il n'avait aucune chance. Je pense qu'il le sait depuis longtemps. Mais pourquoi est-ce si important ?

L'assistante parut tout à coup méfiante.

— Pour l'instant, nous envisageons toutes les possibilités, se contenta de répondre la capitaine. Nous voulons juste que vous répondiez à nos questions.

* * *

Kelly se réveilla, car quelqu'un lui secouait le bras. Quand elle reconnut le visage de Paul, les paupières mi-closes, elle crut s'être simplement endormie.

— Kelly, réveille-toi, c'est moi ! cria-t-il, enthousiaste.

À ce moment-là, elle fut presque certaine d'avoir rêvé toutes ces choses horribles.

Paul avait l'air joyeux. C'était bon signe.

Mais cet espoir s'évapora instantanément quand elle réalisa qu'elle ne pouvait bouger ni les bras ni les jambes. Elle était attachée à une chaise. Elle avait la nausée et de violentes remontées acides. Elle se rappela la seringue qu'on lui avait si douloureusement enfoncée dans le bras, et avec elle, tous les autres souvenirs. Klara Neller, la cave, le cadavre de la femme au crâne rasé, et le rat avec ses petites pattes couvertes de sang.

Elle ouvrit les yeux et vit le visage radieux de Paul. Il arrêta de lui secouer l'épaule quand il remarqua qu'elle était revenue à elle, puis il lui caressa les cheveux. Ce geste ressemblait à celui d'un enfant qui n'était pas conscient de sa force, et qui caressait un peu trop brutalement un adorable chiot.

Kelly s'écarta instinctivement, mais Paul n'en tint pas compte.

— Il était temps que tu te réveilles. Je dois encore te montrer mon

cadeau. J'ai travaillé très longtemps dessus, mais…

— Paul ! s'exclama Kelly d'une voix rocailleuse.

Sa bouche était sèche et sa gorge rugueuse. Il interrompit immédiatement son récit et la regarda d'un air surpris.

— Paul, tu dois me détacher tout de suite, insista-t-elle en plantant son regard dans le sien.

— Je ne peux pas, répondit-il comme si elle lui avait demandé une faveur sans importance.

— Paul, c'est très sérieux ! Tu dois me détacher tout de suite !

Elle prononça les derniers mots lentement et très clairement.

— Mais ce n'est pas possible, rétorqua-t-il, semblant ne pas du tout comprendre sa demande désespérée.

— Il le faut ! cria-t-elle soudain.

Elle perdit son sang-froid, paniquée, et elle se mit à pleurer.

— S'il te plaît, tu dois m'aider ! le supplia-t-elle

Il eut l'air complètement perturbé et inclina la tête, comme s'il cherchait à percer les secrets d'une peinture abstraite. Puis il fit une grimace soulignant davantage sa déficience mentale.

— Je sais ce qui va te remonter le moral !

— Détache-moi ! pleurnicha Kelly, en vain.

— Je reviens tout de suite, lui dit-il à la place.

Arrivé au pas de la porte, il se tourna vers elle.

— Ne pleure plus, tu vas bientôt te sentir mieux. Je vais te montrer mon cadeau de mariage pour toi !

Puis il disparut et Kelly sentit son pouls s'accélérer. Elle devait sortir d'ici. Elle essaya frénétiquement de défaire ses liens en s'agitant sur sa chaise, mais les cordes épaisses ne se relâchèrent pas d'un millimètre. Peu importait en quoi consistait ce cadeau, elle devait avant tout le persuader de la détacher. C'était sa seule chance de s'échapper de cette cave maudite. Mais comment arriverait-elle à le convaincre ? Apparemment, il ne comprenait pas ce qui se passait dans cette maison. Tout en réfléchissant, elle regarda fixement le mur lui faisant face.

Elle comprit où elle était retenue prisonnière. Visiblement, elle n'était pas la première à craindre désespérément pour sa vie, attachée sur une chaise. Qui était déjà mort dans cet horrible cachot ? Le sang sur le sol et les traces d'ongles sur le mur, à l'endroit où un énorme anneau de fer et sa lourde chaîne étaient accrochés, étaient autant de témoins des souffrances endurées dans cette cave. Combien de poignets avaient déjà été attachés à cette chaîne ? Kelly se força à regarder par terre. Outre le sang séché qui recouvrait le sol, elle put difficilement ignorer les cheveux humains étalés autour de sa chaise, et comme ses chevilles y étaient fixées, la plante de ses pieds nus touchait ce sol duveteux. Quelqu'un avait dû les balayer et les

regrouper ici dans ce but. Quand Paul revint, Kelly n'avait toujours pas de plan de fuite.

— Paul, peux-tu me détacher, s'il te plaît ? essaya-t-elle plus délicatement, cette fois.

Elle se força à rester calme. Sa panique avait peut-être effrayé Paul, tout à l'heure.

— Attends, répliqua-t-il, je veux d'abord te montrer mon cadeau.

Kelly joua le jeu.

— Je suis impatiente de voir ça.

Sa réaction sembla lui plaire et il lui tendit un sac en plastique.

— Je n'ai pas eu le temps de l'emballer joliment et il manque encore quelque chose, avoua-t-il avec dépit.

— Ce n'est pas grave, le rassura Kelly. Je suis convaincue que ça va me plaire.

Il rayonna à nouveau de bonheur et sortit laborieusement quelque chose du sac en plastique.

Kelly le regarda en s'efforçant de ne pas montrer son impatience. Puis Paul s'agenouilla sur le sol et lui présenta son cadeau. Elle ne voyait pas grand-chose pour l'instant, seulement plusieurs carrés grossièrement cousus les uns aux autres. Il s'agissait probablement d'un napperon, ou d'un petit tapis.

— Ça a l'air joli, dit-elle rapidement pour le garder de bonne humeur.

— Attends de le voir en entier. Je pensais qu'on pourrait l'utiliser comme nappe, mais si je rajoute des morceaux, on le mettra sur notre canapé.

— Bien sûr, rétorqua Kelly, qui se garda bien de lui dire qu'ils n'auraient jamais de canapé.

— C'était un travail difficile, poursuivit-il en dépliant la pièce à ses pieds.

Il avait si longtemps attendu ce moment qu'il voulait en profiter. Il lui expliqua comment il s'y était pris, et qu'il avait toujours voulu offrir sa pièce maîtresse à quelqu'un qu'il jugerait également digne de son œuvre.

— … Et les différents morceaux ne sont pas arrivés en même temps. Je travaille dessus depuis de nombreuses années, dit-il en étalant fièrement le cadeau. Tu sais, le tannage, c'est assez difficile.

— Le tannage ? répéta Kelly. C'est du cuir ?

— Oui, c'est ça, confirma-t-il.

Il retira enfin ses mains et recula légèrement.

Kelly observa le petit tapis de cuir. Sa première idée avait été la bonne. Paul avait effectivement cousu plusieurs morceaux les uns aux autres, un peu comme une couverture en patchwork. Les carrés étaient de tailles différentes et la couleur brunâtre de chacun d'entre eux

n'était pas identique. Puis elle remarqua un motif au milieu de chaque carré. Un cercle. Paul avait sans doute essayé de décorer le cuir.

La jeune femme s'exhorta à faire preuve d'enthousiasme et lui adressa un bref sourire.

— C'est fantastique, s'exclama-t-elle, feignant d'être ravie. Comment as-tu fait pour…

Elle s'interrompit et regarda à nouveau l'étrange tapis de cuir étalé sur le sol. Quelque chose clochait. Qu'y avait-il exactement à ses pieds ?

Paul continuait de babiller. Il parlait du processus de tannage, le fumage, le palissonnage, mais elle ne l'écoutait plus.

Kelly avait l'impression d'être la victime d'une émission de caméra cachée. Elle s'était laissée berner, on lui avait joué un mauvais tour. Elle aperçut alors une chaîne fixée à l'un de ces cercles que Kelly pensait être décoratifs. Un petit cube pendait au bout de celle-ci.

— Oh, mon Dieu ! gémit-elle d'épouvante.

Kelly se rappela le premier jour où elle avait fait la connaissance de Jula. Elle avait trouvé l'Australienne vraiment belle et avait remarqué ce piercing amusant à son nombril : une chaîne avec un petit cube. Puis elle se souvint de la morte de la pièce d'à côté, à qui on avait découpé le nombril. Kelly crut qu'elle allait s'évanouir en réalisant ce que représentait le cadeau de Paul : la preuve que des gens avaient enduré des souffrances d'une cruauté ignoble, ici. Elle s'était trompée – ce qu'elle avait pris pour des cercles décoratifs était en réalité des nombrils humains. Chaque morceau de cuir provenait d'une personne différente. Kelly compta quatre carrés par rangée, huit rangées au total, ce qui faisait trente-deux carrés et donc trente-deux victimes qui avaient perdu la vie dans cette cave. Elle eut tout à coup l'impression de suffoquer.

Paul ne se rendait pas compte que Kelly était complètement terrorisée. Il pensait qu'elle était admirative de son œuvre, et il voulut lui expliquer avec précision chaque étape du processus.

— Tu sais, pour le tannage à la cervelle, il faut…

— Tais-toi ! cria-t-elle. Paul, mais qu'est-ce que tu as fait ?!

Elle avait toujours cru que Paul était inoffensif, elle était même convaincue qu'il ne savait pas ce qui se passait ici, alors qu'en réalité, il y avait participé. Il avait tué les femmes, et il les avait ensuite mutilées pour pouvoir coudre ce tapis répugnant avec leur peau.

Paul ne comprenait pas le changement d'humeur de Kelly et la regarda d'un air méfiant.

— Je n'ai rien fait du tout, juste ce qui était nécessaire. Il n'y a pas d'autre moyen de tanner la peau…

— Mais tu ne comprends pas ? l'interrompit-elle. C'est la peau de personnes qui sont mortes. Tu les as tuées, Paul !

Elle éclata en pleurs, ne pouvant plus réprimer sa peur et son désespoir.

— Pourquoi tu dis quelque chose d'aussi méchant ? s'emporta-t-il. Je me suis donné beaucoup de mal et toi…

Soudain, la porte s'ouvrit à la volée.

— Dieu merci, s'exclama Kelly, à nouveau pleine d'espoir. J'ai besoin d'aide !

— Qu'est-ce qui se passe ici ? demanda son sauveur d'un ton excédé, en fusillant Paul du regard.

— Il faut mettre un terme à tout ça, supplia Kelly.

— Oui, il le faut, confirma l'homme depuis l'embrasure de la porte.

Leurs regards se croisèrent et, lorsqu'elle vit la folie habitant ses yeux, elle comprit immédiatement qu'il n'était pas venu la sauver.

* * *

Carmen Raub hésitait à répondre aux questions de Beate Kraus. D'un côté, elle était en colère contre Hans, mais d'un autre, elle ne pouvait pas ignorer tous les sentiments qu'elle avait éprouvés pour lui ces dernières années.

— Je comprends que vous soyez loyale envers lui, la rassura la capitaine. Mais pour l'instant, ce ne sont que de simples questions de routine auxquelles nous apprécierions des réponses honnêtes de votre part.

— Que voulez-vous savoir ? céda finalement l'assistante du professeur.

— Vous avez dit que votre chef savait qu'il n'avait aucune chance avec Kelly. Comment réagit-il dans un tel cas ? Se met-il en colère ?

Carmen fronça les sourcils.

— Eh bien, personne n'aime se faire rejeter, répondit-elle d'un ton peu assuré.

— Que s'est-il passé l'année dernière ? Il semblerait que le professeur ait été accusé de harcèlement sexuel.

Cette fois, Carmen leva les yeux au ciel.

— C'était sa parole contre la sienne. Hans a en effet flirté avec cette jeune fille, mais je suis sûre qu'il n'est pas allé aussi loin.

— Comment ça s'est terminé ?

Carmen pinça les lèvres, se gardant de répondre.

— Nous le découvrirons d'une manière ou d'une autre, insista la capitaine.

— D'accord. Il lui a versé une indemnité, mais ce n'était pas un aveu de culpabilité. Il essayait simplement d'éviter un scandale qui aurait pu nuire à l'institut.

Frank Kröner sortit une photo de Nina Wäldele de sa poche.

— Connaissez-vous cette femme ?

Le policier s'efforçait de rester concentré, mais ce n'était pas si facile. Il était devenu le nouveau jouet des chats persans. L'un d'eux n'arrêtait pas de planter ses griffes dans sa cuisse lorsqu'il cessait de le caresser, et l'autre, assis derrière lui sur le dossier du canapé, frottait régulièrement sa tête contre celle du commissaire.

— C'est probablement à cause de votre shampoing, lui expliqua Carmen Raub avant de regarder la photo. Il se peut que j'aie déjà vu cette femme… Elle est jolie. Elle me rappelle une poupée que j'avais quand j'étais petite.

— Le professeur Torgen a-t-il accès à du benzodiazépine ? demanda la capitaine en repensant à la mort de Timo Rober.

— Vous voulez savoir s'il utilise du GHB pour ses conquêtes ? réagit Carmen, posant une question en guise de réponse. Ça va trop loin. La seule chose que Hans utilise…

Elle s'interrompit, le visage empourpré.

— Quoi, madame Raub ?

— Non, rien, se contenta-t-elle de répondre.

— Nous pouvons aussi vous convoquer officiellement, s'impatienta la capitaine d'un ton ferme.

— Bon, d'accord, soupira Carmen. Je ne pense pas que Hans utilise des drogues pour mettre une femme dans son lit. Ce serait contraire à son esprit de compétition. Je connais cet homme depuis assez longtemps maintenant, je sais comment il fonctionne. Il veut tuer lui-même sa proie, si vous me permettez cette comparaison maladroite.

— Mais vous avez ce genre de substance dans vos laboratoires, n'est-ce pas ?

— Oui, bien sûr, mais nous procédons régulièrement à un inventaire. Nous devons respecter des règles strictes. Il est presque impossible de voler quoi que ce soit.

— Mais ça reste envisageable. C'est le professeur Torgen qui dirige l'institut, après tout, intervint Frank Kröner.

— Oui, mais ce n'est pas son genre ! s'agaça Carmen.

— Dans ce cas, quel moyen utilise-t-il ? Que vouliez-vous, un peu plus tôt ? reprit Beate Kraus, qui n'avait pas oublié la remarque de tout à l'heure.

Carmen Raub ne voulait pas dévoiler le secret de Hans, mais elle en avait déjà trop dit.

— Il s'injecte des neurotoxines en cachette, avoua-t-elle finalement à contrecœur. Je ne sais pas où il se procure ce produit, mais je sais qu'il utilise une préparation qui n'est pas autorisée en Allemagne. J'ai trouvé une ampoule vide dans sa poubelle.

— Il utilise quoi ? s'exclama Frank Kröner, perplexe.

— Pour faire simple, il utilise du Botox, lui répondit Carmen Raub.

— Mais pourquoi fait-il ça ?

Beate Kraus eut un pressentiment et anticipa la réponse :

— J'imagine qu'il s'en sert contre ses rides.

Carmen Raub hocha la tête et Frank Kröner repensa immédiatement à l'étrange rigidité des traits du scientifique que le commissaire avait remarquée, la dernière fois. C'était donc une conséquence de ses injections antirides. Cependant, cela ne rendait pas l'homme moins suspect pour autant. Le professeur Torgen était manifestement obsédé par la jeunesse. Il pouvait très bien perdre son sang-froid et se montrer violent si certaines femmes se moquaient de lui ou le rejetaient ostensiblement. La question de Timo Rober se posa donc à nouveau. Le jeune homme avait-il découvert quelque chose ?

Carmen Raub ressentit le besoin de défendre son chef.

— S'il vous plaît, il ne faut pas que les collègues le sachent. Hans n'est pas une mauvaise personne, vous savez. Regardez ce qu'il fait avec les Neller, par exemple. Il a une patience incroyable avec Paul et il ne s'est jamais montré condescendant envers la famille.

Beate Kraus avait sans doute remarqué que son hôte voulait changer de sujet, et elle décida de ne pas insister.

— Très bien, parlons des Neller, dans ce cas. Quelles relations le professeur entretient-il avec cette famille, exactement ?

— D'abord, nous sommes voisins. Ensuite, Paul a été le sujet de certaines études de Hans, quand il était gamin.

— De quoi s'agissait-il ? s'enquit Frank Kröner.

— Hans est un spécialiste du comportement. L'étude portait sur l'impact de la stimulation extérieure sur le développement mental, notamment chez les personnes nées avec un handicap mental. C'était une étude assez importante, comprenant de nombreux participants. Paul était l'un d'entre eux.

— Mais le professeur s'est particulièrement occupé de ce garçon ? insista Beate Kraus.

— Il habite à côté de l'institut. C'est normal qu'il se soit senti plus proche de lui. Vous avez fait la connaissance de la mère…

Elle s'abstint de s'étendre sur le manque d'intelligence de Klara et poursuivit.

— Une personne comme elle s'accroche rapidement à quelqu'un comme Hans. Au début, elle venait le trouver pour tout et n'importe quoi concernant ses fils. J'ai même cru que Hans était le père des enfants.

Elle éclata de rire.

— Ce ne serait pas si absurde, intervint la capitaine. Après tout, nous savons que votre patron est très intéressé par la gent féminine.

— Hans est stérile, répliqua calmement Carmen.

Beate Kraus haussa un sourcil surpris.

— Il l'a découvert l'année dernière, expliqua l'assistante. Une salope avide d'argent a voulu faire effectuer une recherche de paternité. Hans a eu les oreillons, à l'adolescence, et cela a entraîné des complications. Un rapport médical le prouve.

Elle s'interrompit et revint au sujet initial.

— D'après Klara Neller, elle se serait fait baiser par un ouvrier immigré, au propre comme au figuré. La pauvre… Elle a dû élever seule deux enfants, dont un handicapé… Ça n'a pas dû être facile.

— Et Leon ? Lui aussi a participé à l'étude ?

— Non, Leon est très intelligent. En fait, c'est dommage qu'il n'ait jamais réussi à trouver sa voie. Il avait d'énormes possibilités.

— Il gère pourtant la ferme, lança Beate Kraus.

— Oui, c'est vrai, convint-elle simplement.

— Et l'oncle ?

Carmen se renfrogna.

Avant même que Beate Kraus ne puisse poser sa prochaine question, la sonnette de la porte retentit. L'assistante se précipita sur l'interphone, soulagée d'échapper à cet interrogatoire, ne fût-ce que pour un instant. Lorsqu'elle revint dans le salon, ses joues étaient légèrement rouges.

— J'ai une visite inattendue, dit-elle en se retournant.

* * *

Chapitre 15

Leon Neller observa la femme assise sur la chaise. Il connaissait son nom, Kelly Miller. Elle ouvrait la bouche et lui criait des choses, mais c'était comme si l'étudiante était assise derrière une vitre insonorisée. Il voyait bien le désespoir dans ses yeux et entendait aussi la colère transpirant de ses appels à l'aide, mais cela ne l'atteignait pas. Pour lui, elle n'était que l'instrument de sa rédemption, comme toutes les autres avant elle. Bien sûr, il ne l'aurait pas choisie, car elle avait déclenché chez lui trop de sentiments contradictoires, et c'était généralement un obstacle dans sa quête de satisfaction. S'il l'avait vue fourrer son nez dans ses affaires, il l'aurait tuée sur-le-champ, lui tordant le cou comme à un vulgaire poulet.

Cependant, sa mère l'avait appelé d'urgence et il était arrivé à la ferme plus vite que sa mère et Gustav ne l'avaient prévu. Leon les avait surpris enlacés dans la cuisine, la pièce préférée de son enfance. Comme il les avait maudits ! Ils avaient sursauté, effrayés, comme à chaque fois que le jeune homme les surprenait en flagrant délit, puis ils s'étaient jeté des regards éloquents avant de se confondre en excuses inadmissibles, clamant leur innocence.

— Leon, mon garçon… Il me rassurait, c'est tout, s'était empressé de lui dire sa mère.

— C'est vrai, avait confirmé Gustav d'un air coupable.

Mais leurs caresses n'avaient rien d'innocent. Cela n'avait rien à voir avec du réconfort entre un frère et une sœur, mais tout à voir avec du plaisir charnel. Huit ans auparavant, tout était devenu clair pour Leon. Il avait reconnu ses parents dans ce couple incestueux et avait enfin compris d'où provenait son effroyable supplice. Il avait alors fait le serment de les faire souffrir jusqu'à la fin de leur vie, mais il ne s'était pas contenté de ça. Il était prêt à tout, même à tuer ces femmes, pour oublier l'extrême répugnance qu'il éprouvait vis-à-vis d'eux. Leon n'aurait pas pu survivre sans la mort de ses victimes. C'était la seule façon pour lui de supporter la malédiction que Gustav et sa mère lui avaient imposée.

Il avait encore dû assister à ce spectacle écœurant dans sa cuisine et il avait besoin de se libérer. Cette fois, il n'était pas contraint de monter dans sa voiture pour aller chercher une *amie* pour la morte dans la pièce d'à côté, car il pouvait tout simplement se servir de Kelly. La présence de l'étudiante était uniquement due à la négligence de Klara, qui n'avait pas vu l'ongle dans le broyeur, mais cela n'avait plus aucune importance.

Leon sentait déjà le feu le consumer lentement de l'intérieur et il

devait l'étouffer. C'était la faute de Gustav et de sa mère. Leurs désirs malsains avaient déclenché cet incendie. En général, cela se produisait lorsqu'il les surprenait, comme aujourd'hui, mais parfois le souvenir de la nuit où il avait découvert que ses parents étaient frère et sœur suffisait.

Il oublia le jour où il avait rencontré Kelly pour la première fois et les sentiments qu'elle avait suscités chez lui. Seul le service qu'elle allait lui rendre avait de l'importance.

Soudain, sa vitre insonorisée éclata comme une bulle de savon et il entendit distinctement les cris de la jeune fille.

— Tu vas me tuer aussi ? Mais pourquoi ?

Il ne lui donna aucune réponse.

L'espace d'un instant, Kelly avait espéré que Leon arrêterait Paul et qu'il la sauverait, mais elle ne s'était pas rendu compte de la complexité de la situation.

À présent, elle avait bien compris que Paul n'était pas directement impliqué. Elle devait donc faire tout ce qui était en son pouvoir pour le mettre de son côté.

— Tu as entendu, Paul ? Ton frère va me tuer ! On ne pourra pas se marier ! s'exclama-t-elle.

— Leon ? Maman a dit qu'il ne lui arriverait rien, riposta le garçon.

— Alors elle t'a menti, lança Leon à son frère, sans quitter Kelly des yeux.

— Mais c'est ma fiancée, je vais l'épouser !

— Et tu es sûr qu'elle veut aussi t'épouser ?

Il y avait un soupçon de compassion dans sa voix, mais il disparut aussitôt.

— Vas-y, demande-lui si elle veut t'épouser ! reprit-il d'un ton cruel.

Paul regarda tour à tour son frère, puis Kelly.

— Tu n'as pas aimé mon cadeau ? Je t'en ferai un autre, si tu veux.

Leon éclata d'un rire sardonique et croisa les bras sur son torse.

— Comme c'est mignon ! Tu penses que quelque chose pourra surpasser ta collection de nombrils, frérot ?

Paul se mit immédiatement en colère.

— Tu les as découpés pour moi. Tu me les as données en me disant que c'était la vie, que c'était quelque chose de spécial.

— Oui, quelque chose de spécial pour nous. Un secret entre frères, répliqua Leon avec véhémence. Mais il fallait que tu le partages avec cette salope ! Qu'est-ce que tu attendais ? Qu'elle te comprenne et qu'elle t'accepte tel que tu es ?

Leon frappa le front de son frère avec la paume de sa main.

— Quelque chose cloche là-haut, lâcha-t-il. Tu ne l'as toujours pas compris ? Personne ne veut d'un homme ramolli du bulbe.

— Je ne suis pas comme ça ! rétorqua Paul, bouleversé.

Les paroles de Leon l'avaient blessé et il voulait se défendre.

— Je suis aussi bien que les autres. Je suis aussi bien que toi !

— Tu n'es qu'un débile. Maintenant, dégage !

— Non, Paul, ne pars pas, hurla Kelly. Il va me tuer. Tu comprends ? On ne se reverra plus jamais !

— Et alors ? intervint Leon. Tu allais bientôt partir pour de bon, de toute façon.

— C'est vrai ?

Paul commençait à comprendre que son rêve ne se réaliserait jamais.

Kelly ne savait plus quoi dire. Leon réduirait immédiatement ses paroles à néant. Mentir n'aurait fait qu'empirer les choses, mais peut-être que la vérité l'aiderait.

— Je ne t'ai jamais menti, s'adressa-t-elle à Paul en le regardant droit dans les yeux. Et je ne t'ai pas fait de fausses promesses. Même si je ne deviens pas ta femme, je suis ton amie. Et je le serai toujours, même si je ne travaille plus à l'institut.

— Quel genre d'amie ? se moqua Leon avec sarcasme.

— Tais-toi, siffla Paul en faisant un pas vers Kelly. Des amis, tu dis ?

— Je suis ton amie, répéta la jeune femme, et l'amitié peut durer toute une vie. Aide-moi, s'il te plaît.

— Va-t'en, cracha Leon. Tu trouveras une autre amie. Celle-ci va mourir à cause de ta mère. Tu pourras la remercier pour ça.

Paul quitta la pièce sans un mot de plus, tenant fermement son tapis sous le bras. Les cris de désespoir de Kelly Miller l'accompagnèrent jusqu'à la sortie.

Leon referma la porte et se comporta comme s'il était seul dans la pièce, malgré Kelly qui ne cessait de parler.

— Qu'est-ce que tu as fait à ces femmes ? Tu veux coucher avec moi, c'est ça ?

Elle essaya d'avoir l'air aussi sincère que possible malgré la situation et poursuivit :

— Tu peux avoir toutes les femmes que tu veux, avec ton physique. Alors pourquoi tu fais ça ?

Elle s'attendait à beaucoup de choses, mais pas à le voir se jeter sur elle avec une telle rage. Il empoigna ses cheveux et tira sa tête en arrière.

— Tu ne sais rien du tout, espèce d'hypocrite, lui cracha-t-il haineusement. Tu mens dès que tu ouvres la bouche.

— Ce n'est pas un mensonge, balbutia Kelly en criant tandis qu'il tirait ses cheveux encore plus fort.

Puis il la relâcha avant de la regarder avec dégoût.

— C'est ça ton plan ? Tu me proposes de baiser pour que je t'épargne ?

— Non, ce n'est pas ce que je voulais dire, s'empressa-t-elle de répondre. Je veux juste comprendre.

Elle avait du mal à voir clair dans son jeu du chat et de la souris et elle se mit à sangloter.

— Oh, c'est très facile, ricana-t-il. D'après ma mère, tu as vu l'ongle de cette salope rousse dans les copeaux de bois. Du coup, je suis obligé de te réduire au silence. Tu vois, c'est aussi simple que ça.

— Mais pourquoi ? Pourquoi as-tu tué toutes les autres ?

Il ne lui répondit pas et sortit un rouleau de ruban adhésif de sa poche.

Kelly devait absolument gagner du temps. Elle essaya donc par tous les moyens de retarder ce qui semblait inévitable.

— Qu'est-ce que ça veut dire, le nombril ? lui demanda-t-elle rapidement avant qu'il ne lui scotche la bouche.

— Le nombril, c'est la vie. Il nous relie à la mère. Un lien qui devrait normalement être éternel.

— Et ce n'est pas le cas ? s'empressa-t-elle d'ajouter.

Elle avait remarqué depuis longtemps qu'il se passait quelque chose entre Leon et sa mère. Peut-être cela le pousserait-il à s'épancher un peu plus longtemps.

— Non, ce n'est pas le cas, admit-il avec colère.

— Je suis sûre que ta mère voulait ce qu'il y a de mieux pour Paul et toi, essaya-t-elle à nouveau.

— Ce qu'il y a de mieux ?!

Il lui jeta un regard débordant de haine et elle fut alors persuadée qu'il allait la tuer sur-le-champ. Il éclata d'un rire amer.

— *Ce qu'il y a de mieux*, répéta-t-il avant de devenir sérieux. C'est à cause d'elle que nous sommes tels que nous sommes.

Sa voix était de plus en plus menaçante.

— Mais qu'est-ce que vous êtes ? demanda maladroitement Kelly à voix basse.

Il la fixa un moment sans rien dire. Puis, sans prévenir, il se déshabilla.

— Qu'est-ce que nous sommes ? cria-t-il en arrachant sa chemise. Tu veux savoir ce que nous sommes ?

Il enleva son pantalon.

— Alors regarde !

Tout en la regardant avec mépris, il retira son boxer et Kelly écarquilla les yeux, choquée. Les organes génitaux de Leon étaient complètement déformés et l'étudiante ne put cacher son dégoût. Leon la frappa brutalement au visage. Elle voulut s'excuser, mais il lui colla un ruban adhésif sur la bouche.

— Tu vois ce que nous sommes, maintenant ? grinça-t-il. Regarde !

Il lui tira à nouveau les cheveux et la força à regarder son sexe.

— Nous sommes des monstres, mon frère et moi ! Des fruits gâtés, issus des natures morbides de nos parents ! lui cria-t-il avant de finalement la lâcher. Voilà le destin des enfants issus d'une union consanguine.

Elle secoua la tête, voulant lui signifier qu'elle comprenait sa colère, mais sa réaction le laissa indifférent.

— Quoi ? Tu vas me dire que c'est une mauvaise plaisanterie ? La blague d'un dieu qui s'emmerdait, là-haut, ou que c'est une punition de dame Nature ? Qu'est-ce que ça change ?

Il se plaça derrière la jeune femme. Son cœur battait à tout rompre, il était hors de lui. Il n'avait jamais exprimé ce qu'il ressentait aussi clairement et ne pouvait plus se retenir, à présent. Il avait déjà les mains autour de son cou.

— Ce fardeau est insupportable ! hurla-t-il. Je suis intelligent, beau, mais j'ai une queue complètement estropiée. Je suis un paria, condamné à n'être à jamais qu'un spectateur clandestin qui, de temps en temps, regarde furtivement par un trou dans un mur. Je peux observer le corps nu d'une femme, mais je ne serai jamais capable de faire autre chose.

Il se pencha vers Kelly, à hauteur de son oreille.

— Je ne pourrai jamais ressentir le plaisir qu'un homme éprouve entre les cuisses d'une femme. Mon seul plaisir consiste à les posséder dans cette cave, à ma façon. Et tu sais ce qui est le plus triste, dans tout ça ?

Il lui caressait maintenant les cheveux d'une main.

— Paul est un idiot au visage tordu, mais il a tout ce qu'il faut en bas. Comme je l'ai dit, nous sommes des abominations, des foutues natures morbides, nous aussi. Deux pommes pourries tombées d'un même arbre.

Toujours debout derrière elle, il pressa son bas-ventre contre sa nuque, et Kelly frémit de terreur.

— Mais aujourd'hui, tu vas me consoler, n'est-ce pas ? murmura-t-il d'une voix suave.

Il se pencha légèrement et passa un bras autour de son cou avant de commencer à serrer, lentement.

* * *

Le professeur Torgen avait été plus que surpris de trouver la police chez Carmen, mais il répondit volontiers aux questions des enquêteurs, même les plus embarrassantes.

— Je ne sais pas de quoi vous me suspectez, mais je peux vous

assurer que je n'ai rien à voir avec ce Timo Rober, ni avec Katja Preiwald. C'était la première fois que je la voyais à l'institut. J'avoue que j'aurais aimé l'inviter à prendre un café, mais ça n'est jamais arrivé.

Il jeta un regard en coin à Carmen avant de reprendre.

— J'admets aussi que je me suis comporté comme un idiot, mais ce n'est pas puni par la loi.

Il déglutit avec difficulté et se résigna à aborder la raison pour laquelle il était venu chez son assistante, malgré la présence des policiers. Il se tourna vers Carmen et s'adressa à elle.

— Carmen, je te demande d'y réfléchir à deux fois, avant de démissionner. Je te promets que tout sera différent, à l'avenir. Tu me manques, ajouta-t-il à voix basse.

— Cela ne fait qu'un jour que je suis partie, répliqua-t-elle en haussant les épaules.

— S'il te plaît, la supplia-t-il, impuissant. J'ai réalisé certaines choses et j'ai besoin que quelqu'un me ramène sur terre.

— Tu as toujours les intérimaires, répondit-elle avec sarcasme. Des jeunes filles, en plus.

Il poussa un long soupir en se passant une main dans les cheveux.

— Premièrement, c'est complètement puéril, et deuxièmement Ronja a démissionné, tu le sais bien. Amar est parti la ramener chez elle et il ne sera de retour que demain. Et si tu fais allusion à Kelly Miller, elle est partie et…

— Comment ça, Kelly Miller est partie ? l'interrompit Beate Kraus.

Torgen haussa les épaules.

— Elle a laissé tomber son job, précisa-t-il. Quand je suis rentré à l'institut tout à l'heure, le concierge m'a simplement annoncé qu'elle était partie.

— C'est elle qui le lui a dit ? s'empressa de demander la capitaine.

— Non, c'est Klara Neller qui le lui aurait dit.

Beate Kraus sortit immédiatement son téléphone de sa poche et essaya de joindre Kelly. Elle tomba une nouvelle fois sur la boîte vocale et elle lui demanda de la rappeler d'urgence.

— Préviens les collègues, qu'ils envoient immédiatement une voiture à l'appartement de Kelly, ordonna-t-elle à son collègue. Je veux savoir si elle est rentrée chez elle.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda le professeur Torgen, perplexe.

Il ne reçut aucune réponse. La capitaine réfléchissait à toute cette histoire pendant que Frank Kröner contactait le centre de contrôle, afin qu'ils envoient d'urgence une voiture de patrouille à l'appartement de Kelly.

— Ils seront là-bas dans dix minutes, informa-t-il sa supérieure.

Onze minutes plus tard, les agents étaient dans leur voiture en direction de l'institut. Le professeur Torgen avait proposé son aide et était également à bord. Kelly Miller n'était pas à son appartement et le locataire actuel ignorait totalement que la jeune femme comptait rentrer plus tôt que prévu. À la ferme des Neller, personne ne répondait au téléphone. Ils étaient probablement dans les champs ou dans les dépendances. La capitaine voulait absolument interroger Klara Neller concernant le départ précipité de la jeune étudiante.

— Elle est peut-être chez ses parents ? suggéra Torgen sur le siège arrière.

Mais Beate Kraus et Frank Kröner, qui arrivaient maintenant sur la route de campagne, craignaient que quelque chose ne fût arrivé à Kelly. La jeune fille leur avait dit elle-même qu'elle n'avait plus de famille, et très peu d'amis proches chez qui elle aurait pu aller. De plus, cela ne ressemblait pas à la jeune femme de quitter son travail et de disparaître comme ça. Sans compter que son téléphone était toujours éteint. Beate Kraus s'inquiétait sérieusement.

Frank Kröner prit le dernier virage à toute vitesse avant d'arriver enfin à la ferme des Neller. Il fallait à tout prix qu'ils retrouvent Kelly.

* * *

Pour Paul, le monde venait de s'écrouler. Kelly ne voulait pas l'épouser. Il resterait seul à la ferme, avec sa mère et Gustav, tandis que Leon irait découvrir le monde quand bon lui semblerait. Ce n'était pas juste. De plus, sa mère lui avait promis qu'il n'arriverait rien à Kelly. Même si son rêve de mariage était brisé, il ne voulait pas que quelque chose arrive à la jeune fille. Il savait que Leon faisait du mal aux femmes, dans la cave. Elles disparaissaient à jamais.

Il était devant l'atelier de découpe. Il fixait les plates-bandes d'herbes aromatiques à côté du broyeur et repensa à la dernière chose que Kelly lui avait dite. Elle avait parlé d'amitié et d'honnêteté, et cela lui avait plu. Sa mère lui mentait sans cesse, Gustav le traitait mal. Et Leon ? Il préparait quelque chose.

Paul y voyait plus clair, maintenant. Leon voulait Kelly pour lui tout seul, c'était la raison pour laquelle il l'avait observée, l'autre jour, pendant qu'elle prenait sa douche. Son frère ne voulait pas qu'il ait une petite amie.

* * *

Kelly contracta les muscles de son cou en s'appuyant de toutes ses forces contre les bras de Leon, mais c'était peine perdue. Elle ne pouvait pas tenir plus longtemps. Sa nuque était de plus en plus

douloureuse et elle avait déjà l'impression de perdre connaissance. La jeune femme n'espérait plus qu'une chose : partir sans douleur. Elle pensa à ses parents. Elle espérait qu'ils seraient bientôt tous réunis. Juste avant qu'elle ne perde connaissance, Leon la lâcha et elle put reprendre son souffle. Sa tête bascula vers avant et elle se mit à tousser avec force.

Kelly ne pouvait pas voir ce qui se passait derrière elle, mais elle entendait des bruits de lutte.

Paul n'avait pas voulu perdre plus de temps et avait rejoint la cave en courant le plus vite possible. Armé d'une bûche, il était entré dans la pièce et avait surpris Leon en train d'étrangler sauvagement Kelly. Paul avait bien sûr imaginé ce que Leon faisait dans cette cave, avec les femmes, mais ça ? Son frère lui rappelait les lions qu'il avait vus à la télévision, quand ils tuaient leurs proies par strangulation après les avoir mordues au cou. Il n'arrivait pas à croire que ça puisse être son frère, face à lui. Leon était nu, le visage déformé par la folie, prêt à tuer la seule amie de Paul. Ce spectacle déclencha en lui une rage indescriptible. Sans hésiter, il frappa son frère de toutes ses forces, à plusieurs reprises. Il était hors de question qu'il lui enlève Kelly pour toujours. Le sang chaud de son jumeau lui éclaboussait le visage, mais il ne s'en rendait pas compte. Il devait à tout prix arrêter le monstre que son frère était devenu. Quelqu'un criait, derrière lui, mais sa frénésie l'empêcha de reconnaître la voix de sa mère.

— Paul, arrête ! hurla-t-elle.

Il avait l'impression que ses cris venaient de très loin quand elle apparut soudainement à côté de lui, s'accrochant à son bras.

— Arrête, c'est ton frère ! le supplia-t-elle en regardant désespérément le corps ensanglanté de Leon, gisant sur le sol.

Paul la repoussa violemment et Klara bascula en arrière. Sans plus n'y prêter aucune attention, il sortit son couteau de poche et trancha les liens de Kelly. Luttant à la fois contre la douleur et l'horreur, la jeune fille essaya de se lever et se tourna vers Paul.

— Cours ! lui cria ce dernier.

Il tremblait et était couvert de sang. Klara Neller était appuyée contre le mur, sanglotant devant le corps inerte de Leon. Une bûche recouverte de sang reposait à côté de son cadavre.

— Enfuis-toi ! cria à nouveau Paul.

La jeune femme se précipita vers la sortie et esquiva de justesse Klara Neller, qui voulut l'empêcher de s'échapper.

— Reste ici, misérable garce ! Je vais te tuer ! cria la mère. Tout est ta faute. Tu as la mort de mon garçon sur la conscience !

Ses cris se firent de plus en plus hystériques, tandis que Kelly courait à perdre haleine dans les ténèbres du couloir.

— Arrête-la, Gustav. Arrête-la ! hurla-t-elle, les parois souterraines propageant l'écho de son appel à l'aide.

Paul jeta un regard réprobateur à sa mère et entreprit de suivre Kelly à l'étage.

Lorsque l'étudiante arriva à l'extérieur, elle percuta Gustav Neller de plein fouet. Il n'avait pas entendu les appels de sa sœur, mais lorsque celle-ci était descendue pour voir si tout se passait bien à la cave, il était resté à l'attendre non loin de l'entrée.

— Qu'est-ce qu'on a là ? grogna-t-il méchamment en tenant fermement Kelly par les poignets. On dirait que la petite princesse veut s'échapper ?

Son haleine fétide vint percuter le visage de Kelly, ses horribles ongles en forme de griffes s'enfonçant douloureusement dans sa peau.

Soudain, Paul arriva derrière elle.

— Lâche-la tout de suite, ordonna ce dernier à son oncle.

Kelly profita de cette brève diversion pour balancer un coup de pied à Gustav. L'homme relâcha sa prise en grimaçant de douleur et elle parvint à lui échapper. Avant qu'il ne puisse à nouveau l'attraper, Paul se jeta sur lui.

— Je vais te sauver, cria le jeune homme à Kelly, bien décidé à ne laisser personne l'arrêter.

Gustav l'interpella, furieux.

— Mais qu'est-ce que tu fous, pauvre débile ? Dégage !

Paul ne bougeant pas, Gustav devint brutal et lui balança un coup de poing en plein visage. Il lui cassa le nez, mais Paul ignora la douleur, tout comme les insultes que le vieux lui crachait au visage. Seule sa colère avait prise sur lui, et elle se focalisait à présent sur Gustav. C'était comme si chaque humiliation infligée par cet homme était restée gravée quelque part dans sa mémoire, attendant cet instant pour s'exprimer enfin. Il ne laisserait jamais Kelly entre les mains de cette créature immonde. Paul le frappa sans relâche, hors de lui, continuant alors que les gémissements de son oncle se changeaient en petites bulles de sang en franchissant ses lèvres.

— Tu ne la toucheras plus jamais ! hurla-t-il comme s'il avait perdu la raison.

C'est alors que son regard se posa sur le broyeur.

Kelly traversa la cour en courant, l'adrénaline l'empêchant pour l'instant de repenser au cauchemar effroyable qu'elle venait de vivre. Puis elle aperçut la voiture de police. Frank Kröner ouvrit la portière et se précipita vers elle. Il l'appela par son nom et elle ressentit un soulagement comme jamais auparavant, lorsqu'elle atterrit enfin dans les bras du commissaire. Elle s'accrocha à lui et sut alors qu'elle était

enfin en sécurité.

* * *

Peu de temps après, la ferme grouillait d'agents de police. Derrière la maison, les policiers découvrirent le corps de Gustav Neller, allongé sur le sol, exsangue. Il lui manquait le bras droit. L'aspect de la blessure et le broyeur couvert de sang indiquaient clairement que son bras avait été déchiqueté par la machine. Plus tard, Paul leur expliquerait qu'il avait tiré l'homme à moitié inconscient vers le broyeur et qu'il y avait plongé son bras. Il voulait ainsi s'assurer que Gustav ne pourrait plus faire de mal à personne.

Les agents avaient également retrouvé Klara Neller, dans la cave, étendue à côté du corps de son fils Leon. La femme morte dans la pièce voisine, les tas de cheveux et les nombrils des victimes que Paul avait cousus pour en faire une couverture révélèrent l'ampleur des horreurs qui avaient eu lieu ici, dans cette ferme.

* * *

Chapitre 16

Klara Neller accepta de faire une déclaration complète quand on lui promit que Paul serait placé dans une bonne institution, où l'on prendrait soin de lui.

Kelly avait déjà pu clarifier certains détails. Des comparaisons ADN devaient permettre d'identifier les victimes de Leon Neller. Ainsi, les proches pourraient enfin commencer leur deuil. Les policiers découvrirent également que la femme du Neckar était l'une des victimes de Leon.

Klara Neller était assise dans la salle d'interrogatoire, sereine. L'avocat à ses côtés n'était pas à l'aise, Beate Kraus le voyait bien. Leon Neller avait fait plus de trente victimes et sa mère était au courant. Elle l'avait même couvert et elle lui avait amené Kelly Miller. Il était donc difficile de garder une distance professionnelle, même en partant du principe que chacun avait droit à la meilleure défense possible.

— À l'époque, Gustav a dit que ce n'était pas grave. On s'aimait bien, c'était donc naturel, déclara Klara pour défendre sa relation intime avec son propre frère. Quand je suis tombée enceinte, il a préféré qu'on ne dise rien à personne. Il voulait nous protéger, moi et les garçons. J'ai accouché à domicile. Il y avait seulement une sage-femme avec nous.

— Mais les enfants n'étaient pas en bonne santé, n'est-ce pas ? demanda prudemment Beate Kraus.

Même si elle détestait cette femme pour ce qu'elle avait fait, elle n'en laissait rien paraître. Elle voulait avant tout obtenir le plus d'informations possible.

— Leon avait l'air en bonne santé et Paul était un peu lent, répondit-elle.

— Mais Leon avait des malformations physiques, précisa la capitaine.

— Quand il était petit, il ne pouvait pas le comprendre. Mais en grandissant, il s'est naturellement comparé à son frère, et à l'école, quand il prenait sa douche, eh bien…

Elle semblait gênée de continuer, mais Beate Kraus restait implacable.

— Continuez, je vous prie, lui demanda-t-elle.

Klara Neller baissa les yeux.

— On ne pouvait pas aller voir un médecin. Gustav était persuadé que les autorités me retireraient les enfants. Et on ne pouvait plus rien faire, de toute façon. La nature avait créé Leon ainsi. Et il n'était pas

malade, juste différent.

L'enquêtrice devait à nouveau faire preuve de retenue. L'examen du médecin légiste avait confirmé que les organes génitaux de Leon étaient totalement malformés. Il était certes viable, mais il n'aurait jamais pu avoir de relations sexuelles avec une femme.

— On lui a dit que tout était parfaitement normal, mais Leon était un garçon intelligent.

Elle essuya une larme au coin de son œil.

— Un jour, il nous a surpris dans la chambre et il a tout compris. Il a prétendu que j'étais responsable de son état, que je l'avais déformé. À partir de ce moment-là, tout est devenu plus difficile. Si nous ne faisions pas ce qu'il voulait, il nous menaçait de tout dire à la police. Puis il était devenu plus fort que Gustav. Nous avons donc fait tout ce qu'il nous demandait. C'était le plus intelligent de la famille, de toute façon. Puis il a commencé à prendre la direction de la ferme, même s'il était encore très jeune.

Elle soupira, comme si elle ne faisait que de décrire les caprices d'un enfant mal élevé.

— C'est là que ça a commencé.

Beate Kraus était déjà entrée en contact avec différents experts et spécialistes. Avec ce qu'ils avaient appris de Kelly Miller, ils savaient désormais ce qui avait poussé Leon à passer à l'acte. Il trouvait une sorte de satisfaction sexuelle en tuant des femmes. Le meurtre était son exutoire.

— Quand il pensait que Gustav et moi…

Klara Neller hésita un instant, puis elle finit par reprendre.

— Enfin… vous savez, eh bien, il partait et ramenait une femme à la maison.

Elle regarda la policière d'un air sérieux.

— On essayait d'être discrets, Gustav et moi, mais parfois il savait quand même ce qu'on faisait.

— Quel rôle jouait Paul, dans tout ça ?

— Paul ? s'exclama-t-elle, étonnée. Rien du tout. Et si vous faites allusion à cette histoire ridicule de nombrils, ce n'était qu'un hobby pour lui. Un jeu entre frères.

— Leon prélevait les nombrils de ses victimes et Paul tannait leurs peaux. Il faisait bouillir les peaux dans la matière cérébrale des femmes assassinées, puis il les étirait au-dessus d'une flamme jusqu'à ce qu'elles soient sèches et fumées. Il les a ensuite cousues entre elles pour en faire une couverture. Ça n'a rien d'un jeu entre frères ! rétorqua Beate Kraus avec véhémence.

Ils savaient désormais que Paul avait utilisé un procédé qui portait effectivement le nom de tannage à la cervelle et qui était utilisé par les anciens peuples primitifs pour travailler les peaux d'animaux. Paul

avait expliqué la procédure dans les moindres détails, au grand dam des médecins et des policiers.

Klara Neller se contenta de hausser les épaules, visiblement insensible à l'horreur de la chose.

— Que s'est-il passé avec Timo Rober ?

— Il a essayé de faire chanter Leon, mais mon garçon a été assez intelligent pour ne pas se laisser faire. Ce type s'est tout de même introduit illégalement sur notre terrain pour prendre des photos ! Leon lui a donné rendez-vous sur un parking. Vous connaissez la suite.

Cette fois, la femme regarda son avocat, qui hocha la tête d'un air résigné.

— Comment Leon rencontrait-il ces femmes ? enchaîna la capitaine.

— Leon était un beau garçon. Elles le suivaient sans se poser de questions et il leur donnait des médicaments. Il en avait beaucoup.

Les fonctionnaires l'avaient effectivement constaté, quand ils avaient perquisitionné la ferme. Leon Neller était aussi un dealer. Ils avaient également découvert quelques ampoules de neurotoxines illégales en Allemagne. Ils avaient donc pu établir le lien avec le professeur Torgen, mais le parquet classerait probablement l'affaire pour cause de délit mineur. De plus, rien n'indiquait que le scientifique savait quoi que ce soit sur la véritable relation entre Klara et Gustav Neller, ou sur les meurtres.

Beate Kraus se prépara à poser la dernière question. Elle était malheureusement inévitable pour pouvoir clore l'enquête, même si les résultats de l'examen médico-légal y avaient déjà répondu.

— Qu'avez-vous fait des corps ?

— On les a vendus, répondit promptement Klara. C'était l'idée de Leon. Il était vraiment intelligent, vous savez.

L'avocat de Klara Neller se tourna vers sa cliente, surpris, car il ne comprenait pas vraiment ce qu'elle voulait dire.

— Et comment avez-vous fait, exactement ? insista gentiment Beate Kraus.

— Notre atelier de découpe était déjà bien équipé. Ça aurait été dommage de ne pas en profiter. Et puis, les gens sont tellement friands de nos produits faits maison. Notre boudin noir, par exemple, est un vrai succès régional ! C'était une recette de ma grand-mère. Et les saucisses à bouillir…

— Madame Neller, répondez-moi sincèrement : avez-vous transformé les cadavres en charcuterie avant de les vendre ?

— Oui, admit Klara Neller sans détour. La plupart du temps, on y ajoutait du porc pour augmenter la quantité.

L'avocat se leva d'un bond et sortit en trombe de la pièce, blanc comme un linge.

Il revint en sueur peu de temps après et l'interrogatoire se

poursuivit.

— On broyait les os et les ongles, et on les utilisait comme engrais dans les champs. Mais les cheveux, Leon voulait absolument les garder.

* * *

Quelques semaines plus tard

Après avoir résolu une affaire de cette envergure, Beate Kraus et son collègue, Frank Kröner, furent couverts d'éloges. De plus, ils avaient enfin pu élucider la mort de Timo Rober.

Une petite fête fut organisée en leur honneur et Anne s'était tenue fièrement aux côtés de sa mère. La jeune fille avait également profité de l'occasion pour annoncer à sa mère, au grand désarroi de celle-ci, qu'elle voulait entrer dans la police. Beate n'avait émis aucune objection sur le moment. Connaissant sa fille et les nombreux projets qu'elle avait déjà eus par le passé, elle espérait bien que la jeune fille changerait d'avis. Chaque soir, avant de s'endormir, la capitaine se demandait quand viendrait enfin le jour où elle n'aurait plus à s'inquiéter pour sa fille.

Carmen Raub et Hans Torgen avaient pris un nouveau départ. Ils avaient donné une seconde chance à leur couple, tant sur le plan professionnel que privé.

Kelly était mal à l'aise quand elle rendit visite à Paul, la première fois, mais elle avait finalement été soulagée d'avoir franchi le pas. Il se sentait bien dans l'établissement et faisait d'énormes progrès, d'après les médecins. Elle avait donc pu le remercier personnellement de l'avoir sauvée et, depuis, elle gardait le contact avec le jeune homme. Paul était évidemment ravi qu'elle eût tenu sa promesse d'être son amie pour toujours.

Frank Kröner était également sorti du bois et, une fois l'affaire close, avait demandé à Kelly Miller de sortir avec lui. Aucun des deux ne savait bien sûr ce que l'avenir leur réserverait, mais ils pouvaient déjà sentir qu'ils étaient sur la bonne voie, tous les deux.

Et peut-être qu'un jour Kelly parviendrait enfin à retrouver la paix, et à oublier les terribles événements qui hantaient encore ses nuits.

Fin

Note de l'auteur :

En 1924, *Fritz Haarmann* a été condamné à mort et guillotiné pour le meurtre d'au moins 24 jeunes hommes. Haarmann, qui vivait à Hanovre, est le premier tueur en série d'Allemagne. Après avoir égorgé ses victimes, il les démembrait avant de les faire disparaître dans la rivière *Leine*.

Selon les rumeurs, il aurait parfois vendu la chair de ses victimes au marché noir en la faisant passer pour du porc en conserve. Il n'existe toutefois aucune preuve à cet égard.

Conclusion et commentaires

Ce livre est une fiction. Les noms, personnages, lieux et événements sont issus de mon imagination, et toute ressemblance avec des personnes vivantes ou ayant existé serait totalement fortuite.

Dans ce livre, l'action se déroule à Tübingen. La sorority étudiante de Katja Preiwald, l'institut du professeur Torgen et la ferme des Neller n'existent pas. En revanche, la tour de Hölderlin, le château de Hohentübingen et l'ancien jardin botanique sont bel et bien des sites touristiques de cette ville. Malheureusement, je ne pouvais pas aborder les nombreux incontournables de Tübingen sans dépasser le cadre du livre.

Je tiens également à souligner à quel point cette ville au bord du Neckar est enchanteresse. Les balades en barque sont également une véritable expérience. Pour moi, Tübingen vaut toujours le détour.

Je vous remercie d'avoir pris le temps de lire ce thriller psychologique. J'espère vous avoir fait passer un moment aussi effrayant qu'agréable.

À bientôt,
Ilona Bulazel

Extrait « Larmes macabres »

Les larmes pourpres qui coulaient sur ses joues avaient désormais un sens. Il se sentait à nouveau apaisé et cette sensation d'oppression avait enfin disparu.

Depuis le décès de son mari, Anette Auer doit s'occuper seule de ses jumelles d'un an et de son fils de onze ans, Janik. Alors qu'elle pense son triste passé derrière elle, un crime abominable bouleverse la vie de la petite famille : le camarade de classe de Janik est retrouvé assassiné dans les vestiaires d'une piscine en plein air à Heidelberg.

L'auteur de ce crime l'a atrocement mutilé en laissant un message. Dans un premier temps, il semble que la victime ait été choisie au hasard, mais les enquêteurs découvrent rapidement un mobile plus personnel.

La capitaine Kronbach et son collègue devront comprendre ce que cache l'étrange rituel qu'observe le meurtrier. Ils craignent également pour la vie d'un autre enfant qui a peut-être été témoin du meurtre. Malheureusement, l'affaire se complique davantage quand on retrouve d'autres cadavres…

Au cours de leur enquête, plusieurs personnes éveilleront les soupçons. Est-ce la peur ou la tristesse qui les empêche de dire la vérité ? Laquelle tente de cacher ses penchants meurtriers ?

Dans ce thriller psychologique, vous découvrirez ce qui se passe lorsque la peur engloutit une âme tourmentée, pour ne laisser qu'une frénésie meurtrière.

Disponible en e-book et en livre de poche sur Amazon :
https://www.amazon.fr/dp/B0DNNJYX77

Chapitre 1

Le couteau qu'il tenait dans sa main faisait partie intégrante de son corps. Il crut même ressentir ce que cachait la peau tendue de sa victime alors qu'il en tailladait la chair. Les muscles et les organes, le tissu adipeux et le sang chaud n'attendaient plus que cette lame tranchante.

Il exultait de voir sa proie secouée de spasmes avant de rendre un dernier râle, tel le murmure affectueux d'une mère qui promet à son enfant que tout se passera bien.

Puis sa colère s'évanouit et il retrouva sa sérénité. Même quand le visage monstrueux qui avait hanté ses cauchemars apparut dans son esprit, il ne fut plus effrayé. Les larmes pourpres qui coulaient sur ses joues avaient désormais un sens. Il se sentait à nouveau apaisé et cette sensation d'oppression avait enfin disparu.

Il fixa du regard le corps qui gisait sur le sol devant lui et pencha légèrement la tête sur le côté. Quel âge pouvait avoir ce garçon ? Il n'était pas encore majeur, c'est certain, mais il était tout de même grand et costaud. Il était légèrement enrobé au niveau de l'abdomen, même si on ne pouvait l'affirmer avec certitude puisque le sang le recouvrait déjà comme un drap mortuaire. Seul le visage du défunt était intact, à l'exception de quelques taches rouges à peine perceptibles sur sa peau bronzée.

Ne sachant pas encore qu'il risquait d'être découvert, l'homme utilisa une nouvelle fois le couteau. Comparé à la fureur meurtrière qui l'avait habité, ce qui suivit ressembla plutôt à une douce *caresse*. Il crut même percevoir de la tendresse, sur ce visage figé.

Soudain, ce sentiment de calme et de sérénité se dissipa et l'assassin réalisa le risque qu'il avait pris. L'avait-on vu ? Parviendrait-il à s'échapper sans se faire remarquer ? Il examina ses propres vêtements. Il était recouvert du sang de sa victime. Il chercha ardemment une solution. Puis, peu de temps après, il disparut.

* * *

Janik, lui, était toujours caché, collé au mur comme s'il pouvait se fondre dans les parois en plastique des cabines, tel un caméléon. Il avait de plus en plus de mal à respirer, car personne ne devait l'entendre. Pourquoi n'était-il pas parti quand il le pouvait encore ? Pourquoi avait-il été si curieux ?

Le garçon de onze ans plissa les yeux, mais il distinguait toujours les

pieds qui ne cessaient de bouger. Il aurait voulu que les jambes de l'autre garçon se relâchent pour donner l'impression qu'il était tranquillement allongé sur le sol, mais elles n'avaient cessé de s'agiter. Finalement, Janik prit son courage à deux mains et jeta à nouveau un coup d'œil par-dessous la cabine. Les pieds de l'homme avaient disparu. Il expira de soulagement puis s'empressa de prendre une profonde inspiration pour compenser le manque d'oxygène.

Le couloir lugubre était désert, mais Janik commençait à percevoir à nouveau son environnement. Il entendit les cris de joie des enfants, les rires et les éclats de voix des autres nageurs comme si quelqu'un avait augmenté le volume. Il regarda machinalement sa montre.

Ils ont ouvert le grand plongeoir, maintenant, se dit-il.

Étourdi, il sortit de sa cachette, enfila un t-shirt et un pantalon de survêtement, puis il quitta la piscine sans que personne ne fasse attention à lui. Le soleil était toujours à son zénith et lui brûlait les épaules à travers son t-shirt. Il aurait dû mettre sa casquette de baseball, mais il l'avait oubliée. Il se dirigea instinctivement vers l'arrêt de bus. Lorsque le véhicule s'arrêta devant lui et que les portes s'ouvrirent en grinçant, le gamin sursauta.

— Alors, c'était bien la piscine ? lui demanda joyeusement le chauffeur qui l'avait reconnu.

Janik hocha inconsciemment la tête.

— Oui, c'était cool, répondit-il.

Il s'assit ensuite sur une place libre et regarda par la vitre. Alors que les maisons et les rues de Heidelberg défilaient sous ses yeux, il ne voyait que les pieds nus du garçon, qui remuaient frénétiquement, comme s'ils cherchaient désespérément à se remettre debout.

Il faillit rater son arrêt, mais il descendit à temps. Le garçon de onze ans serra les lèvres, il devait se ressaisir, comme il l'avait toujours fait depuis un an. Il ne laisserait rien paraître et continuerait simplement de survivre.

* * *

Chapitre 2

Après avoir pris une douche froide pour se réveiller, le lieutenant Fabian Dietrich, trente-cinq ans, se servit une bière et s'allongea sur une chaise longue à l'ombre lorsqu'il entendit la voiture de sa femme, Thea. Sur le moment, il se renfrogna, contrarié, puis il fut immédiatement pris de remords. Il aurait dû être content que Thea rentre plus tôt que prévu, mais sa femme était une vraie pile électrique. Elle ne pouvait jamais rester en place et il savait qu'il ne pourrait pas profiter du reste de sa journée de congé au calme.

— On dirait un vieux papy, allongé comme ça ! lança-t-elle avant de se précipiter dans la maison sans attendre de réponse.

Fabian prit une profonde inspiration, sachant que son épouse reviendrait bientôt à la charge.

— Regarde ce que j'ai trouvé, lui dit-elle quelques secondes plus tard en se tenant devant lui, vêtue d'un long *truc* rose et moulant qui mettait en valeur sa peau bronzée.

— Waouh ! s'exclama Fabian, appréciant la vue.

Il se redressa avec une furieuse envie de tripoter sa femme, mais elle ne lui en donna pas le temps.

— « Waouh », c'est tout ?! cingla-t-elle. On dirait que tu encourages une strip-teaseuse.

— Je voulais juste te faire un compliment, lui expliqua-t-il calmement.

— C'était plutôt maladroit, réagit-elle, agacée.

Elle tourna plusieurs fois sur elle-même, le regard baissé sur sa tenue.

— Qu'est-ce que j'aurais dû dire alors ? demanda-t-il prudemment.

— Je ne sais pas moi, dit-elle en faisant la moue. Quelque chose du genre : « ça te va bien, ça fait ressortir tes yeux bleus, ça met en valeur ta magnifique silhouette ». Mais bon, on sait tous les deux que tu n'as jamais été doué pour trouver les bons mots.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? demanda Fabian, qui avait de plus en plus de mal à rester calme.

— Si tu savais mieux te vendre, on ne t'aurait probablement pas mis sur la touche.

— Encore ça, répondit-il avec lassitude.

— Oui, encore ça ! cracha Thea. Tu ne t'intéresses pas à ta carrière. Tu n'as aucune ambition.

— Ce n'est pas une question d'ambition, mais de poste. Je serai nommé capitaine en temps voulu.

— Bien sûr, rétorqua-t-elle avec sarcasme. En attendant, Ronja et

son mari vont bientôt déménager dans le plus beau quartier de la ville.

— Tant mieux, s'ils peuvent se le permettre, répondit Fabian d'un ton trahissant son manque d'intérêt.

— On pourrait aussi le faire si tu te décidais à travailler dans le privé. Le secteur de la sécurité est en pleine croissance. Ils cherchent toujours des personnes compétentes dans le management.

— Je suis un enquêteur, pas un gratte-papier.

— Très bien, soupira-t-elle, balayant sa remarque d'un geste de la main. Continue à sauver le monde pour un salaire de misère, si ça te plaît autant que ça.

— Cette robe te va à merveille, elle met en valeur tes yeux bleus et ta superbe silhouette, lança Fabian en souriant.

Thea sembla se détendre et il voulut la prendre dans ses bras, mais elle recula d'un air dégoûté.

— Tu es en sueur, s'écria-t-elle. Tu vas salir ma robe et je veux la porter pour la fête.

— Ah oui… la fête, rechigna immédiatement Fabian.

— Oui, *la fête*. Je compte bien fêter ma promotion.

— On aurait pu partir quelques jours tous les deux. Avec l'argent que coûte le traiteur, on aurait même pu prendre l'avion.

Thea le regarda, déçue.

— Les gens que je fréquente s'attendent à une fête. Heureusement que je suis là pour combler ton manque d'ambition. Invite donc la nouvelle, ça pourrait être utile de lui faire un peu de lèche.

Fabian voulut riposter alors que la colère montait en lui et il se surprit à penser à son ex-petite amie, Sabine. Elle était tout le contraire de sa femme. Elle ne lui aurait jamais balancé de telles choses au visage, mais elle n'avait pas non plus le charisme et le caractère de Thea, qui l'avaient tant fasciné huit ans auparavant.

Il attrapa sa bière, mais avant même de pouvoir en boire une gorgée, son téléphone retentit.

— Génial ! Mon dîner chez l'Italien est fichu, marmonna Thea alors que Fabian s'apprêtait à décrocher.

* * *

Chapitre 3

Lorsque Fabian Dietrich arriva sur les lieux, le chaos battait son plein. Malgré les efforts des agents de police, il n'avait pas été possible de renvoyer tous les badauds chez eux. Un nombre record de personnes en quête de soleil s'étaient rendues ce samedi à la piscine en plein air de Kirchheim. L'eau fraîche attirait toujours les gens par ces chaudes journées d'été, et certains n'hésitaient pas à rester jusqu'à 19 heures, heure de la fermeture.

Le lieutenant se fraya un chemin à travers la foule de nageurs à moitié vêtus qui, les cheveux et les serviettes mouillés, s'agglutinaient autour des vestiaires.

— Le temps que nous arrivions, tout le monde était déjà au courant, lui expliqua l'un des policiers tout en soulevant la rubalise pour laisser passer Fabian. Nous avons eu du mal à fermer les vestiaires, car il y a plusieurs accès comme vous pouvez le voir.

Fabian regarda autour de lui.

— Je sais, dit-il amèrement. Je connais bien cette piscine.

— Pareil, acquiesça le policier. Ma femme vient souvent avec les enfants quand je suis de service. Heureusement que notre petit dernier participait à une compétition de judo aujourd'hui. C'est un crime épouvantable, horrible à voir.

L'homme secoua la tête et voulut ajouter quelque chose quand il entendit quelqu'un donner des instructions derrière eux.

— Il faut étendre le périmètre de sécurité, prendre les coordonnées des gens et les renvoyer chez eux.

En peu de temps, la foule de curieux diminua de moitié. L'idée d'être convoqué en effrayait plus d'un visiblement.

— Eh bien, bonne chance si vous devez tous les interroger ! murmura l'agent de police à Fabian. La nouvelle semble être à la hauteur de sa réputation, on dirait.

Fabian n'eut pas à répondre, car *la nouvelle* les avait déjà rejoints.

La capitaine Natalie Kronbach ne put cacher sa surprise quand elle aperçut Fabian.

— Vous êtes déjà là ?

— J'habite au coin de la rue, répondit-il brièvement.

— Bien, qu'est-ce qu'on sait jusqu'à présent ? demanda-t-elle sans ménagement.

— Ils ont trouvé le garçon dans l'un des vestiaires, le médecin légiste est déjà arrivé, expliqua le policier.

La capitaine scruta la pelouse jonchée de rectangles d'herbe aplatie aux endroits où les personnes avaient étendu leur serviette ces

derniers jours. Les bassins étaient déserts à présent, et il était peu probable que les nageurs aient eu l'occasion d'y faire des longueurs au cours de la journée.

— Débarrassez-vous de tous ces gens, grogna-t-elle avant de se retourner vers eux. Ça s'est donc passé dans les vestiaires, si je comprends bien ?

Elle attendait visiblement des explications supplémentaires et Fabian s'empressa de répondre.

— Dans les anciens vestiaires, pour être plus précis, expliqua-t-il. Ils ont construit un deuxième bâtiment il y a deux ans, juste à côté des plongeoirs. Il y a plusieurs entrées et une centaine de cabines. Les douches sont à l'arrière.

Natalie Kronbach s'éloigna sans dire un mot, supposant que le lieutenant et le policier la suivraient. Alors que les deux hommes trottinaient derrière elle, Fabian se demanda ce que Thea penserait de cette nouvelle recrue. Probablement rien de flatteur, même si à trente-neuf ans, Natalie Kronbach avait déjà d'excellents états de service, d'après la rumeur. Fabian ne s'était jamais demandé à quoi sa nouvelle collègue ressemblerait et il devait reconnaître qu'elle était plutôt agréable à regarder. Apparemment, elle n'avait pas eu le temps de se changer. Elle portait des baskets et un short en jean qui dévoilait des jambes musclées. Faisait-elle beaucoup de sport ?

Soudain, elle s'arrêta de marcher et se tourna brusquement vers Fabian qui manqua de la bousculer.

— Qui a trouvé le garçon ? demanda-t-elle.

— Le concierge, répondit le policier. Vous voulez l'interroger ?

— Évidemment, cingla Natalie, impatiente.

Ils arpentèrent un long couloir flanqué de cabines avant d'arriver à celle où se trouvait le corps du garçon. Ils enfilèrent des combinaisons de protection, puis le lieutenant et sa collègue s'approchèrent.

— J'ai relevé au moins dix perforations, annonça le médecin. Je situe l'heure de la mort entre 16 et 18 heures, mais plutôt avant 17 heures.

— Et personne n'a rien remarqué ? s'étonna la capitaine, incrédule.

— La porte était fermée jusqu'à 18 heures, alors évidemment, personne n'a rien vu, répondit le médecin légiste avec condescendance

Il était clair qu'il n'aimait pas Natalie Kronbach. Le médecin appréciait beaucoup Fabian Dietrich qui, selon lui, aurait dû obtenir cette promotion.

— Comment est-ce possible ? La victime ne s'est tout de même pas enfermée elle-même après avoir été tuée, lança-t-elle, agacée.

— Eh bien, ce n'est pas à moi de répondre à cette question, rétorqua sèchement le médecin. Je peux seulement dire quand et comment il est mort. Voici l'arme du crime, selon moi.

Il agita un sachet transparent qui contenait un couteau dont la lame tranchante était encore imprégnée de sang.

— On va tout de suite le faire porter au labo. On aura peut-être de la chance, mais j'en doute.

— Je suppose que vous n'avez relevé ni trace ni indice ? enchaîna la capitaine, ignorant l'attitude désagréable de son interlocuteur.

— On peut dire ça, répondit le légiste, toujours aussi réservé.

Puis il pointa un doigt ganté vers le plafond et les agents le suivirent du regard. Dans la cabine, on pouvait non seulement se changer, mais également se doucher.

— Le coupable a pris soin de rincer le corps, expliqua l'homme. Toutes les traces et tous les indices ont disparu dans les égouts. Le crime parfait.

Natalie prit son courage à deux mains et observa pour la première fois le mort. Celui-ci ne portait qu'un bermuda et son torse était recouvert de plaies.

— Il y a encore du sang qui coule, constata-t-elle. Le tueur n'a pas attendu que les plaies s'arrêtent complètement de saigner. Il était pressé, c'est compréhensible. Il devait certainement craindre d'être découvert. Il a donc rincé rapidement le corps et s'est probablement lavé par la même occasion. Vu l'étroitesse de la cabine et la brutalité de l'acte, le sang de sa victime a forcément dû l'éclabousser. Il ne pouvait pas quitter les lieux dans cet état.

Personne ne la contredit et elle s'efforça de rester impassible, même si ce meurtre l'affectait terriblement.

— C'est quoi ces blessures sur son visage ? Ça ne ressemble pas à des traces de lutte ou de défense…

Le médecin légiste soupira.

— Je dirais qu'elles lui ont été infligées après sa mort. Elles ne sont pas très profondes et descendent en ligne droite de la paupière inférieure au menton en passant par la joue. Deux longues entailles.

— C'est peut-être un rituel, marmonna la capitaine. Connaît-on l'identité du garçon ?

Cette fois, elle s'adressa à l'agent de police en particulier.

— D'après le concierge, il s'appelle Lucas Brandner, répondit-il du tac au tac.

— Intéressant, grogna la fonctionnaire. Un jour comme aujourd'hui, combien y avait-il de nageurs ici ? Facilement deux mille ? Et le concierge connaît personnellement notre victime.

— Vous le soupçonnez ? demanda immédiatement Fabian.

— Non seulement il connaissait le jeune garçon, mais il a également trouvé le corps.

— Il est également tombé dessus, ajouta l'agent de police.

— Il *est tombé* dessus ? répéta la capitaine, confuse.

— Il était tellement effrayé, qu'il a trébuché sur le corps, expliqua calmement son interlocuteur.

— Je veux un échantillon d'ADN de cet homme au cas où le labo le retrouverait également sur le corps du gamin, grogna-t-elle. Cette scène de crime est un vrai cauchemar.

— Des photos circulent déjà sur Internet, annonça l'officier de police.

— Qui a pris ces photos ? s'emporta Natalie.

— Des jeunes qui rôdaient près des cabines.

La capitaine Kronbach secoua la tête d'un air dégoûté.

— Apparemment, c'est l'incompétence qui règne ici, gronda-t-elle. J'ai besoin de tout savoir sur ce garçon, à commencer par son adresse. Nous devons informer ses parents. Formez une équipe qui s'occupera au plus vite d'interroger les nageurs dont nous avons relevé l'identité.

Fabian appela immédiatement le bureau et fit tout ce qu'il était possible de faire par téléphone. Bien sûr, il devrait également repasser au commissariat pour passer certains interrogatoires. Il envoya donc un bref message à sa femme pour la prévenir qu'il rentrerait tard ce soir-là.

Il ne fut pas surpris de n'obtenir aucune réponse …

* * *

Disponible en e-book et en livre de poche sur Amazon :
https://www.amazon.fr/dp/B0DNNJYX77

Du même auteur : « La petite du ravin »

« J'avais un pouvoir de vie ou de mort. Et vous voulez savoir ce que j'ai ressenti ? Je vais vous le dire : ce furent les meilleurs moments de ma vie. »

Clara Kundorf, six ans, disparaît sans laisser de trace alors qu'elle passe ses vacances en Forêt-Noire. Ses parents sont désespérés. Huit ans plus tard, on découvre les ossements d'un enfant et la police pense immédiatement à la « brise-langue », une redoutable criminelle.

Mais quand le corps d'une femme décapitée est retrouvé, la capitaine Franziska Erlang est chargée de mener une enquête délicate et difficile.

Malgré des liens surprenants entre les affaires, il est difficile de dresser la liste des suspects. Qui le meurtrier vise-t-il réellement ? Quels secrets cherche-t-il à dissimuler et pour quelles raisons ?

Dans un premier temps, les enquêteurs n'empêcheront pas d'autres meurtres sanglants de se produire, jusqu'à ce qu'ils comprennent que seule la petite du ravin détient toutes les réponses.

Dans ce thriller psychologique, le lecteur découvre une fois de plus à quel point l'amour et la haine sont étroitement liés jusqu'à, parfois, se muer en une extrême cruauté!

Disponible en e-book et en livre de poche sur Amazon :
https://www.amazon.fr/dp/B0D2S6DRF1

Autres titres de l’auteur traduits en français

- La petite du ravin
https://www.amazon.fr/dp/B0D2S6DRF1

- Papillon de sang
https://www.amazon.fr/dp/B0DBR1K62Z

- Larmes macabres
https://www.amazon.fr/dp/B0DNNJYX77

Tous les titres sont disponibles en e-book ou en livre de poche sur Amazon !